



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

**LES MILLE
ET
UNE NUIT.**



À VENDRE CHEZ PIERRE HUSSON.

LES MILLE

ET

UNE NUIT,
CONTES ARABES.

TRADUITS EN FRANÇOIS.

*Par Mr. GALLAND, de l'Académie
Royale des Inscriptions & Médailles.*

TOME TROISIEME.

Sixième Edition, revue & corrigée



A LA HAYE,

Chez JEAN MARTIN HUSSON,

M. DCC. XLVI.



AVERTISSEMENT.



LE Lecteur ne trouvera plus à chaque Nuit, *Ma chère Sœur*, *si vous ne dormez pas*, &c. Comme cette répétition a choqué plusieurs personnes d'esprit, on l'a retranchée, pour s'accommoder à leur délicatesse. Le Traducteur espère que les Savans lui pardonneront l'infidélité qu'il fait en cela à son Original, puis qu'il a

AVERTISSEMENT.

d'ailleurs si religieusement conservé le génie & le caractère des Contes Orientaux, qu'il a rendu par là son Ouvrage digne de leur Bibliothèque. Il avoit senti que cette répétition pourroit bien déplaire aux François ; mais par une timidité assez rare dans un Auteur qui traduit un Livre peu connu, il n'osa pas s'écarter de son texte.

AVERTISSEMENT.

te. Le succès qu'ont eu les deux premiers Volumes qu'il a déjà donnez au Public, doit répondre de la réussite des autres, qui ne contiennent pas des choses moins merveilleuses ni moins agréables.



T A B L E

D E S

N U I T S.

D U I I I . T O M E .

- LXIX. Nuit. **C**ommencement
de *Sindbad le Marin*. Page 1.
- LXX. Nuit. Suite de l'*histoire*
de *Sindbad le Marin*. 6
- Premier voyage de *Sindbad le Ma-*
rin. 11
- LXXI. Nuit. Continuation du
premier Voyage de *Sindbad le*
Marin. 15
- LXXII. Nuit. Fin du Premier
Voyage de *Sindbad*, & com-
mencement du second. 25
- LXXIII. Nuit. Suite du second
Voyage de *Sindbad*. 33
- LXXIV. Nuit. Continuation du
second Voyage de *Sindbad*, &
commencement du troisieme. 42
- LXXV.

Table des Nuits.

- LXXV. Nuit. *Suite du troisiéme voyage de Sindbad.* pag. 52
- LXXVI. Nuit. *Suite du troisiéme Voyage de Sindbad.* 63.
- LXXVII. Nuit. *Continuation du troisiéme Voyage de Sindbad.* 70.
- LXXVIII. Nuit. *Fin du troisiéme Voyage de Sindbad, & commencement du quatriéme.* 76
- LXXIX. Nuit. *Continuation du quatriéme Voyage de Sindbad.* 80.
- LXXX. Nuit. *Suite du quatriéme Voyage de Sindbad.* 85.
- LXXXI. Nuit. *Suite du quatriéme Voyage de Sindbad.* 96
- LXXXII. Nuit. *Fin du quatriéme Voyage de Sindbad.* 101.
- Commencement du cinquiéme voyage de Sindbad.* 109.
- LXXXIII. Nuit. *Continuation du cinquiéme Voyage du Sindbad.* 111.
- LXXXIV. Nuit. *Suite du cinquiéme Voyage de Sindbad.* 117.
- * 4 LXXXV.

Table des Nuits.

LXXXV. Nuit. *Fin du cinquième, & commencement du sixième Voyage de Sindbad.* pag. 123

LXXXVI. Nuit. *Continuation du sixième Voyage de Sindbad.* 134

LXXXVII. Nuit. *Fin du sixième Voyage de Sindbad.* 141

LXXXVIII. Nuit. *Commencement du septième & dernier Voyage de Sindbad.* 150

LXXXIX. Nuit. *Continuation du septième & dernier Voyage de Sindbad.* 161

XC. Nuit. *Fin du septième & dernier Voyage de Sindbad le Marin.* 171

Histoire des trois Pommes. 176

XCI. Nuit. *Suite de l'histoire des trois Pommes.* 181

XCII. Nuit. *Histoire de la Dame massacrée & du jeune homme son mari.* 190

XCIII. Nuit. *Continuation de l'histoire des trois Pommes.* 201

Histoire de Noureddin Ali, & de Be-

Table des Nuits.

<i>Bedreddin Hassan.</i>	208
XCIV. Nuit. <i>Continuation de l'Histoire de Noureddin Ali.</i>	221
XCV. Nuit. <i>Suite de l'histoire de Noureddin Ali, & de Bedreddin Hassan.</i>	229
XCVI. Nuit. <i>Suite de l'histoire de Noureddin Ali, & de Bedreddin Hassan.</i>	237
XCVII. Nuit. <i>Suite de l'histoire de Noureddin Ali. & de Bedreddin Hassan.</i>	241
XCVIII. Nuit. <i>Continuation de l'histoire de Bedreddin Hassan.</i>	247
XCIX. Nuit. <i>Continuation de l'histoire de Bedreddin Hassan.</i>	252
C. Nuit. <i>Suite de l'histoire de Bedreddin Hassan,</i>	258
CII. Nuit. <i>Suite de l'histoire de Bedreddin Hassan.</i>	264
CIV. Nuit. <i>Suite de l'histoire de Bedreddin Hassan.</i>	274
CV. Nuit. <i>Continuation de l'histoire</i>	<i>toire</i>

Tables des Nuits.

<i>toire de Bedreddin Hassan.</i>	281
CVI. Nuit. <i>Suite de l'histoire de Bedreddin Hassan.</i>	286
CVII. Nuit. <i>Suite de l'histoire de Bedreddin Hassan.</i>	289
CVIII. Nuit. <i>Suite de l'histoire de Bedreddin Hassan.</i>	291
CIX. Nuit. <i>Suite de l'histoire de Bedreddin Hassan.</i>	294
CX. Nuit. <i>Suite de l'histoire de Bedreddin Hassan.</i>	298

Fin de la Table du troisié-
me Tome.



LES
MILLE
ET
UNE NUIT,
CONTES ARABES.



HISTOIRE

De Sindbad le Marin.

HISTOIRE, sous le Règne
S de ce même Cali-
fe Haroun Alraschid
dont je viens de par-
ler, il y avoit à Bagdad un
pauvre Porteur qui se nommoit
Hindbad. Un jour qu'il fai-
soit une chaleur excessive, il

Tom III.

A

por-

2 *Les mille & une Nuit,*

portoit une charge très pesante d'une extrémité de la Ville à une autre. Comme il étoit fort fatigué du chemin qu'il avoit déjà fait ; & qu'il lui en restoit encore beaucoup à faire, il arriva dans une rue où régnoit un doux zéphir & dont le payé étoit arrosé d'eau de rose. Ne pouvant désirer un lieu plus favorable pour se reposer & reprendre de nouvelles forces, il posa sa charge à terre & s'assit dessus auprès d'une grande maison.

Il se fût bien-tôt très bon gré de s'être arrêté en cet endroit : car son odorat fut agréablement frappé d'un parfum exquis de bois d'aloës & de pastilles qui sortoit par les fenêtres de cet Hôtel, & qui se mêlant avec l'odeur de l'eau de rose, achevoit d'embaumer l'air. Outre cela il ouït en dedans un concert de divers instrumens

accompagnez du ramage harmonieux d'un grand nombre de rossignols & d'autres oiseaux particuliers au climat de Bagdad. Cette gracieuse mélodie & la fumée de plusieurs sortes de viandes qui se faisoient sentir, lui firent juger qu'il y avoit là quelque festin & qu'on s'y réjouissoit. Il voulut savoir qui demeuroid en cette maison qu'il ne connoissoit pas bien, parce qu'il n'avoit pas eu occasion de passer souvent par cette rue. Pour satisfaire sa curiosité, il s'approcha de quelques domestiques qu'il vid à la porte magnifiquement habillez, & demanda à l'un d'entr'eux, comment s'apelloit le maître de cet Hôtel. Hé quoi ! lui répondit le Domestique, vous demeurez à Bagdad, & vous ignorez que c'est ici la demeure du Seigneur Sindbad le Marin : de ce fameux Voyageur qui a par-

4 *Les mille & une Nuit,*

couru toutes les Mers que le Soleil éclaire? Le Porteur qui avoit oui parler des richesses de Sindbad ne pût s'empêcher de porter envie à un homme dont la condition lui paroissoit aussi heureuse qu'il trouvoit la sienne déplorable. L'Esprit aigri par ses réflexions, il leva les yeux au Ciel, & dit assez haut pour être entendu; Puissant Créateur de toutes choses, considérez la différence qu'il y a entre Sindbad & moi. Je souffre tous les jours mille fatigues & mille maux; & j'ai bien de la peine à me nourrir moi & ma famille de mauvais pain d'orge, pendant que l'heureux Sindbad dépense avec profusion d'immenses richesses, & mène une vie pleine de délices. Qu'a-t-il fait pour obtenir de vous une destinée si agréable? Qu'ai-je fait pour en mériter une si rigoureuse? En
ache-

achevant ces paroles , il frappa du pié contre terre comme un homme entièrement possédé de sa douleur & de son desespoir.

Il étoit encore occupé de ses tristes pensées , lors qu'il vit sortir de l'Hôtel un Valet qui vint à lui , & qui le prenant par le bras lui dit : Venez , suivez moi , le Seigneur Sindbad mon Maître veut vous parler. Le jour qui parut en cet endroit empêchâ Scheherazade de continuer cette Histoïr ; mais elle la reprit ainsi le lendemain.





LXX. NUIT.

Sire, votre Majesté peut aisément s'imaginer que Hindbad ne fût pas peu surpris du compliment : qu'on lui faisoit. Après le discours qu'il venoit de tenir, il avoit sujet de craindre que Sindbad ne l'envoyât quérir pour lui faire quelque mauvais traitement ; c'est pourquoi il voulut s'excuser sur ce qu'il ne pouvoit abandonner sa charge au milieu de la rue : mais le Valet de Sindbad l'assura qu'on y prendroit garde, & le pressa tellement sur l'ordre dont il étoit chargé, que le Porteur fut obligé de se rendre à ses instances.

Le Valet l'introduisit dans une grande Salle, où il y avoit bon nombre de personnes au-
tour

tour d'une table couverte de toutes sortes de mets délicats. On voyoit à la place d'honneur un Personnage grave, bien fait & vénérable par une longue barbe blanche, & derrière lui étoit debout une foule d'Officiers & de Domestiques fort empressez à le servir. Ce Personnage étoit Sindbad. Le Porteur dont le trouble s'augmenta à la vûë de tant de monde & d'un festin si superbe, salua la Compagnie en tremblant. Sindbad lui dit de s'approcher, & après l'avoir fait asscoir à sa droite, lui servit à manger lui-même, & lui fit donner à boire d'un excellent vin, dont le buffet étoit abondamment garni.

Sur la fin du repas, Sindbad remarquant que ses Conviez ne mangeoient plus, prit la parole, & s'adressant à Sindbad, qu'il traita de frère, selon la coûtume

8 *Les mille & une Nuit,*

me des Arabes lors qu'ils se parlent familièrement, il lui demanda comment il se nommoit & quelle étoit sa profession? Seigneur, lui répondit-il, je m'appelle Hindbad. Je suis bien aise de vous voir, reprit Sindbad, & je vous répons que la Compagnie vous voit aussi avec plaisir; mais je souhaiterois d'apprendre de vous-même ce que vous disiez tantôt dans la rue. Sindbad avant que de se mettre à table avoit entendu tout son discours par une fenêtre; & c'étoit ce qui l'avoit obligé à le faire appeler.

A cette demande Hindbad pleine de confusion baissa la tête, & repartit: Seigneur, je vous avoué que ma lassitude m'avoit mis en mauvaise humeur; & il m'est échappé quelques paroles indiscrettes que je vous supplie de me par donner. Oh, ne croyez

croyez pas, reprit Sindbad, que je sois assez injuste pour en conserver du ressentiment. J'entre dans votre situation; au lieu de vous reprocher vos murmures, je vous plains; mais il faut que je vous tire d'une erreur où vous me paroissez être à mon égard. Vous vous imaginez sans doute que j'ai aquis sans peine & sans travail toutes les commoditez, & le repos dont vous voyez que je jouis; defabusez-vous, Je ne suis parvenu à un état si heureux qu'après avoir souffert durant plusieurs années tous les travaux du corps & d'esprit que l'imagination peut concevoir. Oui, mes Seigneurs, ajouta-t-il, en s'adressant à toute la Compagnie, je puis vous assurer que ces travaux sont si extraordinaires, qu'ils sont capables d'ôter aux hommes les plus avides de richesses l'envie fatale de tra-

10 *Les mille & une Nuit,*
verser les Mers pour en acquerir. Vous n'avez peut être entendu parler que confusément de mes étranges aventures & des dangers que j'ai courus sur mer dans les sept Voyages que j'ai faits, & puis que l'occasion s'en présente, je vais vous en faire un rapport fidelle; je croi que vous ne serez pas fachez de l'entendre.

Comme Sindbad vouloit raconter son Histoire, particulièrement à cause du Porteur, avant que de la commencer, il ordonna qu'on fist porter la charge qu'il avoit laissée dans la rue au lieu où Hindbad marqua qu'il souhaitoit qu'elle fût portée. Après cela il parla dans ces termes.





HISTOIRE

De Sindbad le Marin.

PREMIER VOYAGE.

J'Avois hérité de ma famille des biens considérables, j'en dissipai la meilleure partie dans les débauches de ma jeunesse; mais je revins de mon aveuglement; & rentrant en moi-même, je reconnus que les richesses étoient périssables, & qu'on en voyoit bientôt la fin quand on les ménageoit aussi mal que je faisois. Je pensai de plus que je consumois malheureusement dans une vie déréglée le tems, qui est la chose du monde la plus précieuse. Je me souvins de ces paroles du grand Salomon que j'avois au-

A 6. trefois

trefois oui dire à mon père : Qu'il est moins fâcheux d'être dans le tombeau que dans la pauvreté. Frappé de toutes ces réflexions, je ramassay le débris de mon patrimoine; Je vendis à l'encan en plein marché tout ce que j'avois de meubles. Je me liai ensuite avec quelques Marchands qui négocioient par mer. Je consultai ceux qui me parurent capables de me donner ce bons conseils. Enfin je résolus de faire profiter le peu d'argent qui me restoit; & des que j'eus pris cette résolution, je ne tardai guères à l'exécuter. Je me rendis à Bassora * où je m'embarquai avec plusieurs Marchands sur un Vaisseau que nous avions équipé à fraix communs.

Nous mîmes à la voile, & prîmes la route des Indes Orientales par le Golfe. Perfique, qui

* Port de mer sur le Golfe Perfique.

qui est formé par les Côtes de l'Arabie heureuse à la droite, & de celles de Perse à la gauche; & dont la grande largeur est de soixante & dix lieues, selon la commune opinion. Hors de ce Golfe, la Mer de Levant, la même que celle des Indes, est très spacieuse: Elle a d'un côté pour bornes les côtes d'Abissinie, & quatre mille cinq cent lieues de longueur jusqu'aux Isles de Vakvak. * Je fus d'abord incommodé de ce qu'on appelle le mal de mer; mais ma santé se rétablit bien tôt, & depuis ce tems là, je n'ai point été sujet à cette maladie:

Dans le cours de nôtre navigation nous abordâmes a plu-

A 7 : fleurs

* Ces Isles, selon les Arabes, sont au delà de la Chine, ainsi appellées d'un arbre qui porte un fruit de ce nom. Ce sont sans doute les Isles du Japon qui ne sont pourtant pas si éloignées de l'Abissinie.

14 *Les mille & une Nuit,*
sieurs Isles, & nous y vendîmes, ou échangeames nos marchandises. Un jour que nous étions à la voile, le calme nous prit vis à vis une petite Isle presque à fleur d'eau qui ressembloit à une prairie par sa verdure. Le Capitaine fit plier les voiles, & permit de prendre terre aux personnes de l'équipage qui voulurent y descendre. Je fus du nombre de ceux qui y débarquèrent.

Mais dans le tems que nous nous divertissions à boire & à manger & à nous délasser de la fatigue de la mer, l'Isle trembla tout à coup & nous donna une rude secousse.

A ces mots Scheherazade s'arrêta, parce que le jour commençoit à paroître. Elle reprit ainsi son discours sur la fin de la nuit suivante.



LXXI. NUIT.

Sire, Sindbad poursuivant son Histoire; ons'apperçut, dit-il, du tremblement de l'Isle dans le Vaisseau, d'où l'on nous cria de nous rembarquer promptement: que nous allions tous périr: que ce que nous prenions pour une Isle étoit le dos d'une Baleine. Les plus diligens se sauvèrent dans la chaloupe, d'autres se jettèrent à la nage; pour moi j'étois encore sur l'Isle, ou plutôt sur la Baleine; lors qu'elle se plongea dans la mer; & je n'eus que le tems de me prendre à une pièce du bois qu'on avoit apportée du Vaisseau pour faire du feu. Cependant le Capitaine après avoir reçu sur son bord les gens qui étoient dans
la

la Chaloupe, & recueilli quelques-uns de ceux qui nageoient, voulut profiter d'un vent frais & favorable qui s'étoit levé: il fit hauffer les voiles, & m'ôta par là l'espérance de gagner le Vaisseau.

Je demeurai donc à la merci des flots, poussé tantôt d'un côté & tantôt d'un autre; Je disputai contr'eux ma vie tout le reste du jour & la nuit suivante. Je n'avois plus de forces le lendemain; & je desespérois d'éviter la mort, lorsqu'une vague me jetta heureusement contre une Ile. Le rivage en étoit haut & escarpé, & j'aurois eu beaucoup de peine à y monter, si quelques racines d'arbres que la fortune sembloit avoir conservées en cet endroit pour mon salut, ne m'en eussent donné le moyen. Je m'étendis sur la terre, où je demeurai à demi morte jusqu'à

ce

ce qu'il fit grand jour & que le Soleil parût.

Alors, quoi que je fusse très foible à cause du travail de la mer, & parce que je n'avois pris aucune nourriture depuis le jour précédent, je ne laissai pas de me traîner en cherchant des herbes bonnes à manger. J'en trouvai quelques-unes : & j'eus le bonheur de rencontrer une source d'eau excellente qui ne contribua pas peu à me rétablir. Les forces m'étant revenues, je m'avançai dans l'Isle, marchant sans tenir de route assurée. J'entrai dans une belle plaine où j'apperçus de loin un cheval qui païssoit. Je portai mes pas vers ce côté là, flottant entre la crainte & la joye : Car j'ignorois si je n'allois pas chercher ma perte plutôt qu'une occasion de mettre ma vie en sûreté. Je remarquai en approchant que c'étoit
une

une Cavale attaché à un piquet. Sa beauté attira mon attention; mais pendant que je la regardois, j'entendis la voix d'un homme qui parloit sous terre. Un moment ensuite cet homme parut, vint à moi, & me demanda qui j'étois. Je lui racontai mon Avanture; après quoi me prenant par la main, il me fit entrer dans une grotte, où il y avoit d'autres personnes qui ne furent pas moins étonnées de me voir, que je l'étois de les trouver là.

Je mangeai de quelques mets qu'ils me présentèrent; puis leur ayant demandé ce qu'ils faisoient dans un lieu qui me paroissoit si désert, ils me répondirent, qu'ils étoient Palefreniers du Roi Mihrage Souverain de cette Isle: que chaque année dans la même saison ils avoient coutume d'y amener

ner

ner les cavales du Roi, qu'ils attachoient de la manière que je l'avois vû, pour les faire couvrir par un cheval marin qui sortoit de la mer: que le cheval marin après les avoir couvertes se mettoit en état de les devorer; mais qu'ils l'en empêchoient par leurs cris, & l'obligeoient à rentrer dans la mer: que les cavales étant pleines, ils les remenoient, & que les chevaux qui en naissoient étoient destinez pour le Roi, & appelez chevaux marins. Ils ajoutèrent, qu'ils devoient partir le lendemain; & que si je fusse arrivé un jour plus tard j'aurois péri infailliblement, parce que les habitations étoient éloignées, & qu'il m'eût été impossible d'y arriver sans guide.

Tandis qu'ils m'entretenoient ainsi, le cheval marin sortit de la mer; comme ils me l'avoient dit,

dit,

20 *Les mille & une Nuit,*

dit, se jetta sur la cavale, la couvrit, & voulut ensuite la dévorer; mais au grand bruit que firent les Palefreniers, il lâcha prise, & alla se replonger dans la mer.

Le lendemain ils reprirent le chemin de la Capitale de l'Isle avec les cavales, & je les accompagnai. A notre arrivée, le Roi Mihrage à qui je fus présenté, me demanda qui j'étois, & par quelle aventure je me trouvois dans ses Etats? Dès que j'eus pleinement satisfait sa curiosité, il me témoigna qu'il prenoit beaucoup de part à mon malheur. En même tems il ordonna qu'on eût soin de moi, & que l'on me fournît toutes les choses dont j'aurois besoin. Cela fût exécuté d'une manière que j'eus sujet de me louer de sa générosité & de l'exactitude de ses Officiers.

Com-

Comme j'étois Marchand, je fréquentai les gens de ma profession. Je recherchois particulièrement ceux qui étoient étrangers, tant pour apprendre d'eux des nouvelles de Bagdad, que pour en trouver quelqu'un avec qui je puisse y retourner ; Car la Capitale du Roi Mihrage est située sur le bord de la mer, & a un beau Port, où il aborde tous les jours des Vaisseaux de differens endroits du monde. Je cherchois aussi la compagnie des Savans des Indes, & je prenois plaisir à les entendre parler, mais cela ne m'empêchoit pas de faire ma cour au Roi très régulièrement, ni de m'entretenir avec des Gouverneurs & des petits Rois ses tributaires qui étoient auprès de sa personne. Ils me faisoient mille questions sur mon Pais, & de mon côté voulant m'instruire des Mœurs, ou des

22 *Les mille & une Nuits,*

des Loix de leurs Etats, je leur demandois tout ce qui me sembloit mériter ma curiosité.

Il y a sous la domination du Roi Mihrage une Isle qui porte le nom de Cassel. On m'avoit assuré qu'on y entendoit toutes les nuits un son de timbales, ce qui a donné lieu à l'opinion qu'ont les matelots que Dégial * y fait sa demeure. Il me prit envie d'être témoin de cette merveille, & je vis dans mon voyage des poissons longs de cent & de deux cent coudées, qui font plus de peur que de mal. Ils sont si timides qu'on les fait fuir en frappant sur des ais. Je remarquai d'autres poissons qui n'étoient

* Dégial chez les Mahométans est le même que l'Antechrist. Selon eux; il viendra à la fin du monde, conquérera toute la Terre, excepté la Mecque, Medine, Tarse & Jerusalem, qui seront préservées par des anges qu'il verra à l'entour.

toient que d'une coudée, & qui ressembloient par la tête à des hiboux.

A mon retour, comme j'étois un jour sur le Port, un Navire y vint aborder. Dès qu'il fut à l'ancre, on commença de décharger les marchandises, & les Marchands à qui elles appartenoit les faisoient transporter dans des magasins. En jettant les yeux sur quelques balots, & sur l'écriture qui marquoit à qui ils étoient, je vis mon nom dessus; & après les avoir attentivement examinés, je ne doutai pas que ce ne fussent ceux que j'avois fait charger sur le Vaisseau où je m'étois embarqué à Balsora. Je reconnus même le Capitaine, mais comme j'étois persuadé qu'il me croyoit mort; je l'abordai, & lui demandai à qui appartenoient les balots que je voyois. J'avois sur mon bord,
me

24 *Les mille & une Nuit,*
me répondit-il, un Marchand
de Bagdad, qui se nommoit
Sindbad. Un jour que nous
étions près d'une Isle, à ce qu'il
nous paroissoit, il mit pied à
terre avec plusieurs passagers
dans cette Isle prétenduë, qui
n'étoit autre chose qu'une Balei-
ne d'une grosseur énorme qui
s'étoit endormie à fleur d'eau.
Elle ne se sentit pas plutôt
échauffée par le feu qu'on avoit
allumé sur son dos pour faire
la cuisine, qu'elle commença
de se mouvoir & de s'enfon-
cer dans la mer. La plûpart
des personnes qui étoient des-
sus se noyèrent: & le malheu-
reux Sindbad fut de ce nom-
bre. Ces balots étoient à lui,
& j'ai resolu de les négocier
jusqu'à - ce que je rencontre
quelqu'un de sa famille a qui
je puisse rendre le profit que
j'aurai fait avec le principal.
Capitaine, lui dis-je alors, je
suis

fuis ce Sindbad que vous croyez mort & qui ne l'est pas, & ces balots sont mon bien & ma marchandise.... Scheherazade n'en dit pas davantage cette nuit ; mais elle continua le lendemain de cette sorte.



LXXII. NUIT.

SIndbad poursuivant son Histoire, dit à la Compagnie : Quand le Capitaine du Vaisseau m'entendit parler ainsi : Grand Dieu, s'écria-t-il, à qui se fier aujourd'hui ? Il n'y a plus de bonne foi parmi les hommes : j'ai vû de mes propres yeux périr Sindbad ; les Passagers qui étoient sur mon bord l'ont vû comme moi ; & vous osez dire que vous êtes ce Sindbad ? quelle audace ? à vous voir il semble que vous soyez un hom-

me de probité ; cependant vous dites une horrible fausseté pour vous emparer d'un bien qui ne vous appartient pas. Donnez-vous patience , repartis-je au Capitaine, & me faites la grace d'écouter ce que j'ai à vous dire. Hé bien, reprit-il, que direz-vous ? parlez , je vous écoute. Je lui racontai alors de quelle manière je m'étois sauvé , & par quelle aventure j'avois rencontré les Palefreniers du Roi Mihrage , qui m'avoient amené à la Cour.

Il se sentit ébranlé de mon discours ; mais il fut bien-tôt persuadé que je n'étois pas un Imposteur : car il arriva des gens de son Navire qui me reconnurent & me firent de grands complimens en me témoignant la joye qu'ils avoient de me revoir. Enfin il me reconnut aussi lui-même ; & se jettent à mon col : Dieu soit loué, me dit-il,
de

de ce que vous êtes heureusement échappé d'un si grand danger ; je ne puis assez vous marquer le plaisir que j'en ressens. Voilà votre bien ; prenez-le ; il est à vous ; faites-en ce qu'il vous plaira. Je le remerciai ; je louai sa probité, & pour la reconnoître, je le priai d'accepter quelques marchandises que je lui presentai ; mais il les refusa.

Je choisiss ce qu'il y avoit de plus précieux dans mes balots, & j'en fis présent au Roi Mihrage. Comme ce Prince savoit la disgrâce qui m'étoit arrivée, il me demanda où j'avois pris des choses si rares ? Je lui contai par quel hazard je venois de les recouvrir ; il eut la bonté de m'en témoigner de la joye ; il accepta mon présent & m'en fit de beaucoup plus considérables. Après cela je pris congé de lui & me rembarquai sur le même Vaisseau. Mais

avant mon embarquement j'échangeai les marchandises qui me restoient contre d'autres du País. J'emportai avec moi du bois d'Aloës, du Sandal, du Camphre, de la Muscade, du Clou de Girofle, du Poivre, & du Gingembre. Nous passâmes par plusieurs Isles, & nous abordâmes enfin à Balsora, d'où j'arrivai en cette Ville avec la valeur d'environ cent mille sequins. Ma famille me reçut, & je la revis avec tous les transports que peut causer une amitié vive & sincère. J'achetai des Esclaves de l'un & de l'autre sexe, de belles Terres, & je fis une grosse Maison. Ce fut ainsi que je m'établis, résolu d'oublier les maux que j'avois soufferts & de jouir des plaisirs de la vie.

Sindbad s'étant arrêté en cet endroit, ordonna aux Joueurs d'instrumens de recommencer leurs

leurs Concerts qu'il avoit interrompus par le recit de son Histoire. On continua jusqu'au soir de boire & de manger, & lors qu'il fut tems de le retirer, Sindbad se fit apporter une bourse de cent sequins; & la donnant au Porteur: Prenez Hindbad, lui dit-il, retournez chez vous, & revenez demain entendre la suite de mes Aventures. Le Porteur se retira fort confus de l'honneur & du présent qu'il venoit de recevoir. Le recit qu'il en fit au logis fut très agréable à sa femme & à ses enfans, qui ne manquèrent pas de remercier Dieu du bien que la Providence leur faisoit par l'entremise de Sindbad.

Hindbad s'habilla le lendemain plus proprement que le jour précédent, & retourna chez le Voyageur liberal qui le reçut d'un air riant, & lui fit

30 *Les mille & une Nuit,*
mille carettes. D'abord que les
Conviez furent tous arrivez ,
on servit & l'on tint table fort
long-tems. Le repas fini, Sind-
bad prit la parole, & s'adressant
à la Compagnie: Messeigneurs,
dit-il, je vous prie de me don-
ner Audience, & de vouloir
bien écouter les Aventures de
mon second Voyage. Elles sont
plus dignes de vôtre attention
que celles du premier. Tout
le monde garda le silence, &
Sindbad parla en ces termes.





SECONDD VOYAGE.

De Sindbad le Marin.

J'Avois résolu après mon premier Voyage de passer tranquillement le reste de mes jours à Bagdad, comme j'eus l'honneur de vous le dire hier. Mais je ne fus pas long-tems fans m'en nuyer d'une vie oisive : l'envie de négocier par mer me reprit : j'achetai des marchandises propres à faire le trafic que je méditois, & je partis une seconde fois avec d'autres Marchands dont la probité m'étoit connue. Nous nous embarquâmes sur un bon Navire ; & après nous être recommandez à Dieu, nous commençâmes nôtre navigation.

Nous allions d'Isles en Isles,

32 *Les mille & une Nuits,*

& nous y faisons des trocs fort avantageux. Un jour nous descendîmes en une qui étoit couverte de plusieurs sortes d'arbres fruitiers ; mais si déserte que nous n'y découvrîmes aucune habitation ni même pas une ame. Nous allâmes prendre l'air dans les prairies & le long des ruisseaux qui les arrosoient.

Pendant que les uns se divertissoient à cueillir des fleurs, & les autres des fruits, je pris mes provisions & du vin que j'avois porté, & m'assis près d'une eau coulante entre de grands arbres qui formoient un bel ombrage. Je fis un assez bon repas de ce que j'avois, après quoi le sommeil vint s'emparer de mes sens. Je ne vous dirai pas si je dormis long tems ; mais quand je me réveillai, je ne vis plus la Navire à l'ancre.

Là Scheherazade fut obligée
d'in-

d'interrompre son recit, parce qu'elle vit que le jour paroissoit; mais la nuit suivante elle continua de cette manière le second Voyage de Sindbad.



LXXIII. NUIT.

JE fus bien étonné, dit Sindbad, de ne plus voir le Vaisseau à l'ancre; Je me levai; je regardai de toutes parts, & je ne vis pas un des Marchands qui étoient descendus dans l'Isle avec moi. J'apperçûs seulement le Navire à la voile; mais si éloigné que je le perdis de vûe peu de tems après.

Je vous laisse à imagner les réflexions que je fis dans un état si triste. Je pensai mourir de douleur; je pouffai des cris épouvantables; je me frap-

34 *Les mille & une Nuit,*

pai la tête & me jettai par terre où je demeurai long-tems abîmé dans une confusion mortelle de pensées toutes plus affligeantes les unes que les autres: Je me reprochai cent fois de ne m'être pas contenté de mon premier Voyage qui devoit m'avoir fait perdre pour jamais l'envie d'en faire d'autres. Mais tous mes regrets étoient inutiles & mon repentir hors de saison.

A la fin je me résignai à la volonté de Dieu; & sans savoir ce que je devindrois, je montai au haut d'un grand arbre, d'où je regardai de tous côtez pour voir si je ne decouvrirois rien qui pût me donner quelque espérance. En jettant les yeux sur la mer, je ne vis que de l'eau & le Ciel; mais ayant aperçû du côté de la terre quelque chose de blanc, je descendis de l'arbre, & avec ce
qui

qui me restoit de vivres, je marchai vers cette blancheur qui étoit si éloignée que je ne pouvois bien distinguer ce que c'étoit.

Lors que j'en fus à une distance raisonnable, je remarquai que c'étoit une boule blanche d'une hauteur & d'une grosseur prodigieuse. Dès que j'en fus près, je la touchai, & la trouvai fort douce. Je tournai à l'entour pour voir s'il n'y avoit point d'ouverture, je ne pûs découvrir aucune, & il me parut qu'il étoit impossible de monter dessus tant elle étoit unie. Elle pouvoit avoir cinquante pas en rondeur.

Le Soleil alors étoit prêt à se coucher. L'air s'obscurcit tout à coup comme s'il eût été couvert d'un nuage épais. Mais si je fus étonné de cette obscurité, je le fus bien davantage, quand j'e m'apperçus que ce qui la causoit étoit un oiseau

d'une grandeur & d'une grosseur extraordinaire qui s'avançoit de mon côté en volant. Je me souvins d'un oiseau, appelé Roc * dont j'avois souvent ouï parler aux matelots, & je conçus que la grosse boule que j'avois tant admirée devoit être un œuf de cet oiseau. En effet il s'abattit & se posa dessus, comme pour le couvrir. En le voyant venir, je m'étois ferré fort près de l'œuf, de sorte que j'eus devant moi un des pieds de l'oiseau; & ce pied étoit aussi gros qu'un tronc d'arbre. Je m'y attachai fortement avec la toile dont mon Turban étoit environné, dans l'espérance que le Roc lors qu'il reprendroit son vol le lendemain m'emportoit hors de cette

Isle

* Marc Paul dans ses Voyages, & le Père Martini dans son Histoire de la Chine parlent de cet oiseau, & disent qu'il enleve l'Elephant & le Rhinocerot.

Iste déserte. Effectivement, après avoir passé la nuit en cet état, d'abord qu'il fut jour, l'oiseau s'envola, & m'enleva si haut que je ne voyois plus la terre: puis il descendit tout à coup avec tant de rapidité, que je ne me sentoïis pas. Lors que le Roc fut posé, & que je me vis à terre, je déliai promptement le noeud qui me tenoit attaché à son pied. J'avois à peine achevé de me détacher, qu'il donna du bec sur un serpent d'une longueur inouïe. Il le prit, & s'envola aussi-tôt.

Le lieu où il me laissa étoit une Vallée très profonde, environnée de toutes parts de Montagnes si hautes qu'elles se perdoient dans la nuë, & tellement escarpées qu'il n'y avoit aucun chemin par où l'on y pût monter. Ce fut un nouvel-embarras pour moi; & comparant cet endroit à l'Isle dé-

serte que je venois de quitter, je trouvai que je n'avois rien gagné au change.

En marchant par cette Vallée-je remarquai qu'elle étoit parfemée de Diamans, dont il y en avoit d'une grosseur surprenante: je pris beaucoup de plaisir à les regarder; mais j'aperçûs bientôt de loin des objets qui diminuèrent fort ce plaisir & que je ne puis voir sans effroi. C'étoit un grand nombre de serpens si gros & si longs, qu'il n'y en avoit pas un qui n'eût englouti un Eléphant. Ils se retiroient pendant le jour dans leurs antres où ils se cachoient à cause du Roc leur ennemi, & ils n'en fortoient que la nuit.

Je passai la journée à me promener dans la Vallée & à me reposer de tems en tems dans les endroit les plus commodes. Cependant le Soleil se coucha, & à l'entrée de la nuit je me tirai-
dans

dans une grotte où je jugeai que je serois en sûreté. J'en bouchai l'entrée qui étoit basse & étroite avec une pierre assez grosse pour me garantir des serpens, mais qui n'étoit pas assez juste pour empêcher qu'il n'y entrât un peu de lumière. Je soupai d'une partie de mes provisions au bruit des serpens qui commencèrent à paroître. Leurs affreux sifflemens me causèrent une frayeur extrême, & ne me permirent pas, comme vous pouvez penser, de passer la nuit fort tranquillement. Le jour étant venu, les serpens se retirèrent. Alors je sortis de ma grotte en tremblant, & je puis dire que je marchai long tems sur des Diamans sans en avoir la moindre envie. A la fin je m'assis, & malgré l'inquiétude dont j'étois agité, comme je n'avois pas fermé l'œil de toute la nuit, je m'endormis après
avoir

avoir fait encore un repas de mes provisions. Mais j'étois à peine assouppi, que quelque chose qui tomba près de moi avec grand bruit me reveilla. C'étoit une grosse pièce de viande fraîche; & dans le moment j'en vis rouler plusieurs autres du haut des rochers en différens endroits.

J'avois toujours tenu pour un conte fait à plaisir ce que j'avois ouï dire plusieurs fois à des Matelots & à d'autres personnes touchant la Vallée des Diamans; & l'adresse dont se servoient quelques Marchands pour en tirer ces Pierres précieuses. Je connus bien qu'ils m'avoient dit la vérité. En effet ces Marchands se rendent auprès de cette Vallée dans le tems que les Aigles ont des petits. Ils découpent de la viande & la jettent par grosses pièces dans la Vallée; les Diamans sur la pointe de quels el-
les

les tombent s'y attachent. Les Aigles, qui sont en ce País-là plus fortes qu'ailleurs, vont fondre sur ces pièces de viande & les emportent dans leurs nids au haut des rochers pour servir de pâture à leur Aiglons. Alors les Marchands courant aux nids obligent par leurs cris les Aigles à s'éloigner; & prennent les Diamans qu'ils trouvent attachés aux pièces de viande. Ils se servent de cette ruse, parce qu'il n'y a pas d'autre moyen de tirer les diamans de cette Vallée qui est un précipice dans lequel on ne sauroit descendre.

J'avois cru jusques-là qu'il ne me seroit pas possible de sortir de cet abîme, que je regardois comme mon tombeau; mais je changeai de sentiment, & ce que je venois de voir me donna lieu d'imaginer le moyen de conserver ma vie.

42. *Les mille Et une Nuit,*

Le jour qui parut en cet endroit imposa silence à Schéhérazade. Mais elle poursuivit cette Histoire le lendemain.



LXXIV. NUIT.

Sire, dit-elle, en s'adressant toujours au Sultan des Indes, Sindbad continua de raconter les Aventures de son second Voyage à la Compagnie qui l'écoutoit; Je commençoi, dit-il, par amasser les plus gros Diamans qui se présentèrent à mes yeux, & j'en remplis la bourse * de cuir qui m'avoit servi à mettre mes provisions de bouche. Je pris ensuite la
pièce

* Les Orientaux qui voyagent mettent leurs vivres dans une bourse de cuir à peu près semblable à celles dont nous voyons que les Barbiers se servent à porter leurs bassins, leus linge & leur troussseau, lors qu'ils vont raser en Ville.

Piece de viande qui me parut la plus longue, & l'attachai fortement autour de moi avec la toile de mon Turban, & en cet état je me couchai le ventre contre terre la bourse de cuir attachée à ma ceinture d'une manière qu'elle ne pouvoit tomber.

Je ne fus pas plûtôt en cette situation que les Aigles vinrent, chacune se saisir d'une pièce de viande qu'elle emporta; & une des plus puissantes m'ayant enlevé de même avec le morceau de viande dont j'étois enveloppé, me porta du haut de la montagne jusques dans son nid. Les Marchands ne manquèrent point alors de crier pour épouvanter les Aigles; & lors qu'ils les eurent obligées à quitter leur proie, un d'entr'eux s'approcha de moi; mais il fût saisi de crainte quand il m'aperçut. Il se rassura pourtant, & au lieu de

44 *Les mille & une Nuit,*
de s'informer par quelle Avan-
ture je me trouvois là : Il com-
mença de me quéreller en me
demandant pourquoi je lui ra-
vissois son bien. Vous me par-
lerez, lui dis-je, avec plus d'hu-
manité, lors que vous m'aurez
mieux connu. Consolez-vous ;
ajoutai-je, j'ai des Diamans pour
vous & pour moi plus que n'en
peuvent avoir tous les autres
Marchands ensemble. S'ils en
ont ce n'est que par hazard ;
mais j'ai choisi moi-même au
fond de la Vallée ceux que j'ap-
porte dans cette bourse que
vous voyez. En disant cela, je
la lui montrai. Je n'avois pas
achevé de parler que les autres
Marchands qui m'apperçurent,
s'attroupèrent autour de moi
fort étonnez de me voir ; &
j'augmentai leur surprise par le
recit de mon Histoire. Ils n'ad-
mirèrent pas tant le stratagême
que j'avois imaginé pour me sau-
ver,

ver, que ma hardiesse à le tenter.

Ils m'emmenèrent au logement où ils demeuroient tous ensemble; & là, ayant ouvert ma bourse en leur présence, la grosseur de mes Diamans les surprit; & il m'avouèrent que dans toutes les Cours où ils avoient été, ils n'en avoient pas vû un qui en approchât. Je priai le Marchand à qui appartenoit le nid où j'avoit été transporté, car chaque Marchand avoit le sien; je le priai, dis-je, d'en choisir pour sa part autant qu'il en voudroit. Il se contenta d'en prendre un seul; encore le prit-il des moins gros; & comme je le pressois d'en recevoir d'autres sans craindre de me faire tort: Non, me dit-il, je suis fort satisfait de celui-ci qui est assez précieux pour m'épargner la peine de faire désormais d'autres Voyages pour l'éta-

46 *Les mille & une Nuits,*
l'établissement de ma petite fortune.

Je passai la nuit avec ces Marchands, à qui je racontai une seconde fois mon Histoire pour la satisfaction de ceux qui ne l'avoient pas entendue. Je ne pouvois modérer ma joye quand je faisois réflexion, que j'étois hors des périls dont je vous ai parlé. Il me sembloit que l'état où je me trouvois étoit un songe, & je ne pouvois croire que je n'eusse plus rien à craindre.

Il y avoit déjà plusieurs jours que les Marchands jettoient des pièces de viande dans la Vallée, & comme chacun paroissoit content des Diamans qui lui étoient échus, nous partîmes le lendemain tous ensemble, & nous marchâmes par de hautes Montagnes où il y avoit des serpens d'une longueur prodigieuse, que nous eûmes le
bon-

bonheur d'éviter. Nous gagnâmes le premier Port, d'où nous passâmes à l'Isle de Roha où croît l'Arbre dont on tire le Camphre, & qui est si gros & si touffu, que cent hommes y peuvent être à l'ombre aisément. Le suc dont se forme le Camphre coule par une ouverture que l'on fait au haut de l'arbre, & se reçoit dans un vase où il prend consistance, & devient ce que l'on appelle Camphre. Le suc ainsi tiré, l'arbre se sèche & meurt.

Il y a dans la même Isle des Rhinoceros, qui sont des animaux plus petits que l'Eléphant, & plus grands que le Buffle ; ils ont une corne sur le nez, longue environ d'une coudée : cette corne est solide & coupée par le milieu d'une extrémité à l'autre : On voit dessus des traits blancs qui représentent la figure d'un homme.

Le

48 *Les mille & une Nuit,*

Le Rhinoceros se bat avec l'Éléphant, le perce de sa corne par dessous le ventre, l'enlève, & le porte sur sa tête; mais comme le sang & la graisse de l'Éléphant lui coulent sur les yeux, & l'aveuglent, il tombe par terre: & ce qui va vous étonner, le Roc vient qui les enlève tous deux entre ses griffes, & les emporte pour nourrir ses petits.

Je passe sous silence plusieurs autres particularitez de cette Isle, de peur de vous ennuyer. J'y échangeai quelques uns de mes Diamans contre de bonnes marchandises. De là nous allâmes à d'autres Isles, & enfin après avoir touché à plusieurs Villes Marchandes de terre-ferme, nous abordâmes à Balsora, d'où je me rendis à Bagdad. J'y fis d'abord de grandes aumônes aux pauvres, & je jouis honorablement du reste des richesses

chesses immenses que j'avois apportées & gagnées avec tant de fatigue.

Ce fut ainsi que Sindbad raconta son second Voyage. Il fit donner encore cent sequins à Hindbad qu'il invita à venir le lendemain entendre le recit du troisiéme.

Les conviez retournérent chez eux , & revinrent le jour suivant à la même heure, de même que le Porteur qui avoit déjà presque oublié sa misère passée. On se mit à table, & après le repas, Sindbad ayant demandé Audience, fit de cette forte le détail de son troisiéme Voyage.



**HISTOIRE***De Sindbad le Marin.*

J'Eus bien-tôt perdu, dit-il, dans les douceurs de la vie que je menois le souvenir des dangers que j'avois couru dans mes deux Voyages; mais comme j'étois à la fleur de mon âge, je m'ennuyai de vivre dans le repos, & m'étourdissant sur les nouveaux périls que je voulois affronter, je partis de Bagdad avec de riches marchandises du País que je fis transporter à Balsora. La je m'embarquai encore avec d'autres Marchands. Nous fîmes une longue navigation, & nous abordâmes à plusieurs Ports, où nous fîmes un Commerce considérable.

Un

Un jour que nous étions en pleine mer nous fûmes battus d'une tempête horrible qui nous fit perdre nôtre route. Elle continua plusieurs jours, & nous poussa devant le Port d'une Isle où le Capitaine auroit fort souhaité de dispenser d'entrer; mais nous fûmes obligez d'y aller mouiller. Lors qu'on eut plié les voiles, le Capitaine nous dit: Cette Isle & quelques autres voisines sont habitées par des Sauvages tout velus qui vont venir nous assaillir. Quoï que ce soient des Nains, nôtre malheur veut que nous ne fassions pas la moindre résistance, parce qu'ils sont en plus grand nombre que les sauterelles; & que s'il nous arrivoit d'en tuer qu'elqu'un, ils se jetteroient tous sur nous & nous affommeroient.

Le jour qui vint éclairer l'appartement de Scabriar, empê-

52 *Les mille & une Nuit,*
cha Scheherazade d'en dire da-
vantage. La nuit suivante el-
le reprit la parole en ces ter-
mes.



LXXV. NUIT.

LE discours du Capitaine, dit
Sindbad, mit tout l'équipa-
ge dans une grande consterna-
tion; & nous connûmes bien-
tôt que ce qu'il venoit de nous
dire n'étoit que trop véritable.
Nous vîmes paroître une mul-
titude innombrable de Sauvages
hideux, couverts par tout le
corps d'un poil roux, & hauts
féulement de deux pieds. Ils se
jettèrent à la nage & environ-
nèrent en peu de tems nôtre
Vaisseau. Ils nous parloient en
approchant; mais nous n'enten-
dions pas leurs langue. Ils se
pri-

priront aux bords, & aux cordages du Navire; & grimperent de tous côtez jusqu'au tillac avec une si grande agilité & avec tant de vitesse, qu'il ne paroissoit pas qu'ils posassent leurs pieds.

Nous leur vîmes faire cette manœuvre avec la frayeur que vous pouvez vous imaginer, sans oser nous mettre en deffense ni leur dire un seul mot, pour tâcher de les détourner de leur dessein, que nous soupçonnions d'être funeste. Effectivement ils déplièrent les voiles, coupèrent le cable de l'ancre sans se donner la peine de la tirer; & après avoir fait approcher de terre le Vaisseau, ils nous firent tous débarquer. Ils emmenèrent ensuite le Navire en une autre Isle d'où ils étoient venus. Tous les Voyageurs évitoient avec soin celle où nous étions alors; & il

54 *Les mille Et une Nuit,*
étoit très dangereux de s'y ar-
rêter pour la raison que vous
allez entendre : mais il nous fal-
lut prendre nôtre mal en pa-
tience.

Nous nous éloignâmes du ri-
vage, & en nous avançant dans
l'Isle nous trouvâmes quelques
fruits & des herbes dont nous
mangeâmes, pour prolonger le
dernier moment de nôtre vie
le plus qu'il nous étoit possible :
car nous nous attendions tous
à une mort certaine, En Mar-
chant nous apperçumes assez
loin de nous un grand édifice,
Vers où nous tournâmes nos
pas. C'étoit un Palais bien bâti,
& fort élevé, qui avoit une por-
te d'ebéne à deux batans que
nous ouvrîmes en la poussant.
Nous entrâmes dans la cour ;
& nous vîmes en face un vas-
te appartement avec un vesti-
bule où il y avoit d'un côté un
monceau d'ossements humains,
&

& de l'autre une infinité de broches à rôtir. - Nous tremblâmes à ce spectacle; & comme nous étions fatiguez d'avoir marché, les jambes nous manquèrent; nous tombâmes par terre, saisis d'une frayeur mortelle, & nous y demeurâmes très long tems immobiles.

Le Soleil se couchoit; & tandis que nous étions dans l'état pitoyable que je viens de vous dire, la porte de l'appartement s'ouvrit avec beaucoup de bruit, & aussi-tôt nous en vîmes sortir une horrible figure d'homme noir, de la hauteur d'un grand Palmier. Il avoit au milieu du front un seul œil rouge & ardent comme un charbon allumé; les dents de devant qu'il avoit fort longues & fort aiguës, lui sortoient de la bouche qui n'étoit pas moins fendue que celle d'un cheval; & la lèvre inférieure

lui descendoit sur la poitrine. Ses oreilles ressembloient à celles d'un Eléphant, & lui couvroient les épaules. Il avoit les ongles crochus & longs comme les griffes des plus grands oiseaux. A la vûë d'un Geant si effroyable, nous perdîmes tous connoissance, & demeurâmes comme morts.

A la fin nous revinmes à nous, & nous le vîmes assis sous le vestibule, qu'il nous examinait de tout son œil. Quand il nous eut bien considérez, il s'avança vers nous; & s'étant approché, il étendit la main sur moi, me prit par la nuque du col, & me tourna de tous côtez comme un boucher qui manie une tête de mouton. Après m'avoir bien regardé, voyant que j'étois si maigre que je n'avois que la peau & les os, il me lâcha. Il prit les autres tour à tour, les examina de la
mê-

même manière ; & comme le Capitaine étoit le plus gras de tout l'équipage, il le tint d'une main, ainsi que j'aurois tenu un moineau, & lui passa une broche au travers du corps ; ayant ensuite allumé un grand feu, il le fit rôrir & le mangea à son souper dans l'appartement où il s'étoit retiré. Ce repas achevé, il revient sous le vestibule, où il se coucha, & s'endormit en ronflant d'une manière plus bruyante que le tonnerre, & son sommeil dura jusqu'au lendemain matin. Pour nous, il ne nous fut pas possible de goûter la douceur du repos, & nous passâmes la nuit dans la plus cruelle inquiétude dont on puisse être agité. Le jour étant venu, le Geant se réveilla, se leva, sortit, & nous laissa dans le Palais.

Lors que nous le crûmes éloigné, nous rompîmes le triste

78 *Les mille & une Nuit,*

silence que nous avions gardé toute la nuit, & nous affligeant tous comme à l'envie l'un de l'autre, nous fîmes retentir le Palais de plaintes & de gémissemens. Quoi que nous fussions en assez grand nombre, & que nous n'eussions qu'un seul ennemi, nous n'eûmes pas d'abord la pensée de nous délivrer de lui par la mort. Cette entreprise bein que fort difficile à exécuter, étoit pourtant celle que nous devions naturellement former.

Nous délibérâmes sur plusieurs autres partis, mais nous ne nous déterminâmes à aucun, & nous soumettant à ce qu'il plairoit à Dieu d'ordonner de nôtre sort, nous passâmes la journée à parcourir l'Isle en nous nourrissant de fruits & de plantes comme le jour précédent. Sur le soir nous cherchâmes quelqu'endroit à nous mettre

mettre

mettre à couvert; mais nous n'en trouvâmes point, & nous fûmes obligez malgré nous de retourner au Palais.

Le Geant ne manqua pas d'y revenir & de s'ouper encore d'un de nos Compagnons; après quoi il s'endormit & ronfla jusqu'au jour qu'il sortit, & nous laissa comme il avoit déjà fait. Nôtre condition nous parut si affreuse, que plusieurs de nos Camarades furent sur le point d'aller se précipiter dans la Mer plutôt que d'attendre une mort si étrange: & ceux-là excitèrent les autres à suivre leur conseil. Mais un de la compagnie prenant alors la parole: Il nous est defendu, dit-il, de nous donner nous-même la mort; & quand cela seroit permis, n'est-il pas plus raisonnable que nous songions au moyen de nous défaire du barbare qui nous destine un trépas si funeste?

Comme il m'étoit venu dans l'esprit un projet sur cela. Je le communiquai à mes Camarades qui l'approuvèrent. Mes frères, leur dis-je alors, vous savez qu'il y a beaucoup de bois le long de la mer; si vous m'en croyez, construisons plusieurs radeaux qui puissent nous porter; & lors qu'ils seront achevez, nous les laisserons sur la côte, jusqu'à ce que nous jugions à propos de nous en servir. Cependant, nous exécuterons le dessein que je vous ai proposé pour nous délivrer du Geant; s'il réussit, nous pourrons attendre ici avec patience qu'il passe quelque Vaisseau qui nous retire de cette Isle fatale; si au contraire nous manquons nôtre coup, nous gagnerons promptement nos radeaux, & nous nous mettrons en mer. J'avouë qu'en nous exposant à la fureur des flots

sur

sur de fragiles bâtimens, nous courons risque de perdre la vie, mais quand nous devrions périr, n'est-il pas plus doux de nous laisser ensevelir dans la mer que dans les entrailles de ce monstre qui a déjà dévoré deux de nos Compagnons? Mon avis fût goûté de tout le monde, & nous construisimes des radeaux capables de porter trois personnes.

Nous retournâmes au Palais vers la fin du jour & le Geant y arriva peu de tems après nous. Il fallut encore nous résoudre à voir rôtir un de nos Camarades. Mais enfin voici de quelle manière nous nous vangeâmes de la cruauté du Geant. Après qu'il eût achevé son détestable souper, il se coucha sur le dos & s'endormit. * D'abord que nous l'entendîmes ron-

C 7

fler

* Il est à croire que l'Auteur Arabe a tiré ce Conte de l'Odyssée d'Homère.

Her selon sa coutume, neuf des plus hardis d'entre nous, & moi, nous prîmes chacun une broche, nous en mîmes la pointe dans le feu pour la faire rougir, & ensuite nous la lui enfonçâmes dans l'œil en même tems, & nous le lui crevâmes.

La douleur que sentit le Geant lui fit pousser un cri effroyable. Il se leva brusquement, & étendit les mains de tous côtez pour se saisir de quelqu'un de nous, afin de le sacrifier à sa rage: Mais nous eûmes le tems de nous éloigner de lui, & de nous jeter contre terre dans des endroits où il ne pouvoit nous rencontrer sous ses pieds. Après nous avoir cherché vainement, il trouva la porte à tâlons, & sortit avec des hurlemens épouvantables.

Scheherazade n'en dit pas davantage cette nuit; mai la

nuit suivante , elle reprit ainsi
cette Histoire.



LXXVI. N U I T.

NOus sortîmes du Palais a-
près le Geant, poursuivit
Sindbad , & nous nous rendî-
mes au bord de la mer dans
l'endroit où étoient nos ra-
deaux. Nous le mêmes d'a-
bord a l'eau , & nous attendî-
mes qu'il fit jour pour nous
jetter dessus, supposé que nous
vissions le Geant venir à nous
avec quelque guide de son es-
pèce : mais nous nous flatons
que s'il ne paroïssoit pas lors
que le Soleil seroit levé , &
que nous n'entendissions plus
ses hurlemens que nous ne ces-
sions pas d'ouïr, ce seroit une
marque qu'il auroit perdu la
vie?

vie; & en ce cas nous nous proposons de rester dans l'Île & de ne pas nous risquer sur nos radeaux. Mais à peine fut-il jour que nous apperçûmes notre cruel ennemi accompagné de deux Geants à peu près de sa grandeur qui le conduisoient, & d'un assez grand nombre d'autres encore qui marchaient devant lui à pas précipitez.

A cet objet, nous ne balançâmes point à nous jeter sur nos radeaux, & nous commençâmes à nous éloigner du rivage à force de rames. Les Geants qui s'en appercûrent se munirent de grosses pierres, accoururent sur la rive, entrèrent même dans l'eau jusqu'à la moitié du Corps, & nous les jettèrent si adroitement, qu'à la réserve du radeau sur lequel j'étois, tous les autres en furent brisez, & les hommes qui étoient dessus se noyèrent.

Pour

Pour moi & mes deux Compagnons, comme nous ramions de toutes nos forces, nous nous trouvâmes les plus avancez dans la mer & hors de la portée des pierres.

Quand nous fûmes en pleine mer, nous devinmes le jouet du vent & des flots qui nous jetoient tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, & nous passâmes ce jour - là & la nuit suivante dans une cruelle incertitude de nôtre destinée; mais le lendemain nous eûmes le bonheur d'être poussez contre une Île où nous nous sauvâmes avec bien de la joye. Nous y trouvâmes d'excellens fruits qui nous furent d'un grand secours pour réparer les forces que nous avions perduës.

Sur le soir, nous nous endormîmes sur le bord de la mer; mais nous fûmes réveillés par le bruit qu'un serpent,
long

long comme un palmier, faisoit de ses écailles en rampant sur la terre. Il se trouva si près de nous qu'il engloutit un de mes deux Camarades malgré les cris & les efforts qu'il pût faire pour se débarasser du serpent, qui le secouant à plusieurs reprises, l'écrasa contre terre & acheva de l'avaler. Nous prîmes aussi-tôt la fuite l'autre Camarade & moi; & quoi que nous fussions assez éloignés, nous entendîmes quelque tems après un bruit qui nous fit juger que le serpent rendoit les os du malheureux qu'il avoit surpris. En effet, nous le vîmes le lendemain avec horreur. O Dieu! m'écriai je alors, à quoi nous sommes nous exposez? Nous nous réjouissions hier d'avoir dérobé nos vies à la cruauté d'un Geant, & à la fureur des eaux, & nous voilà tombez dans un
péril

péril qui n'est pas moins terrible.

Nous remarquâmes en nous promenant, un gros arbre fort haut, sur lequel nous projetâmes de passer la nuit suivante pour nous mettre en sûreté. Nous mangeâmes encore des fruit comme le jour précédent; & à la fin du jour nous montâmes sur l'arbre. Nous entendîmes bien-tôt le serpent qui vint en hissant jusqu'au pied de l'arbre où nous étions. Il s'éleva contre le tronc, & rencontrant mon Camarade qui étoit plus bas que moi, il l'engloutit tout d'un coup, & se retira.

Je demeurai sur l'arbre jusqu'au jour; & alors j'en descendis plus mort que vif. Effectivement je ne pouvois attendre un autre sort que celui de mes deux Compagnons. Et cette pensée me faisant frémir d'hor-

68 *Les mille & une Nuit,*

d'horreur, je fis quelques pas pour m'aller jeter dans la mer ; mais comme il est doux de vivre le plus long-tems qu'on peut, je resistai à ce mouvement de desespoir, & me soumis à la volonté de Dieu qui dispose à son gré de nos vies.

Je ne laissai pas toutefois d'amasser une grande quantité de menu bois, de ronces & d'épines séches. J'en fis plusieurs fagots que je liai ensemble, après en avoir fait un grand cercle autour de l'arbre, & j'en liai quelques uns en travers par dessus pour me couvrir la tête. Cela étant fait, je m'enfermai dans ce cercle à l'entrée de la nuit, avec la triste consolation de n'avoir rien négligé pour me garantir du cruel sort qui me menaçoit. Le serpent ne manqua pas de revenir & de tourner autour de l'arbre cherchant à me devorer. Mais il n'y pût réus-

réussir à cause du rempart que je m'étois fabriqué; & il fit en vain jusqu'au jour le manège d'un chat qui assiége une souris dans un azile qu'il ne peut forcer. Enfin, le jour étant venu il se retira: Mais je n'olai sortir de mon fort que le Soleil ne parût.

Je me trouvai si fatigué du travail qu'il m'avoit donné; j'avois tant souffert de son haleine empestée, que la mort me paroissant préférable à cette horreur, je m'éloignai de l'arbre, & sans me souvenir de la résignation où j'étois le jour précédent, je courus vers la mer dans le dessein de m'y précipiter la tête la première.

A ces mots, Scheherazade voyant qu'il étoit jour cessa de parler. Le lendemain, elle continua cette Histoire, & dit au Sultan.



LXXVII. N U I T.

Sire, Sindbad poursuivant son troisième Voyage: Dieu, dit-il, fut touché de mon desespoir, dans le tems que j'allois me jeter dans la mer, j'aperçus un Navire assez éloigné du rivage. Je criai de toute ma force pour me faire entendre, & je dépliai la voile de mon Turban pour qu'on me remarquât. Cela ne fut pas inutile; tout l'équipage m'aperçût, & le Capitaine m'envoya la chaloupe. Quand je fus à bord, les Marchands & les Matelots me demandèrent avec beaucoup d'empressement par quelle Aventure je m'étois trouvé dans cette Isle deserte, & apres que je leur eus raconté tout ce qui m'é-

m'étoit arrivé, les plus anciens me dirent : qu'ils avoient plusieurs fois entendu parler des Geants qui demuroient en cette Isle : qu'on leur avoit assuré que c'étoient des Antropophages, & qu'ils mangeoient les hommes crus aussi-bien que rôtis. A l'égard des serpens, ils ajoutèrent, qu'il y en avoit en abondance dans cette Isle : qu'ils se cachent le jour & se montrent la nuit. Après qu'ils m'eurent témoigné qu'ils avoient bien de la joye de me voir échappé de tant de périls, comme ils ne doutoient pas que je n'eusse besoin de manger, ils s'empressèrent de me régaler de ce qu'ils avoient de meilleur; & le Capitaine remarquant que mon habit étoit tout en lambeaux, eut la générosité de m'en faire donner un des siens.

Nous courûmes la mer quel-
que

que tems. Nous touchâmes à plusieurs Isles, & nous abordâmes enfin à celle de Salahat d'où l'on tire le Sandal, qui est un bois de grand usage dans la Médecine. Nous entrâmes dans le Port, & nous y mouillâmes. Les Marchands commencèrent à faire débarquer leurs marchandises pour les vendre, ou les échanger. Pendant ce tems-là, le Capitaine m'appalla & me dit : frère, j'ai en dépôt des marchandises qui appartiennent à un Marchand qui a navigé quelque tems sur mon Navire. Comme ce Marchand est mort, je les fais valoir, pour en rendre compte à ses héritiers lors que j'en rencontrerai quelqu'un. Les ballots dont il entendoit parler étoient déjà sur le tillac. Il me les montra, en me disant : voila les Marchandises en question. J'espère que vous voudrez bien

vous

vous charger d'en faire commerce, sous la conditions du droit dû à la peine que vous prendrez. J'y consentis, en le remerciant de ce qu'il me donnoit occasion de ne pas demeurer oisif.

L'Ecrivain du Navire enregistroit tous les balots avec les noms des Marchands à qui ils appartenoient. Comme il eût demandé au Capitaine sous quel nom il vouloit qu'il enregistrât ceux dont il venoit de me charger, écrivez, lui répondit le Capitaine, sous le nom de Sindbad le Marin. Je ne pûs m'entendre nommer sans émotions, & envisageant le Capitaine, je le reconnus pour celui qui dans mon second Voyage m'avoit abandonné dans l'Isle où je m'étoit endormi au bord d'un ruisseau, & qui avoit remis à la voile sans m'attendre, ou me faire chercher. Je ne me l'étois pas remis d'abord, à cause

du changement qui s'étoit fait en sa personne depuis le tems que je ne l'avois vû.

Pour lui, qui me croyoit mort, il ne faut point s'étonner s'il ne me reconnut pas, Capitaine, lui dis-je, est-ce que le Marchand à qui étoient ces ballots s'appelloit Sindbad ? Oui, me répondit-il, il se nommoit de la sorte; il étoit de Bagdad & s'étoit embarqué sur mon Vaisseau à Balsora. Un jour que nous descendîmes dans une Ile pour faire de l'eau & prendre quelques rafraîchissemens, je ne fai par quelle méprise je remis à la voile sans prendre garde qu'il ne s'étoit pas rembarqué avec les autres. Nous ne nous en apperçûmes, les Marchands & moi, que quatre heures après. Nous avions le vent en poupe & si frais qu'il ne nous fut pas possible de revirer le bord pour aller
aller

aller le reprende. Vous le croyez donc mort, repris-je ? Assurément, repartit-il. Hé bien Capitaine, lui repliquai-je, ouvrez les yeux & connoissez ce Sindbad que vous laissâtes dans cette Isle déserte. Je m'endormis au bord d'un ruisseau, & quand je me réveillai je ne vis plus personne de l'équipage. A ces mots le Capitaine s'attacha à me regarder.

Scheherazade en cet endroit s'apercevant qu'il étoit jour, fut obligée de garder le silence. Le lendemain elle reprit ainsi le fil de sa narration.



* * * * *
 * * * * *

LXXVIII. N U I T.

LE Capitaine, dit Sindbad, après m'avoir fort attentivement considéré, me reconnut enfin. Dieu soit loué, s'écria-t-il en m'embrassant ! je suis ravi que la fortune ait réparé ma faute. Voilà vos marchandises que j'ai toujours pris soin de conserver & de faire valoir dans tous les Ports où j'ai abordé. Je vous les rends avec le profit que j'en ai tiré. Je les pris en témoignant au Capitain toute la reconnoissance que je lui devois.

De l'Isle de Salahat nous allâmes à une autre, où je me fournis de Cloux de Girofles, de Cannelle, & d'autres Epicerics. Quand nous nous en fûmes

mes

mes éloignez; nous vîmes une Tortuë qui avoit vingt coudées en longueur & en largeur: Nous remarquâmes aussi un poisson qui tenoit de la vache: il avoit du lait; & sa peau est d'une si grande dureté qu'on en fait ordinairement des boucliers. J'en vis un autre qui avoit la figure & la couleur d'une chameau. Enfin, après une longue navigation, j'arrivai à Bassora, & de là je rivins en cette Ville de Bagdad avec tant de richesses que j'en ignorois la quantité. J'en donnai encore aux pauvres une partie considérable, & j'ajoutai d'autres grandes terres à celles que j'avois déjà acquises.

Sindbad acheva ainsi l'Histoire de son troisième Voyage: Il fit donner ensuite cent autres séquins à Hindbad en l'invitant au repas du lendemain & au recit du quatrième Voyage. Hindbad & la Compagnie se

Provinces & j'artivai à un Port de mer où je m'embarquai. Nous mîmes à la voile, & nous avions déjà touché à plusieurs Ports de terre-ferme & à quelques Isles Orientales, lors que faisant un jour un grand trajet, nous fûmes surpris d'un coup de vent qui obligea le Capitaine à faire amener les voiles & à donner tous les ordres nécessaires pour prévenir le danger dont nous étions menacez. Mais toutes nos précautions furent inutiles; la manoeuvre ne réussit pas bien; les voiles furent déchirées en mille pièces, & le Vaisseau ne pouvant plus être gouverné, donna sur une sèche, & se brisa de manière qu'un grand nombre de Marchands & de Matelots se noya, & que la charge périt.

Schéhérazade, en étoit-là quand elle vit paroître le jour,

80 *Les mille & une Nuit,*
Elle s'arrêta, & Schariar se
leva. La nuit suivante, elle re-
prit ainsi le quatrième Voyage.



LXXIX. NUIT.

J'Eus le bonheur, continua
Sindbad, de même que plu-
sieurs autres Marchands &
Matelots, de me prendre a u-
ne planche. Nous fûmes tous
emportées par un courant vers
une Isle qui étoit devant nous.
Nous y trouvâmes des fruits &
de l'eau de source qui servoient
à rétablir nos forces. Nous nous
y reposâmes même la nuit,
dans l'endroit où la mér nous
avoit jettez, sans avoir pris au-
cun parti sur ce que nous de-
vions faire. L'abatement où
nous étions de nôtre disgrâce
nous en avoit empêchez.

Le

Le jour suivant, d'abord que le Soleil fut levé, nous nous éloignâmes du rivage, & nous avançant dans l'Isle nous y aperçûmes des habitations, où nous nous rendîmes. A nôtre arrivée, des Noirs vinrent à nous en très grand nombre: Ils nous environnèrent, se saisirent de nos personnes, en firent un espèce de partage, & nous conduisirent ensuite dans leurs maisons.

Nous fumes menez cinq de mes Camarades & moi dans un même lieu. D'abord on nous fit asséoir, & l'on nous servit d'un certain herbe en nous invitant par signe à en manger. Mes Camarades sans faire réflexion que ceux qui la servoient n'en mangeoient pas, ne consultèrent que leur faim qui les pressoit, & se jetèrent dessus ces mets avec avidité. Pour moi, par un pressentiment de quelque supercherie, je ne

voulus pas seulement en goûter, & je m'en trouvai bien : Car peu de tems après, je m'apperçus que l'esprit avoit tourné à mes Compagnons, & qu'en me parlant ils ne savoient ce qu'ils disoient.

On nous servit ensuite du ris préparé avec de l'huile de cocos, & mes Camarades qui n'avoient plus de raison en mangèrent extraordinairement. J'en mangeai aussi, mais fort peu. Les Noirs nous avoient d'abord présenté de cette herbe pour nous troubler l'esprit & nous ôter par là le chagrin que la triste connoissance de nôtre sort nous devoit causer; & ils nous donnoient du ris pour nous engraisser, Comme ils étoient Anthropophages. leur intention étoit de nous manger quand nous serions devenus gras. C'est ce qui arriva à mes Camarades

des

des, qui ignorèrent leur destinée, parce qu'ils avoient perdu leur bon sens. Puis que j'avois conservé le mien, vous jugez bien, Seigneurs, qu'au lieu d'engraïsser comme les autres, je devins encore plus maigre que je n'étois. La crainte de la mort dont j'étois incessamment frappé, tournoit en poison tous les alimens que je prenois. Je tombai dans une langueur qui me fut fort salutaire; car les Noirs ayant assommé & mangé mes compagnons, en demeurèrent là; & me voyant sec, décharné, malade, ils remirent ma mort à un autre tems.

Cependant j'avois beaucoup de liberté & l'on ne prenoit presque pas garde à mes actions. Cela me donna lieu de m'éloigner un jour des habitations des Noirs, & de me sauver

Un Veillard qui m'apperçût & qui se douta de mon dessein, me cria de toute sa force de revenir; mais au lieu de lui obéir, je redoublai mes pas, & je fus bien-tôt hors de sa vûë. Il n'y avoit alors que ce Vieillard dans les habitations: tous les autres Noirs s'étoient absentez, & ne devoient revenir que sur la fin du jour, ce qu'ils avoient coûtume de faire assez souvent. C'est pourquoi étant assuré qu'ils ne seroient plus à tems de courir après moi, lors qu'ils apprendroient ma fuite, je marchai jusqu'à la nuit que je m'arrétai pour prendre un peu de repos, & manger de quelques vivres dont j'avois fait provision. Mais je repris bien-tôt mon chemin, & continuai de marcher pendant sept jours en évitant les endroits qui me paroissoient habitez. Je vivois de cocos qui me fournissoient

foient en même tems de quoi boire & de quoi manger.

Le huitième jour, j'arrivai près de la Mer, & j'apperçûs tout a coup des gens blancs comme moi, occupez à cueillir du Poivre, dont il y avoit là une grande abondance. Leur occupation me fut de bon augure; & je ne fis nulle difficulté de m'approcher d'eux.

Scheherazade n'en dit pas davantage cette nuit, & la suivante, elle poursuivit dans ces termes.



LXXX. NUIT.

LEs gens qui cueilloient du Poivre, continua Sindbad, vinrent au devant de moi; dès qu'ils me virent, ils me demandèrent en Arabe qui j'é-

tois & d'où je venois. Ravi de les entendre parler comme moi, je satisfis volontiers leurs curiosité en leur racontant de quelle manière j'avois fait naufrage, & étoit venu dans cette Ile, où j'étois tombé entre les mains des Noirs. Mais ces Noirs, me dirent-ils, mangent les hommes; par quel miracle êtes-vous échappé à leur cruauté? Je leur fis le même recit que vous venez d'entendre, & ils en furent merveilleusement étonnez.

Je demurai avec eux jusqu'à ce qu'ils eussent amassé la quantité de Poivre qu'ils voulurent; Après quoi, ils me firent embarquer sur le Bâtiment qui les avoient amenez, & nous nous rendîmes dans une autre Ile d'où ils étoient venus. Ils me présentèrent à leur Roi, qui étoit un bon Prince. Il eut la patience d'écouter le recit de
mon

mon Avanture, qui le surprit. Il me fit donner ensuite des habits, & commanda qu'on eût soin de moi.

L'Isle où je me trouvois étoit fort peuplée & abondante. en toutes sortes de choses ; & l'on faisoit un grand Commerce dans la Ville où le Roi demuroit. Cet agréable azile commença à me consoler de mon malheur, & les bontez que ce généreux Prince avoit pour moi, achevèrent de me rendre content. En effet, il n'y avoit personne qui fût mieux que moi dans son esprit, & par conséquent il n'y avoit personne dans sa Cour, ni dans la Ville, qui ne cherchât l'occasion de me faire plaisir. Ainsi je fus bientôt regardé comme un homme né dans cette Isle, plutôt que comme un étranger.

Je remarquai une chose qui me parut bien extraordinaire.

Tout

Tout le monde, le Roi même montoit à cheval sans bride & sans étriers. Cela me fit prendre la liberté de lui demander un jour pourquoi Sa Majesté ne se servoit pas de ces commoditez. Il me répondit, que je lui parlois des choses dont on ignoroit l'usage en ses Etats.

J'allai aussi-tôt chez un ouvrier, & je lui fis dresser le bois d'une selle, sur le modèle que je lui donnai. Le bois de la selle achevé, je le garnis moi-même de bourre & de cuir, & l'ornai d'une broderie d'or. Je m'adressai ensuite a un Serurier qui me fit un mors de la forme que je lui montrai; & je lui fis faire aussi des étriers.

Quand ces choses furent dans un état parfait, j'allai les présenter au Roi, je les essayai sur un de ses chevaux. Ce Prince monta dessus, & fut si satisfait de

de cette invention, qu'il m'en témoigna sa joye par de grandes largesses. Je ne pûs me defendre de faire plusieurs selles pour ses Ministres & pour les principaux Officiers de sa Maison, qui me firent tous des presens qui m'enrichirent en peu de tems. J'en fit aussi pour les Personnes les plus qualifiées de la Ville; Ce qui me mit dans une grande réputation & me fit considérer de tout le monde.

Comme je faisois ma Cour au Roi très exactement, il me dit un jour: Sindbad, je t'aime, & je sai que tous mes Sujets qui te connoissent; te chérissent à mon exemple. J'ai une prière à te faire, & il faut que tu m'accorde ce que je vais te demander. Sire, lui répondis-je, il n'y a rien que je ne sois prêt de faire pour marquer mon obéissance à votre Majesté;

té; Elle a sur moi un pouvoit absolu. Je veux te marier, re-
pliqua le Roi, afin que le ma-
riage t'arrête dans mes Etats, &
que tu ne songes plus a ta Pa-
trie. Comme je n'oïois résister
à la volonté du Prince, il me
donna pour femme une Dame
de sa Cour, noble, belle, sa-
ge & riche. Après les cérémo-
nies des nôces je m'établis chez
la Dame, avec laquelle je vé-
cus quelque temps dans une u-
nion parfaite. Néanmoins je n'é-
tois pas trop content de mon
état; mon dessein étoit de m'é-
chapper à la première occasion,
& de retourner à Bagdad, dont
mon établissement, tout avanta-
geux qu'il étoit, ne pouvoit me
faire perdre le souvenir;

J'étois dans ces sentimens,
lors que la femme d'un de mes
voisins avec lequel j'avois con-
tracté une amitié fort étroite,
tomba malade & mourut. J'al-
lai

lai chez lui pour le consoler ; & le trouvant plongé dans le plus vive affliction : Dieu vous conserve, lui dis-je en l'abordant, & vous donne une longue vie. Hélas, me répondit-il, comment voulez-vous que j'obtienne la grace que vous me souhaitez ? Je n'ai plus qu'une heure à vivre. Oh, repris-je, ne vous mettez pas dans l'esprit une pensée si funeste : J'espère que cela n'arrivera pas, & que j'aurai le plaisir de vous posséder encore long-tems. Je souhaite, repliqua-t-il, que votre vie soit de longue durée ; pour ce qui est de moi, mes affaires sont faites, & je vous aprens que l'on m'enterre aujourd'hui avec ma femme. Telle est la coutume que nos Ancêtres ont établie dans cette Ile, & qu'ils ont inviolablement gardée : Le mari vivant est enterre avec la femme morte, & la

la femme vivante avec le mari mort. Rien ne peut me sauver, tout le monde subit cette Loi.

Dans le tems qu'il m'entretenoit de cette étrange barbarie, dont la nouvelle m'effraya cruellement, les parens, les amis & les voisins arrivèrent en corps pour assister aux funérailles. On revêtit le Cadavre de la femme de ses habits les plus riches comme au jour de ses nées, & on la para de tous ses joyaux. On l'enleva ensuite dans une bière découverte, & le convoi se mit en marche. Le mari étoit à la tête du Deuil, & suivant le corps de sa femme. On prit le chemin d'une haute montagne, & lors qu'on y fut arrivé, on leva un grosse Pierre qui couvroit l'ouverture d'un puits profond, & l'on y descendit le Cadavre, sans lui rien ôter de ses habillemens

lemens & de ses joyaux. Après cela le marie embrassa ses parens & ses amis, & se laissa mettre dans une bière sans résistance avec un pot d'eau & sept petits pains auprès de lui. Puis on le descendit de la même manière que l'on avoit descendu sa femme. La montagne s'étendoit en longueur & servoit de bornes à la mer, & le Puits étoit très profond. La cérémonie achevée, on remit la pierre sur l'ouverture.

Il n'est pas besoin, mes Seigneurs, de vous dire que je fus un fort triste témoin de ces funérailles. Toutes les autres personnes qui y assistèrent, n'en parurent presque pas touchées par l'habitude de voir souvent la même chose. Je ne pûs m'empêcher de dire au Roi ce que je pensois là-dessus : Sire, lui dis-je, je ne saurois

rois assez m'étonner de l'étrange coutume qu'on a dans vos États d'enterrer les vivans avec les morts. J'ai bien voyagé, j'ai fréquenté des gens d'une infinité de Nations, & je n'ai jamais ouï parler d'une Loi si cruelle. Que veux-tu, Sindbad, me répondit le Roi, c'est une Loi commune: Je serai enterré vivant avec la Reine mon Epouse, si elle meurt la première: Mais Sire, lui dis-je, oserois-je demander à Votre Majesté, si les Etrangers sont obligés d'observer cette coutume? Sans doute, répartit le Roi, en souriant du motif de ma question; Ils n'en sont pas exceptés, lors qu'ils sont mariés dans cette Isle.

Je m'en retournai tristement au logis avec cette réponse. La crainte que ma femme ne mourût la première, & qu'on ne m'enterrât tout vivant avec elle,

le,

le, me faisoit faire des réflexions tres mortifiantes. Cependant, quel remède apporter à ce mal? Il fallut prendre patience, & m'en remettre à la volonté de Dieu. Néanmoins, je tremblois à la moindre indisposition que je voyois à ma femme; mais hélas, j'eus bien tôt la frayeur toute entière: Elle tomba véritablement malade, & mourut en peu de jours.

Schéhérazade à ces mots, mit fin à son discours pour cette nuit. Le lendemain, elle en reprit la suite de cette manière.





LXXI. N U I T.

JUgez de ma douleur, poursuivait Sindbad? Etre enter-
ré tout vif ne me paroissoit
pas une fin moins déplorable
que celle d'être dévoré par des
Anthropophages. Il falloit pour-
tant en passer par-là. Le Roi
accompagné de toute sa Cour,
voulut honorer de sa Présence
le convoi, & les personnes les
plus considérables de la Ville
me firent aussi l'honneur d'assis-
ter à mon enterrement.

Lors que tout fut prêt pour
la cérémonie, on posa le corps
de ma femme dans une bière
avec tous ses joyaux & ses plus
magnifiques habits. On com-
mença la marche. Comme se-
cond Acteur de cette pitoya-
ble Tragédie, je suivis immédia-
tement

tément la bière de ma femme, les yeux baignez de larmes, & déplorant mon malheureux destin. Avant que d'arriver à la Montagne, je voulus faire une tentative sur l'esprit des Spectateurs. Je m'adressai au Roi premièrement, ensuite à tout ceux qui se trouvèrent autour de moi, & m'inclinant devant eux jusqu'à terre, pour baiser le bord de leur habit, je les suppliois d'avoir compassion de moi. *Considérez*, disois-je, que je suis un étranger qui ne dois pas être soumis à une Loi si rigoureuse; & que j'ai une * autre femme & des enfans dans mon País. J'eus beau prononcer ces paroles d'un air touchant, personne n'en fut attendri; au contraire on se hâta de descendre le corps de ma femme dans le puits, & l'on m'y descendit

Tome III.

E

un

* Sindbad étoit Mahométan, & les Mahométans ont plusieurs femmes.

un moment après dans une autre bière découverte, avec un vase rempli d'eau, & sept pains. Enfin cette cérémonie si funeste pour moi étant achevée, on remit la Pierre sur l'ouverture du puits, nonobstant l'excès de ma douleur & mes cris pitoyables.

A mesure que j'approchois du fond, je découvrois à la faveur du peu de lumière qui venoit d'enhaut, la disposition de ce lieu souterrain. C'étoit une grotte fort vaste, & qui pouvoit bien avoir cinquante coudées de profondeur. Je sentis bien-tôt une puanteur insupportable qui sortoit d'une infinité de Cadavres que je voyois à droit & à gauche; je crus même entendre quelques-uns des derniers qu'on y avoit descendus vifs, pousser les derniers soupirs. Néanmoins lors que je fus en bas, je sortis
promp-

promptement de la bière, & m'éloignant des Cadavres en me bouchant le nez. Je me jettai par terre, où je demeurai long-tems plongé dans les pleurs. Alors faisant réflexion sur mon triste sort : Il est vrai, disois-je, que Dieu dispose de nous selon les décrets de sa Providence; mais, pauvre Sindbad, n'est ce pas par ta faute que tu te vois réduit à mourir d'une mort si étrange. Plût à Dieu que tu eusses péri dans quelque'un des naufrages dont tu es échappé ! tu n'aurois point à mourir d'un trépas si lent & si terrible en toutes les circonstances, Mais tu te les attire par ta maudite avarice. Ah malheureux, ne devois-tu pas plutôt demeurer chez toi, & jouir tranquillement du fruit de tes travaux ?

Telles étoient les inutiles plaintes dont je faisois retentir la grotte en me frappant la tête

100 *Les mille & une Nuits,*

& l'estomach de rage & de desespoir, & m'abandonnant tout entier aux pensées les plus désolantes. Néanmoins, vous le dirai-je? au lieu d'appeller la mort à mon secours quelque misérable que je fusse, l'amour de la vie se fit encore sentir en moi, & me porta à prolonger mes jours. J'allai à tâtons en me bouchant le nez, prendre le pain & l'eau qui étoient dans ma bière, j'en mangeai.

Quoi que l'obscurité qui régnoit dans la grotte fut si épaisse que l'on ne distinguoit pas le jour d'avec la nuit, je ne laissai pas toutefois de retrouver ma bière; & il me sembla que la grotte étoit plus spacieuse & plus remplie de cadavres qu'elle ne m'avoit paru d'abord. Je vécus quelques jours de mon pain & de mon eau; mais enfin n'en ayant plus, je me préparai à mourir.

Sché -

Scheherazade cessa de parler à ces derniers mots. La nuit suivante, elle reprit la parole en ces termes.

XXXXXXXXXX:XXXXXXXXXX:XXXXXXXXXXXXXXXXXX

LXXII. NUIT.

JE n'attendois plus que la mort, continua Sindbad, lors que j'entendis lever la pierre. On descendit un Cadavre, & une personne vivante. Le mort étoit un homme. Il est naturel de prendre des résolutions extrêmes dans les dernières extrémités; Dans le tems qu'on descendoit la femme, je m'approchai de l'endroit où la bière devoit être posée, & quand je m'aperçûs que l'on recouvroit l'ouverture du Puits, je donnai sur la tête de la malheureuse deux ou trois grands coups d'un gros os dont je m'é-

tois saisi. Elle en fut étourdie ; ou plutôt je l'assommaï ; & comme je ne faisois cette action inhumaine que pour profiter du pain & de l'eau qui étoient dans la bière, j'eus des provisions pour quelques jours. Au bout de ce tems-là, on descendit encore une femme morte & un homme vivant ; je tuaï l'homme de la même manière ; & comme par bonheur pour moi il y eut alors une espèce de mortalité dans la Ville, je ne manquai pas de vivres en mettant toujours en œuvre la même industrie.

Un jour que je venois d'expedier encore une femme, j'entendis souffler & marcher. J'avançaï du côté d'où parloit le bruit ; j'ouïs souffler plus fort à mon aproche, & il me parut entrevoir quelque chose qui prenoit la fuite. Je suivis cette espèce d'ombre qui s'ar-
rêtoit

étroit par reprises, & souffloit toujours en fuyant à mesure que j'en approchois, Je la poursuivis si long tems & j'allai si loin que j'apperçûs enfin une lumière qui ressembloit à une étoile. Je continuai de marcher vers cette lumière, la perdant quelquefois selon les obstacles qui me la cachoient, mais je la retrouvois toujours, & à la fin je découvris qu'elle venoit par une ouverture du rocher, assez large pour y passer.

A cette découverte, je m'arrêtai quelque tems pour me remettre de l'émotion violente avec laquelle je venois de la faire; puis m'étant avancé jusqu'à l'ouverture, j'y passai, & me trouvai sur le bord de la mer. Imaginez vous l'excès de ma joye. Il fut tel que j'eus de la peine à me persuader que ce n'étoit pas une imagination. Lors que je fus convaincu que

c'étoit une chose réelle, & que mes sens furent rétablis en leur affiette ordinaire, je compris que la chose que j'avois ouï souffler & que j'avois suivi, étoit un animal sorti de la mer, qui avoit coûtume d'entrer dans la grotte pour s'y repaître de corps mors.

J'examinai la Montagne, & remarquai qu'elle étoit située entre la Ville & la Mer, sans communication par aucun chemin, parce qu'elle étoit tellement escarpée que la nature ne l'avoit pas renduë praticable. Je me prosternai sur le rivage pour remercier Dieu de la grace qu'il venoit de me faire. Je rentrai ensuite dans la grotte pour aller prendre du pain, que je revins manger à la clarté du jour de meilleur appetit que je n'avois fait depuis que l'on m'avoit enterré dans ce lieu ténébreux.

J'y-

J'y retournai encore, & allai amasser à tâtons dans les bières tous les Diamans, les Rubis, les Perles, les Brasselets d'or, & enfin toutes les riches Etoffes que je trouvai sous ma main, je portai tout cela sur le bord de la mer. J'en fis plusieurs ballots, que je liai proprement avec des cordes, qui avoient servi à descendre les bières, & dont il y avoit une grande quantité. Je les laissai sur le rivage en attendant une bonne occasion, sans craindre que la pluye les gâtât; car alors ce n'en étoit pas la saison.

Au bout des deux ou trois jours, j'apperçus un Navire qui ne faisoit que de sortir du Port, & qui vint passer assez près de l'endroit où j'étois. Je fis signe de la toile de mon Turban, & je criai de toute ma force pour me faire entendre. On m'entendit, & l'on deta-

E s cha

cha la chaloupe pour me venir prendre. A la demande que les Matelots me firent, par quelle disgrâce je me trouvois en ce lieu, je répondis que je m'étois sauvé d'un naufrage depuis deux jours avec les marchandises qu'ils voyoient. Heureusement pour moi, ces gens sans examiner le lieu où j'étois, & si ce que je leur disoit étoit vrai semblable, se contentèrent de ma réponse & m'emmenèrent avec mes balots.

Quand nous fûmes arrivés à bord, le Capitaine satisfait en lui-même du plaisir qu'il me faisoit, & occupé du commandement du Navire, eut aussi la bonté de se payer du prétendu naufrage que je lui dis avoir fait. Je lui présentai quelques unes de mes Pierreries, mais il ne voulut pas les accepter.

Nous passâmes devant plusieurs Isles, & entr'autres devant

vant

vant l'Isle des Cloches, éloignée de dix journées de celle de * Serendib par un vent ordinaire & réglé; & de six journées de l'Isle de Kela, où nous abordâmes. Il y a des Mines de plomb, des Cannes d'Inde, & du Camphre très excellent.

Le Roi de l'Isle de Kela est très riche, très puissant; & son autorité s'étend sur toute l'Isle des Cloches, qui a deux journées d'étenduë, & dont les Habitans sont encore si barbares, qu'ils mangent de la chair humaine. Après que nous eûmes fait un grand Commerce dans cette Isle, nous remîmes à la voile, & abordâmes à plusieurs autres Ports. Enfin, j'arrivai heureusement à Bagdad avec des richesses infinies dont il est inutile de vous faire le détail. Pour rendre grâces à Dieu des

E 6 fa-

* Cette Isle nous est connue sous le nom de l'Isle de Cailan.

faveurs qu'il m'avoit faites, je fis de grandes aumônes tant pour l'entretien de plusieurs Mosquées, que pour la subsistance des Pauvres, & me donnai tout entier à mes Parens & à mes Amis, en me divertissant & en faisant bonne chère avec eux.

Sindbad finit en cet endroit le recit de son quatriéme Voyage, qui causa encore plus d'admiration à ses Auditeurs que les trois précédens. Il fit un nouveau présent de cent sequins à Hindbad, qu'il pria comme les autres de revenir le jour suivant à la même heure pour dîner chez lui & entendre le détail de son cinquiéme Voyage. Hindbad & les autres Conviez, prirent congé de lui & se retirèrent. Le lendemain, lors qu'ils furent tous rassemblez, ils se mirent à table, & à la fin du repas, qui ne dura pas moins
que

110 *Les mille & une Nuits,*

équiper un à mes fraix. Dès qu'il fut achevé, je le fis charger; je m'embarquai dessus, & comme je n'avois pas de quoi faire une charge entière, je reçûs plusieurs Marchands de différentes Nations avec leurs marchandises.

Nous fimes voile au premier bon vent, & primes le large. Après une longue navigation, le premier endroit où nous abordâmes fut une Isle déserte où nous trouvâmes l'œuf d'un Roc d'une grosseur pareille à celui dont vous m'avez entendu parler. Il renfermoit un petit Roc prêt d'éclorc, dont le bec commençoit à paroître.

A ces mots Schéhérazade se tut, parce que le jour se faisoit déjà voir dans l'appartement du Sultan des Indes. La nuit suivante, elle reprit son discours.



LXXIII. N U I T.

SIndbad le Marin, dit-elle, continuant de raconter son cinquième Voyage : les Marchands, poursuivit-il, qui s'étoient embarquez sur mon Navire & qui avoient pris terre avec moi, cassèrent l'œuf à grands coups de haches, & firent une ouverture par où ils tirèrent le petit Roc par morceaux, & le firent rôtir. Je les avois avertis sérieusement de ne pas toucher à l'œuf; mais ils ne voulurent pas m'écouter.

Ils eurent à peine achevé le régal qu'ils venoient de se donner, qu'il parut en l'air assez loin de nous deux gros nuages. Le Capitaine que j'avois pris à gage pour conduire mon Vaisseau, sachant par expérience ce que cela

cela signifioit, s'écria, que c'étoient le père & la mère du petit Roc; & il nous pressa tous de nous rembarquer au plus vite pour éviter le malheur qu'il prévoyoit. Nous suivîmes son conseil avec empressement, & nous remîmes à la voile en diligence,

Cependant les deux Rocs approchèrent en poussant des cris effroyables, qu'ils redoublèrent quand ils eurent vû l'état où l'on avoit mis l'œuf & que leur petit n'y étoit plus. Dans le dessein de se vanger, ils reprirent leur vol du côté d'où ils étoient venus, & disparurent quelque tems, pendant que nous fîmes force de voile pour nous éloigner, & prévenir ce qui ne laissa pas de nous arriver.

Ils revinrent, & nous remarquâmes qu'ils tenoient entre leurs griffes chacun un morceau de rocher d'une grosseur énorme.

me. Lors qu'ils furent précifément au dessus de mon Vaisseau, ils s'arrétèrent, & se soutenant en l'air, l'un lâcha la Pierre de rocher qu'il tenoit; mais par l'adresse du Timonier qui détourna le Navire d'un coup de timon, elle ne tomba pas dessus; Elle tomba à côté dans la mer, qui s'entr'ouvrit d'une manière que nous en vîmes presque le fond. L'autre oiseau pour nôtre malheur laissa tomber sa roche si juste au milieu du Vaisseau qu'elle le rompit & le brisa en mille pièces, Les Matelots & les Passagers furent tous écrasés du coup ou submergez. Je fus submergé moi-même; mais en revenant au dessus de l'eau j'eus le bonheur de me prendre à une pièce du débris. Ainsi, em m'aidant tantôt d'une main, tantôt de l'autre, sans me désaisir de ce que je tenois, avec
le

114 *Les mille & une Nuit,*

le vent & le courant qui m'étoient favorables, j'arrivai enfin à une Isle dont le rivage étoit fort escarpé. Je surmontai néanmoins cette difficulté, & me sauvai.

Je m'assis sur l'herbe, pour me remettre un peu de ma fatigue; après quoi je me levai & m'avançai dans l'Isle pour reconnoître le terrain. Il me sembla que j'étois dans un jardin délicieux: Je voyois partout des arbres, les uns chargés de fruits verts, & les autres de meurs, & des ruisseaux d'une eau douce & claire qui faisoient d'agréables détours. Je mangeai de ces fruits que je trouvai excellens, & je bûs de cette eau qui m'invitoit à boire.

La nuit venue, je me couchai sur l'herbe dans un endroit assez commode; mais je ne dormis pas une heure entière, & mon sommeil fut souvent interrompu

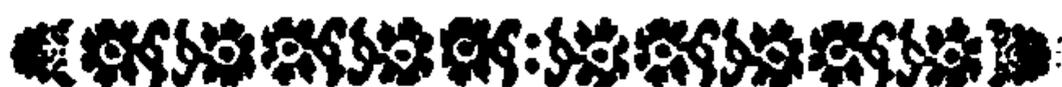
rompu par la frayeur de me voir seul dans un lieu si désert. Ainsi j'employai la meilleure partie de la nuit à me chagriner, & à me reprocher l'imprudence que j'avois eue de n'être pas demeuré chez moi plutôt que d'avoir entrepris ce dernier Voyage. Ces réflexions me menèrent si loin, que je commençai à former un dessein contre ma propre vie; mais le jour par sa lumière dissipa mon desespoir. Je me levai, & marchai entre les arbres, non sans quelque appréhension.

Lors que je fus un peu avant dans l'Isle j'apperçus un vieillard qui me parut fort cassé. Il étoit assis sur le bord d'un ruisseau; je m'imaginai d'abord que c'étoit quelqu'un qui avoit fait naufrage comme moi. Je m'aprochai de lui, je le salvai, & il me fit seulement une inclination de tête. Je lui demandai

mandai ce qu'il faisoit-là ; mais au lieu de me répondre, il me fit signe de le charger sur mes épaules, & de le passer au delà du ruisseau, en me faisant comprendre que c'étoit pour aller cueillir des fruits.

Je crus qu'il avoit besoin que je lui rendisse ce service ; c'est pourquoi l'ayant chargé sur mon dos, je passai le ruisseau. Descendez, lui dis-je alors, en me baissant pour faciliter sa descente ; mais au lieu de se laisser aller à terre (j'en ris encore toutes les fois que j'y pense) ce Vieillard qui m'avoit paru décrépité passa légèrement autour de mon cou ses deux jambes, dont je vis que la peau ressembloit à celle d'une vache, & se mit à califourchon sur mes épaules en me serrant si fortement la gorge qu'il sembloit vouloir m'étrangler. La frayeur me fit en ce moment, & je tombai évanoui. Sché-

Schéhérazade fut obligée de s'arrêter à ces paroles à cause du jour qui paroissoit. Elle poursuivit ainsi cette Histoire sur la fin de la nuit suivante.



LXXXIV. NUIT.

NOnobstant mon évanouissement, dit Sindbad, l'incommode Vieillard demeura toujours attaché à mon col: Il écarta seulement un peu les jambes pour me donner lieu de revenir à moi. Lors que j'eus repris mes esprits, il m'appuya fortement contre l'estomach un de ses pieds, & de l'autre, me frappant rudement le côté, il m'obligea de me relever malgré moi. Etant debout, il me fit marcher sous des arbres; il me forçoit de m'arrêter pour cueillir & manger les fruits que nous

118 *Les mille & une Nuit,*
nous rencontrions, il ne quit-
toit point prise pendant le jour ;
& quand je voulois me reposer
la nuit, il s'étendoit par terre
avec moi, toujours attaché à
mon cou. Tous les matins il
ne manquoit pas de me pousser
pour m'éveiller ; ensuite il me
faisoient lever & marcher en me
pressant de ses pieds. Représen-
tez-vous, Messieurs, la
peine que j'avois de me voir
chargé de ce fardeau sans pou-
voir m'en défaire.

Un jour que je trouvai en mon
chemin plusieurs calebasses fé-
ches, qui étoient tombées d'un
arbre qui en portois, j'en pris
une assez grosse, & après l'avoir
bien nettoyée, j'exprimai de-
dans le jus de plusieurs grap-
pes de raisin, fruit que l'Isle
produisoit en abondance, &
que nous rencontrions à cha-
que pas. Lors que j'en eus
rempli la calebasse, je la posai
dans

dans un endroit où j'eus l'adresse de me faire conduire par le Vieillard plusieurs jours après. Là je pris laalebasse, & la portant à ma bouche je bus d'un excellent vin qui me fit oublier pour quelque tems le chagrin mortel dont j'étoit accable. Cela me donna de la vigueur, J'en fus même si réjoui que je me mis à chanter & à sauter en marchant.

Le Vieillard, qui s'apperçut de l'effet que cette boisson avoit produit en moi, & que je le portois plus légèrement que de coûtume, me fit signe de lui en donner à boire : je lui présentai laalebasse, il la prit ; & comme la liqueur lui parut agréable, il l'avala jusqu'à la dernière goutte. Il y en avoit assez pour l'enyvrer : aussi s'enyvra-t-il ; & bien-tôt la fumée du vin lui montant a la tête, il commença de chanter à sa manière,

120 *Les mille & une Nuit,*
nière, & de se tremousser sur
mes épaules. Les secousses qu'il
se donnoit lui firent rendre ce
qu'il avoit dans l'estomac ; &
ses jambes se relâchèrent peu
à peu , de sorte que voyant
qu'il ne me serroit plus, je le
jettai par terre, où il demeura
sans mouvement. Alors je pris
une très grosse pierre, & lui
en écrasai la tête.

Je sentis une grande joye de
m'être délivré pour jamais de
ce maudit Vieillard ; & je mar-
chai vers le bord de la mer où
je rencontraï des gens d'un Na-
vire qui venoit de mouiller là
pour faire de l'eau & prendre
en passant quelques rafraîchisse-
mens. Ils furent extrêmement
étonnez de me voir, & d'en-
tendre le détail de mon Avan-
ture. Vous étiez tombé, me di-
rent ils, entre les mains du Vieil-
lard de la mer, & vous êtes le
premier qu'il n'ait pas étran-
glé.

glé. Il n'a jamais abandonné ceux dont il s'étoit rendu maître qu'après les avoir étouffez : & il a rendu cette Isle fameuse par le nombre de personnes qu'il a tuées. Les Matelots & les Marchands qui y descendoient, n'osoient s'y avancer qu'en bonne Compagnie.

Après m'avoir informé de ces choses, ils m'emmenèrent avec eux dans leur Navire, dont le Capitaine se fit un plaisir de me recevoir lors qu'il aprit tout ce qui m'étoit arrivé. Il remit à la voile, & après quelques jour de navigation, nous abordâmes au Port d'une grande Ville, dont les maisons étoient bâties de bonne pierre.

Un des Marchands du Vaisseau qui m'avoit pris en amitié, m'obligea de l'accompagner, & me conduisit dans un logement destiné pour servir de retraite aux Marchands étrangers.

Il me donna un grand sac ; Ensuite m'ayant recommandé à quelques gens de la Ville qui avoient un sac comme moi, & les ayant prié de me mener avec eux amasser du Cocos : Allez, me dit-il, suivez les faites comme vous les verrez faire, & ne vous écartez pas d'eux, car vous mettriez votre vie en danger. Il me donna des vivres pour la journée, & je partis avec ces gens.

Nous arrivâmes à une grande forêt d'arbres extrêmement hauts & fort droits, & dont le tronc étoit si lissé, qu'il n'étoit pas possible de s'y prendre pour monter jusqu'aux branches où étoit le fruit. Tous les arbres étoient des arbres de Cocos dont nous voulions abattre le fruit & en remplir nos sacs. En entrant dans la forêt, nous vîmes un grand nombre de gros & de petits singes, qui prirent la
suite

suite devant nous dès qu'ils nous aperçurent, & qui monterent jusqu'au haut des arbres avec une agilité surprenante.

Scheherazade vouloit poursuivre; mais le jour qui paroïsoit l'empêcha. La nuit suivante, elle reprit son discours de cette sorte.



LXXV. NUIT.

LEs Marchands avec qui j'étois, continua Sindbad, amassèrent des Pierres & les jetèrent de toute leur force au haut des arbres contre les singes. Je suivis leur exemple, je vis que les singes instruits de notre dessein, ceuilloient les Cocos avec ardeur & nous les jettoient avec des gestes qui marquoient leur colére & leur animosité. Nous amassions les Cocos; & nous

jettions de tems en tems des pierres pour irriter les singes. Par cette rusé nous remplissions nos sacs de ce fruit, qu'il nous eût été impossible d'avoir autrement.

Lors que nous en eûmes plein nos sacs, nous-nous en retournâmes à la Ville, où le Marchand qui m'avoit envoyé à la forêt, me donna la valeur du sac de Cocos que j'avois apporté. Continuez, me dit-il, & allez tous les jours faire la même chose, jusqu'à ce que vous ayez gagné de quoi vous reconduire chez vous. Je le remerciai du bon conseil qu'il me donnoit; & insensiblement je fis un si grand amas de Cocos, que j'en avois pour une somme considérable.

Le vaisseau sur lequel j'étois venu, avoit fait voilé avec des Marchands qui l'avoient chargé de Cocos qu'ils avoient acheté :

té : J'attendis l'arrivée d'un autre qui aborda bien-tôt au Port de la Ville pour faire un pareil chargement. Je fis embarquer dessus tout le Cocos qui m'appartenoit, & lors qu'il fut prêt à partir, j'allai prendre congé du Marchand à qui j'avois tant d'obligation. Il ne put s'embarquer avec moi parce qu'il n'avoit pas encore achevé ses affaires.

Nous mîmes à la voile, & prîmes la route de l'Isle où le poivre croit en plus grande abondance. Delà nous gagnâmes l'Isle de Comari * qui porte la meilleure espèce de Bois d'aloës, & dont les Habitans se sont fait une Loi inviolable de ne pas boire de vin, ni de souffrir aucun lieu de débauche. J'échan-

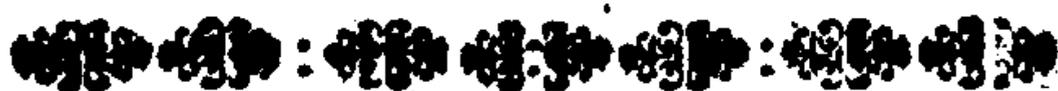
F 3 geai

* Cette Isle ou Presqu'Isle se termine par le Cap qu'on appelle aujourd'hui le Cap de Comorin. On l'appelle aussi Comar, & Comor.

geai mon Cocos dans ces deux Isles, contre du Poivre & du Bois d'aloës, & me rendis avec d'autres Marchands à la pêche des Perles, où je pris des Plongeurs à gage pour mon compte. Ils m'en pêchèrent un grand nombre de trez-grosses & de très parfaites. Je me remis en mer avec joye sur un Vaisseau qui arriva heureusement à Balfora; delà je revins à Bagdad où je fis de très-grosses sommes d'argent du Poivre, du Bois d'aloës, & des Perles que j'avois apportées. Je distribuai en aumônes la dixième partie de mon gain, de même qu'au retour de mes autres Voyages, & je cherchai à me délasser de mes fatigues dans toutes sortes de divertiffemens.

Ayant achevé ces paroles Sindbad fit donner cent sequins à Hindbad, qui se retira avec tous les autres Convives. Le
len-

lendemain la même Compagnie se retrouva chez le riche Sindbad, qui après l'avoir régalée comme les jours précédens, demanda Audience, & fit le recit du sixième Voyage de la manière que je vais vous le raconter.



SIXIEME VOYAGE.

De Sindbad le Marin.

MEs Seigneurs, leur dit-il, vous êtes sans doute en peine de savoir comment après avoir fait cinq naufrages & avoir effuyé tant de périls, je pûs me résoudre encore à tenter la fortune, & à chercher de nouvelle disgraces. J'en suis étonné moi même quand j'y fais réflexion; & il falloit assurément que j'y fusse entraîné par mon étoile. Quoi qu'il en soit, au

bout d'une année de repos, je me préparai à faire un sixième Voyage malgré les prières de mes Parens & de mes Amis, qui firent tout ce qui leur fut possible pour me retenir.

Au lieu de prendre ma route par le Golfe Persique, je passai encore une fois par plusieurs Provinces de la Perse & des Indes, & j'arrivai à un Port de mer où je m'embarquai sur un bon Navire dont le Capitaine étoit résolu de faire une longue Navigation; Elle fut très longue à la vérité, mais en même tems si malheureuse, que le Capitaine & le Pilote perdirent leur route de manière qu'ils ignoroient où nous étions. Ils la reconnurent enfin; mais nous n'eûmes pas sujet de nous en réjouir, tout ce que nous étions de Passagers; & nous fûmes un jour dans un étonnement extrême de voir le Capitaine qui
ter

ter son poste en pouffant des cris. Il jetta son Turban par terre, s'arracha la barbe & se frappa la tête comme un homme à qui le desespoir a troublé l'esprit. Nous lui demandâmes pourquoi il s'affligeoit ainsi: Je vous annonce, nous repondit-il, que nous sommes dans l'endroit de toute la mer le plus dangereux. Un courant très-rapide emporte le Navire, & nous allons tous périr dans moins d'un quart-d'heure. Priez Dieu qu'il nous délivre de ce danger; nous ne saurions en échaper, s'il n'a pitié de nous. A ces mots, il ordonna de faire ranger les voiles; mais les cordages se rompirent dans la manœuvre, & le Navire, sans qu'il fût possible d'y remédier, fut emporté par le courant au pied d'une montagne inaccessible où il échoua & se brisa, de maniere pourtant qu'en sauvant nos per-

130 *Les mille & une Nuit,*
soñnes nous eûmes encore le
tems de débarquer nos vivres
& nos plus précieuses mar-
chandises.

Cela étant fait, le Capitaine
nous dit : Dieu vient de faire
ce qui lui a plu. Nous pou-
vons nous creuser ici chacun
notre fossé & nous dire le der-
nier adieu; car nous sommes
dans un lieu si funeste; que
personne de ceux qui y ont été
jettez avant nous, ne s'en est
retourné chez soi. Ce discours
nous jetta tous dans une afflic-
tion mortelle; & nous nous
embrassâmes les uns les autres
les larmes aux yeux, en déplo-
rant notre malheureux sort.

La Montagne au pied de la-
quelle nous étions faisoit la
Côte d'une Isle fort longue &
très vaste. Cette Côte étoit tou-
te couverte de débris de Vais-
seaux qui y avoient fait nau-
frage; & par une infinité d'os-
semens

femens qu'on y rencontroit d'espace en espace & qui nous faisoient horreur, nous jugeâmes qu'il s'y étoit perdu bien du monde. C'est aussi une chose presque incroyable que la quantité de marchandises & de richesses qui se présentent à nos yeux de toutes parts. Tout ces objets ne servirent qu'à augmenter la désolation où nous étions. Au lieu que par tout ailleurs les Rivières sortent de leur lit pour se jeter dans la Mer, tout au contraire une grosse Riviere d'eau douce s'éloigne de la Mer, & pénètre dans la Côte au travers d'une grotte obscure dont l'ouverture est extrêmement haute & large. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce lieu, c'est que les pierres de la Montagne sont de Cristal, de Rubis, ou d'autres Pierres précieuses. On y voit aussi la Source d'une espèce de Poix

ou de Bitume qui coule dans la Mer, que les poissons avalent, & rendent ensuite changé en Ambre-gris, que les vagues rejettant sur la grève qui en est couverte. Il y croît aussi des Arbres dont la plûpart sont de Bois d'aloës, qui ne cèdent point en bonté à ceux de Comari.

Pour achever la description de cet endroit qu'on peut appeller un gouffre, puis que jamais rien n'en revient, il n'est pas possible que les Navires puissent s'en écarter, lors qu'une fois ils s'en sont approchez à une certaine distance. S'ils y sont poussez par un vent de mer, le vent & le courant les perdent: & s'ils s'y trouvent lors que le vent de terre souffle, ce qui pourroit favoriser leur éloignement, la hauteur de la Montagne l'arrête, & cause un calme qui laisse agir le
cou-

courant qui les emporte contre la Côte où ils se brisent comme le nôtre y fut brisé. Pour surcroît de disgraces , il n'est pas possible de gagner le sommet de la montagne & se sauver par aucun endroit.

Nous demeurâmes sur le rivage comme des gens qui ont perdu l'esprit , & nous attendions la mort de jour en jour. D'abord nous avions partagé nos vivres également ; Ainsi chacun vécut plus où moins long-tems que les autres , selon son tempérament & suivant l'usage qu'il fit des provisions.

Scheherazade cessa de parler, voyant que le jour commençoit à paroître. Le lendemain, elle continua de cette sorte le recit du fixième Voyage de Sindbad.



LXXXVI. N U I T.

CEUX qui moururent les premiers, poursuivit Sindbad, furent enterrez par les autres ; pour moi je rendis les derniers devoirs à tous mes Compagnons, & il ne faut pas s'en étonner : Car outre que j'avois mieux menagé qu'eux les provisions qui m'étoient tombées en partage, j'en avois encore en particulier d'autres dont je m'étois bien gardé de faire part à mes Camarades. Néanmoins lors que j'enterrai le dernier, il me restoit si peu de vivres, que je jugeai que je ne pourrois pas aller loin ; de sorte que je creusai moi-même mon tombeau, résolu de me jeter dedans, puis que personne ne vivoit pour m'enterrer. Je vous

avoûrai

avoûrai qu'en m'occupant de ce travail, je ne pûs m'empêcher de me représenter que j'étois la cause de ma perte, & de me repentir de m'être engagé dans ce dernier Voyage. Je n'en demeurai pas même aux réflexions: je m'enfonglai les mains à belles dents, & peu s'en fallut que je ne hâtasse ma mort.

Mais Dieu eut encore pitié de moi, & m'inspira la pensée d'aller jusqu'à la Rivière qui se perdoit sous la voute de la grotte. Là après avoir examiné la Rivière avec beaucoup d'attention, je dis en moi-même ; cette Rivière qui se cache ainsi sous la terre, en doit sortir par quelqu'endroit. En construisant un radeau, & m'abandonnant dessus au courant de l'eau j'arriverai à une terre habitée, ou je périrai ; si je péris, j'en aurai fait que changer de genre de

de mort; si je fors au contraire de ce lieu fatal, non seulement j'éviterai la triste destinée de mes Camarades, je trouverai peut-être une nouvelle occasion de m'enrichir. Que fait on si la fortune ne m'attend pas au sortir de cet affreux écueil, pour me dédommager de mon naufrage avec usure?

Je n'hésitai pas de travailler au Radeau après ce raisonnement; je le fis de bonnes pièces de bois & de gros cables, car j'en avois à choisir; je les liai ensemble si fortement que j'en fis un petit bâtiment assez solide. Quant il fut achevé, je le chargeai de quelques balots de Rubis, d'Émeraudes, d'Ambre-gris, de Christal de roche, & d'Etoffes précieuses. Ayant mis toutes ces choses en équilibre, & les ayant bien attachées, je m'embarquai sur le Radeau, avec deux petites rames que je n'avois pas oublié de

de faire, & me laissant aller au cours de la Rivière je m'abandonnai à la volonté de Dieu.

Sitôt que je fus sous la voute, je ne vis plus de lumière, & le fil de l'eau m'entraîna sans que je puisse remarquer où il m'emportoit. Je voguai quelques jours dans cette obscurité sans jamais apercevoir le moindre rayon de lumière. Je trouvai une fois la voute si basse, qu'elle pensa me blesser à la tête : ce qui me rendit fort attentif à éviter un pareil danger. Pendant ce tems la je ne mangeois des vivres qui me restoient, qu'autant qu'il en falloit naturellement pour soutenir ma vie. Mais avec quelques frugalité que je puisse vivre, j'achevai de consumer mes provisions. Alors sans que je puisse m'en deffendre, un doux sommeil vint saisir mes sens. Je ne puis vous dire si je dormis long-tems ;
mais

138 *Les mille & une Nuit,*

mais en me réveillant, je me vis avec surprise dans une vaste Campagne au bord d'une Rivière où mon Radeau étoit attaché, & au milieu d'un grand nombre de Noirs. Je me levai dès que je les aperçûs, & je les saluai. Ils me parlerent, mais je n'entendois pas leur langage.

En ce moment je me sentis si transporté de joye, que je ne savois si je devois me croire éveille. Etant persuadé que je ne dormis pas, je m'écriai, & recitai ces verbes Arabes: *Invocé la Toute-Puissance, elle viendra à ton secours: Il n'est pas besoin que tu t'embarrasses d'autre chose. Ferme l'œil, & pendant que tu dormiras, Dieu changera ta fortune de mal en bien.*

Un des Noirs qui entendoit l'Arabe m'ayant oui parler ainsi, s'avança & prit la parole: Mon frère, me dit-il, ne soyez pas surpris de nous voir. Nous habi-

habitons la Campagne que vous voyez ; & nous sommes venus arroser aujourd'hui nos Champs de l'eau de ce fleuve qui sort de la Montagne voisine en la détournant par de petits Canaux. Nous avons remarqué que l'eau emportoit quelque chose ; nous sommes vîtes accourus pour voir ce que c'étoit , & nous avons trouvé que c'étoit ce Radeau ; aussi-tôt l'un de nous s'est jetté à la nage & l'a amené. Nous l'avons arrêté & attaché comme vous le voyez , & nous attendions que vous vous éveillassiez. Nous vous supplions de nous raconter votre Histoire , qui doit être fort extraordinaire. Dites-nous comment vous vous êtes hazardé sur cette eau , & d'où vous venez. Je leur répondis : qu'ils me donnassent premièrement à manger , & qu'après cela je satisferois leur curiosité.

Ils me présentèrent plusieurs
for-

140 *Les mille Et une Nuit,*
fortes de mets, & quand j'eus
contenté ma faim, je leur fis
un rapport fidèle de tout ce qui
m'étoit arrivé. Ce qu'ils paru-
rent écouter avec admiration.
Sitôt que j'eus fini mon discours ;
Voilà, me dirent ils par la bou-
che de l'interprète qui leur a-
voit expliqué ce que je venois
de dire : Voilà une Histoire des
plus surprenantes ! Il faut que
vous veniez en informer le Roi
vous-même : La chose est trop
extraordinaire pour lui être ra-
porté par un autre que par
celui à qui elle est arrivée. Je
leur repartis que j'étois prêt à
faire ce qu'ils voudroient.

Les Noirs envoyèrent aussitôt
chercher un cheval que l'on
amena peu de tems après. Ils
me firent monter dessus, & pen-
dant qu'une partie marcha de-
vant moi pour me montrer le
chemin ; les autres qui étoient
les plus robustes, chargèrent
sur

sur leurs épaules le Radeau tel-
qu'il étoit avec les balots, &
commencèrent à me suivre.

Scheherazade à ces paroles
fut obligée d'en demeurer là,
parce que le jour parut. Sur
la fin de la Nuit suivante, elle
reprit le fil de sa narration, &
parla dans ces termes.

* * * * *

LXXXVII. N U I T.

Nous marchâmes tous en-
semble ; poursuivit Sind-
bad, jusques à la Ville de Seren-
did ; car c'étoit dans cette Isle que
je me trouvois. Les Noirs me
présentèrent à leur Roi. Je m'a-
prochai de son Trône où il étoit
assis, & le saluai comme on a cou-
tume de saluer les Rois des In-
des : c'est à dire que je me prof-
ternai à ses pieds & baisai la terre.
Ce Prince me fit relever, & me
rece-

recevant d'une air très obligeant, Il me fit avancer & prendre place auprès de lui. Il me demanda premièrement comment je m'appellois: Lui ayant répondu que je me nommois Sindbad, surnommé le Marin, à cause de plusieurs Voyages que j'avois fait par mer, j'ajoutai que j'étois Citoyen de la Ville de Bagdad. Mais, reprit-il, comment vous trouvez-vous dans mes Etats, & par où y êtes-vous venu?

Je ne cachai rien au Roi, je lui fis le même récit que vous venez d'entendre, & il en fut si surpris & si charmé, qu'il commanda qu'on écrivit mon Avanture en lettres d'or pour être conservée dans les Archives de son Royaume. On apporta ensuite le Radeau & l'on ouvrit les balots en sa présence. Il admira la quantité de Bois d'aloës & d'Ambre-gris; mais
fur

sur tout, les Rubis & les Eme-raudes; car il n'en avoit point dans son Trésor qui en apro-chât.

Remarquant qu'il confidéroit mes Pierries avec plaisir & qu'il en examinait les plus singulieres les unes après les autres, je me prosternai, & pris la liberté de lui dire: Sire, ma personne n'est pas seulement au service de Vôtre Majesté, la charge du Radeau est aussi à Elle, & je la supplie d'en disposer comme d'un bien qui lui appartient. Il me dit en souriant: Sindbad, je me garderai bien d'en avoir la moindre envie, ni de vous ôter rien de ce que Dieu vous a donné. Loin de diminuer vos richesses, je prétens les augmenter, & je ne veux point que vous sortiez de mes États, sans emporter avec vous des marques de ma libéralité. Je ne repondis à ces paro-

paroles qu'en faisant des vœux pour la prospérité du Prince, & qu'en louant sa bonté & sa générosité. Il chargea un de ses Officiers d'avoir soin de moi & me fit donner des gens pour me servir à ces dépens. Cet Officier exécuta fidèlement les ordres de son Maître : & fit transporter dans le logement où il me conduisit, tous les balots dont le Radeau avoit été charge,

J'allois tous les jours à certaines heures faire ma Cour au Roi, & j'employois le reste du tems à voir la Ville, & ce qu'il y avoit de plus digne de ma curiosité.

L'Isle * de Serendid est située justemens sous la Ligne équinoxiale ; ainsi les jours & les nuits y sont toujours de douze heures, & elle a quatre vingt
pa-

* Selon les Geographes, elle est en deça de la Ligne dans le premier climat.

* paranges de longueur & autant de largeur. La Ville Capitale est située à l'extrémité d'une belle Vallée, formée par une Montagne qui est au milieu de l'Isle, & qui est bien la plus haute qu'il y ait au monde. En effet, on la découvre en mer de trois journées de navigation. On y trouve le Rubis, plusieurs sortes de Minéraux; & tous les Rochers sont pour la plupart d'Emeril qui est une pierre métallique dont on se sert pour tailler les Pierreries. On y voit toutes sortes d'arbres & de plantes rares, sur tout le Cédre & le Cocos. On pêche aussi les Perles le long de ses rivages, & aux embouchures de ses Rivières; & quelques-unes de ses Vallées fournissent le Diamant. Je fis aussi par devotion un Voyage à la Montagne, à l'endroit

Tome III, G où

* Les Geographes Orientaux donnent la parafange plus d'une de nos lieues.

146 *Les mille & une Nuits,*
où Adam fut relegué après a-
voir été banni du Paradis ter-
restre, & j'eus la curiosité de
monter jusqu'au sommet.

Lors que je fus de retour dans
la Ville, je suppliai le Roi de
me permettre de retourner en
mon Pais; ce qu'il m'accorda
d'une manière très obligeante
& très honorable. Il m'obli-
gea de recevoir un riche Prés-
ent, qu'il fit tirer de son Tré-
sor, & lors que j'allai prendre
congé de lui, il me chargea
d'un autre présent bien plus
considérable, & en même tems
d'une Lettre pour le Comman-
deur des Croyans notre Souve-
rain Seigneur, en me disant:
Je vous prie de présenter de
ma part ce Regal & cette Let-
tre au Calife Haroun Alraf-
chid, & de l'assurer de mon A-
mitié. Je pris le Présent & la
Lettre avec respect, en promet-
tant à Sa Majesté d'exécuter
ponctuel-

ponctuellement les ordres dont Elle me faisoit l'honneur de me charger. Avant que je m'embarquasse, ce Prince m'envoya querir le Capitaine & les Marchands qui devoient s'embarquer avec moi; & leur ordonna d'avoir pour moi tous les égards imaginables.

La Lettre du Roi de Serendid étoit écrite sur le peau d'un certain animal fort précieux à cause de sa rareté, & dont la couleur tire sur le jaune. Les caractères de cette Lettre étoient d'azur, & voici ce qu'elle contenoit en langue Indienne.



Le Roi des Indes, devant qui marchent mille Elephans, qui demeure dans un Palais dont le toit brille de l'éclat de cent mille Rubis, & qui possède en son Trésor vingt mille Courronnes enrichies de Diamans, au Calife Haroun Al-raschid.

QUoi que le Présent que nous vous envoyons soit peu considérable, ne laissez pas néanmoins de le recevoir en Frère & en Ami, en considération de l'amitié que nous conservons pour vous dans notre cœur, & dont nous sommes bien aise de vous donner un témoignage. Nous vous demandons la même part dans la votre. attendu que nous croyons la mériter, étant d'un rang égal à celui que vous tenez. Nous vous en conjurons en qualité de Frère, Adieu.

Le présent consistoit premièrement :

ment : en un Vase d'un seul Rubis, creusé & travaillé en coupe, d'un demi-pied de hauteur, & d'un doigt d'épaisseur, rempli de Perles très rondes, & toutes du poids d'une demi-drachme. Secondement : en une Peau de serpent qui avoit des écailles grandes comme une pièce ordinaire de monoye d'or, & dont la propriété étoit de préserver de maladie ceux qui couchoient dessus. Troisièmement : en cinquante mille drachmes de Bois d'aloès le plus exquis, avec trente grains de Camphre de la grosseur d'une pistache : & enfin, tout cela étoit accompagné d'une Esclave d'une beauté ravissante, & dont les habillemens étoient couverts de Pierreries.

Le Navire mit à la voile, & après une longue & très heureuse navigation, nous abordâmes à Ballora, d'où je me rendis à Bagdad. La première

150 *Les mille Et une Nuit*,
chose que je fis après mon arrivée, fut de m'acquiescer de la Commission dont j'étois chargé.

Schéhérazade n'en dit pas davantage à cause du jour qui se faisoit voir. Le lendemain Elle reprit ainsi son discours.



LXXXVIII. N U I T.

JE pris la Lettre du Roi de Serendid, continua Sindbad, & j'allai me présenter à la porte du Commandeur des Croyans, suivi de la belle Esclave & des Personnes de ma famille qui portoient les Présens dont j'étois chargé. Je dis le sujet qui m'amenoit, & aussitôt l'on me conduisit devant le Trône du Calife. Je lui fis la révérence en me prosternant; & après lui avoir faite une harangue très concise, je lui présentai

tai la Lettre & le présent. Lors qu'il eut lû ce que lui mandoit le Roi de Serendid, il me demanda s'il étoit vrai que ce Prince fût aussi puissant & aussi riche qu'il le marquoit par sa Lettre. Je me prosternai une seconde fois, & après m'être relevé: Commandeur des Croyans lui répondis-je, je puis assurer Votre Majesté qu'il n'exagère pas ses richesses & sa grandeur, j'en suis témoin. Rien n'est plus capable de causer de l'admiration que la magnificence de son Palais. Lors que ce Prince veut paroître en public, on lui dresse un Trône sur un Eléphant où il s'assied, & il marche au milieu des deux filez composées de ses Ministres, & ses Favoris & d'autres gens de sa Cour. Devant lui sur le même Eléphant, un Officier tient une Lance d'or à la main, & derrière le Trône un autre est

152 *Lesmille* & une *Nuit*,
debout qui porte une colomne
d'or, au haut de laquelle est
une *Emeraude* longue d'environ
un demi-pied & grosse d'une pou-
ce. Il est précédé d'une garde de
mille hommes habillez de *Drap*
d'or & de soye, & montez sur
des *Eléphants* richement capara-
çonnez.

Pendant que le *Roi* est en
marche, l'*Officier* qui est de-
vant lui sur le même *Eléphant*,
crie de tems en tems à haute
voix: *Voici le grand Monarque,*
le puissant & redoutable Sultan des
Indes, dont le Palais est couvert
de cent mille Rubis, & qui possé-
de vingt mille Couronnes de Dia-
mans *Voici le Monarque couron-*
né, plus grand que ne furent ja-
*mais le plus grand * Solima, &*
le grand § Mibrage.

Après

* Salomon. § Ancien Roi d'une gran-
de Isle de même nom dans les Indes, très
renommé chez les Arabes par sa puissan-
ce & par sa sagesse.

Après qu'il a prononcé ces paroles, l'Officier qui est derrière le Trône crie à son tour: *Ce Monarque si grand & si puissant, doit mourir, doit mourir, doit mourir.* L'Officier de devant reprend, & crie ensuite: *Louange à celui qui vit & ne meurt pas.*

D'ailleurs, le Roi de Serendid est si juste, qu'il n'y a pas de Juges dans sa Capitale non plus que dans le reste de ses Etats. Ses Peuples n'en ont pas besoin. Ils savent & ils observent d'eux-mêmes exactement la Justice, & ne s'écartent jamais de leur devoir. Ainsi les Tribunaux & les Magistrats sont inutiles chez eux. Le Calife fut fort satisfait de mon discours: La sagesse de ce Roi, dit-il, paroît en sa Lettre, & après ce que vous venez de me dire, il faut avoëur que sa sagesse est digne de ses Peuples, & ses Peuples

154 *Les mille Et une Nuit,*
ples dignes d'Elle. A ces mots,
il me congédia & me renvoya
avec un riche Présent.

Sindbad acheva de parler en
cet endroit, & ses Auditeurs se
retirèrent; mais Hindbad reçût
auparavant cent sequins. Ils re-
vinrent encore le jour suivant
chez Sindbad qui leur raconta
son septième & dernier Voyage
dans ces termes.



SEPTIEME ET DERNIER VOYAGE

De Sindbad le Marin.

AU retour de mon fixième
Voyage, j'abandonnai abso-
lument la pensée d'en faire ja-
mais d'autres. Outre que j'é-
tois dans un âge qui ne demand-
doit plus que du repos, je m'é-
tois bien promis de ne plus
m'ex-

m'exposer aux périls que j'avois tant de fois courus. Ainsi, je ne songeois qu'à passer doucement le reste de ma vie. Un jour que je régalois un nombre d'Amis, un de mes gens me vint avertir qu'un Officier du Calife me demandoit. Je sortis de table & allai au devant de lui. Le Calife, me dit-il, m'a chargé de venir vous dire qu'il veut vous parler, Je suivis au Palais l'Officier qui me présenta à ce Prince que je saluai en me prosternant à ses pieds. Sindbad, me dit-il, j'ai besoin de vous. Il faut que vous me rendiez un service: que vous alliez porter ma Réponse & mes présens au Roi de Serendid. Il est juste que je lui rende la civilité qu'il m'a faite.

Le Commandement du Calife fut un coup de foudre pour moi. Commandeur des Croyans, lui dis-je, je suis prêt à exécuter

tout ce que m'ordonner a vôtre Majesté, mais je la supplie très humblement de songer que je suis rebuté des fatigues incroyables que j'ai souffertes. J'ai même fait vœux de ne sortir jamais de Bagdad. Delà je pris occasion de lui faire un long détail de toutes mes Aventures, qu'il eut la patience d'écouter jusqu'à la fin.

D'abord que j'eus cessé de parler. J'avouë, dit-il, que voila des événemens bien extraordinaires; mais pourtant; il ne faut pas qu'ils vous empêchent de faire pour l'amour de moi le Voyage que je vous propose. Il ne s'agit que d'aller à l'Isle de Serendid vous acquiter de la Commission que je vous donne, Après cela il vous sera libre de vous en revenir. Mais il y faut aller; car vous voyez bien qu'il ne seroit pas de la bien séance & de ma Dignité d'être

d'être redevable au Roi de cette Isle. Comme je vis que le Calife exigeoit cela de moi absolument, je lui temoignai que j'étois prêt à lui obéir. Il en eut beaucoup de joye, & me fit donner mille sequins pour les fraix de mon Voyage.

Je me préparai en peu de jours à mon départ; & sitôt qu'on m'eût livré les Présens du Calife avec une Lettre de sa propre main, je partis & je pris la route de Balsora où je m'embarquai. Ma navigation fut très heureuse: J'arrivai à l'Isle de Serendid. La j'exposai aux Ministres la Commission dont j'étois chargé, & les priai de me faire donner Audience incessamment. Ils n'y manquèrent pas. On me conduisit au Palais avec honneur. J'y saluai le Roi en me prosternant selon la coutume.

Ce Prince me reconnut d'a-

258 *Les mille & une Nuit,*

bord, & me témoigna un joye toute particulière de me revoir: Ah! Sindbad, me dit-il, foyez le bien venu. Je vous jure que j'ai songé à vous très souvent depuis votre départ. Je bénis ce jour, puis que nous nous voyons encore une fois. Je lui fis mon Compliment, & après l'avoir remercié de la bonté qu'il avoit pour moi, je lui présentai la Lettre & le Présent du Calife qu'il reçût avec toutes les marques d'une grande satisfaction.

Le Calife lui envoyoit un Lit complet de Drap d'or, estimé mille sequins: Cinquante Robes d'une très riche étoffe: Cent autres de toile blanche, la plus fine du Caire, de Suez, * de Cusa † & d'Aléxandrie: Un autre Lit cramoisi, & un autre encore d'une autre façon: Un

Vase

* Port de la Mer Rouge, † Ville d'Arabie.

Vase d'Agate plus large que profond, épais d'un doigt, & ouvert d'un demi pied, dont le fond représentoit en bas relief un homme un genouil en terre qui tenoit un arc avec une flèche, prêt à tirer contre un Lion: Il lui envoyoit enfin une riche Table que l'on croyoit par tradition venir du grand Salomon. La Lettre du Calife étoit conçûe en ces termes.

Salut au nom du Souverain Guide du droit chemin, au puissant & heureux Sultan, de la part d'Abdallah Haroun Al-raschid, que Dieu a placé dans le lieu d'honneur après ses Ancêtres d'heureuse mémoire.

Nous avons reçu votre Lettre avec joye. Et nous vous envoyons celle ci émanée du Conseil de notre Porte, de Jardin des esprits

160 *Les mille & une Nuit,*
prits supérieurs. Nous espérons
qu'en jettant les yeux dessus, vous
connoîtrez notre bonne intention,
& que vous l'aurez pour agréable.
Adieu.

Le Roi de Serendid eut un grand plaisir de voir que le Calife répondit à l'Amitié qu'il lui avoit témoignée. Peu de tems après cette Audience, je sollicitai celle de mon Congé que je n'eus pas peu de peine à obtenir. Je l'obtins enfin, & le Roi en me congédiant me fit un present très considérable. Je me rembarquai aussi-tôt dans le dessein de m'en retourner à Bagdad; mais je n'eus pas le bonheur d'y arriver comme je l'espérois, & Dieu en disposa autrement.

Trois ou quatre jours après notre départ, nous fûmes attaqués par des Corsaires qui eurent d'autant moins de peine à s'em-

s'emparer de notre Vaisseau, qu'on n'y étoit nullement en état de se défendre. Quelques personnes de l'équipage voulurent faire résistance, mais il leur en coûta la vie ; pour moi & tous ceux qui eurent la prudence de ne se pas opposer au dessein des Corsaires, nous fûmes fait esclaves.

Le jour qui paroïssoit imposa silence à Scheherazade. Le lendemain elle reprit la suite de cette Histoire.



LXXXIX. N U I T.

Sire, dit-elle au Sultan des Indes, Sindbad continuant de raconter les Aventures de son dernier Voyage: Après que les Corsaires, poursuivit-il, nous eurent tous dépouillez, & qu'ils nous eurent donné de méchans ha-

habits au lieu des autres, ils nous emmenèrent dans une grande Isle fort éloignée où ils nous vendirent.

Je tombai entre les mains d'un riche Marchand, qui ne m'eut pas plutôt acheté qu'il me mena chez lui, où il me fit bien manger & habiller proprement en esclave. Quelques jours après, comme il ne s'étoit pas encore bien informé qui j'étois, il me demanda si je ne savois pas quelque métier. Je lui répondis, sans me faire mieux connoître, que je n'étois pas un Artisan, mais un Marchand de profession, & que les Corsaires qui m'avoient vendu, m'avoient enlevé tout ce que j'avois, Mais dites-moi, reprit-il, si vous ne pourriez pas tirer de l'Arc? Je lui repartis que c'étoit un des exercices de ma jeunesse, & que je ne l'avois pas oublié depuis. Alors il me donna un Arc &

& des Flèches, & m'ayant fait monter derrière lui sur un Éléphant, il me mena dans une forêt éloignée de la Ville de quelques heures de chemin, & dont l'étendue étoit très vaste. Nous y entrâmes fort avant, & lors qu'il jugea à propos de s'arrêter, il me fit descendre. Ensuite me montrant un grand arbre : Montez sur cet arbre, me dit-il, & tirez sur les Éléphants que vous verrez passer, car il y en a une quantité prodigieuse dans cette forêt. S'il en tombe quelqu'un, venez m'en donner avis. Après m'avoir dit cela, il me laissa des vivres, reprit le chemin de la Ville, & je demeurai sur l'arbre à l'affût pendant toute la nuit.

Je n'en apperçus aucun pendant tout ce tems-là ; mais le lendemain, d'abord que le Soleil fut levé, j'en vis paroître un

un grand nombre. Je tirai dessus plusieurs flèches ; & enfin il en tomba un par terre. Les autres se retirèrent aussi-tôt, & me laissèrent la liberté d'aller avertir mon Patron, de la chasse que je venois de faire. En faveur de cette nouvelle, il me régala d'un bon repas, loua mon adresse, & me caressa fort. Puis nous allâmes ensemble à la forêt où nous creusâmes une fosse dans laquelle nous enterrâmes l'Eléphant que j'avois tué. Mon Patron se proposoit de revenir lors que l'animal seroit pourri, & d'enlever les Dents pour en faire commerce.

Je continuai cette chasse pendant deux mois, & il ne se passoit pas de jour que je ne tuasse un Elephant. Je ne me mettois pas toujours à l'affût sur un même arbre ; je me plaçois tantôt sur l'un & tantôt sur l'autre. Un matin que j'attendois

dois l'arrivée des Elephans, je m'apperçus avec un extrême étonnement, qu'au lieu de passer devant moi en traversant la forêt comme a leur ordinaire, ils s'arrêtèrent, & vinrent à moi avec une horrible bruit & en si grand nombre que la terre en étoit couverte & trembloit sous leurs pas. Ils s'approchèrent de l'arbre où j'étois monté, & l'environnèrent tous la troupe étendue & les yeux attachés sur moi. A ce spectacle étonnant, je restai immobile, saisi d'une telle frayeur que mon arc & mes flèches me tombèrent des mains.

Je n'étois pas agité d'une crainte vaine: après que les Elephans m'eurent regardé quelque tems, un des plus gros embrassa l'arbre par le bras avec sa trompe, & fit un si puissant effort qu'il le déraccina & renversa par terre. Je tombai avec
l'ar-

l'arbre; mais l'animal me prit avec sa trompe, & me chargea sur son dos où je m'assis plus mort que vif avec de canquois attaché à mes épaules. Il se mit ensuite à la tête de tous les autres qui le suivirent en troupe, me porta jusqu'à un endroit où m'ayant posé à terre, il se retira avec tous ceux qui l'accompagnoient. Concevez, s'il est possible, l'état où j'étois; je croyois plutôt dormir que veiller. Enfin, après avoir été quelque temps étendu sur la place, ne voyant plus d'Elephant, je me levai, & je remarquai que j'étois sur une colline assez longue & assez large, toute couverte d'ossements & de Dents d'Elephant. Je vous avoue que cet objet me fit faire une infinité de réflexions. J'admirai l'instinct de ces animaux. Je ne doutai point que ce ne fût là leur cimetière, & qu'ils ne
m'y

m'y eussent apporté exprès pour me l'enseigner, afin que je cessasse de les persécuter, puis que je le faisois dans la vûe seule d'avoir leurs Dents. Je ne m'arrêtai pas sur la colline; je tournai mes pas vers la Ville, & après avoir marché un jour & une nuit, j'arrivai chez mon Patron. Je ne rencontrai aucun Eléphant sur ma route, ce qui me fit connoître qu'ils s'étoient éloignés plus avant dans la forêt pour laisser la liberté d'aller sans obstacle à la colline.

Dès que mon Patron m'aperçut; au! pauvre Sindbad, me dit-il, j'étois dans une grande peine de savoir ce que tu pouvois être devenu. J'ai été à la forêt: j'y ai trouvé un arbre nouvellement déraciné; un Arc & des Flèches par terre; & après t'avoir inutilement cherché, je desespérois de se
revoir

revoir jamais. Raconte-moi, je te prie, ce qui t'est arrivé. Par quel bonheur es-tu encore en vie? Je satisfis sa curiosité, & le lendemain étant allez tous deux à la colline, il reconnut avec une extrême joye la vérité de ce que je lui avois dit. Nous chargeâmes l'Eléphant sur lequel nous étions venus de tout ce qu'il pouvoit porter de Dents, & lors que nous fûmes de retour: Mon frère, me dit-il; car je ne veux plus vous traiter en esclave, après le plaisir que vous venez de me faire par une découverte qui va m'enrichir. Dieu vous comble de toutes sortes de biens & de prospéritez. Je déclare devant lui que je vous donne la liberté. Je vous avois dissimulé ce que vous allez entendre.

Les Eléphans de notre forêt nous font périr chaque année une infinité d'Esclaves que nous
en-

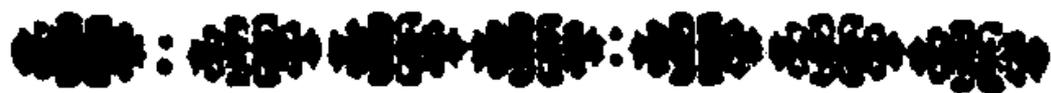
envoyons chercher de l'Yvoire. Quelques conseils que nous leur donnions, ils perdent tôt ou tard la vie par les ruses de ces animaux. Dieu vous a délivré de leur furie, & n'a fait cette grace qu'à vous seul. C'est une marque qu'il vous chérit, & qu'il a besoin de vous dans le monde pour le bien que vous y devez faire. Vous me procurerez un avantage incroyable: Nous n'avons pû avoir d'Yvoire jusqu'à présent, qu'en exposant la vie de nos esclaves; & voila toute notre Ville enrichie par votre moyen, Ne croyez pas que je prétende vous avoir assez récompensé par la liberté que vous venez de recevoir: je veux ajouter à ce don des biens considérables. Je pourrois engager toute notre Ville à faire votre fortune; mais c'est une gloire que je veux avoir moi seul.

A ce discours obligeant, je répondis: Patron, Dieu vous conserve; la liberté que vous m'accordez suffit, pour vous acquitter envers moi; & pour toute récompense du service que j'ai eu le bonheur de vous rendre à vous & à votre Ville, je ne vous demande que la permission de retourner en mon País. Hé bien, répliqua-t-il, le * Moçon nous amenera bien-tôt des Navires qui viendront charger de l'Yvoire. Je vous renverrai alors & vous donnerai de quoi vous conduire chez vous. Je le remerciai de nouveau de la liberté qu'il venoit de me donner, & des bonnes intentions qu'il avoit pour moi. Je demeurai

* Ce mot est fort usité dans la Navigation des Indes. C'est un vent regulier qui régne six mois du Couchant au Levant, & six mois du Levant au Couchant.

meurai chez lui en attendant le Moçon, & pendant ce tems-là nous fimes tant de Voyages à la colline, que nous remplimes ses Magasins d'Yvoire. Tous les Marchands de la Ville qui en négocioient firent la même chose; car cela ne leur fut pas long-tems caché.

A ces paroles Scheherazade apercevant la pointe du jour, cessa de poursuivre son discours. Elle le reprit la nuit suivante, & dit Sultan des Indes.



X C. N U I T.

Sire, Sindbad continuant le recit de son septième Voyage: Les Navires, dit-il, arrivèrent enfin, & mon Patron ayant choisi lui-même celui sur lequel je devois m'embarquer,

172 *Les mille & une Nuit*,
quer, le chargea d'Yvoire à
demi pour mon compte. Il
n'oublia pas d'y faire mettre
aussi des provisions en abon-
dance pour mon passage - & de
plus, il m'obligea d'accepter
des régals de grand prix, des
curiositez du País. Après que
je l'eus remercié autant qu'il
me fut possible de tous les
bien-faits que j'avois reçûs de
lui, je m'embarquai. Nous
mîmes à la voile & comme
l'Avanture qui m'avoit procu-
ré la liberté étoit fort extra-
ordinaire, j'en avois toujourns
l'esprit occupé.

Nous nous arrêtàmes en
quelques Isles pour y pren-
dre des rafraîchissemens. No-
tre Vaisseau étant parti d'un
Port de Terre-ferme des In-
des, nous y allâmes aborder;
& la pour éviter les dangers
de la Mer jusqu'à Balsora, je
fis débarquer, l'Yvoire qui
m'ap-

m'appartenoit , resolu de continuer mon Voyage par terre. Je tirai de mon Yvoire une grosse somme d'argent ; j'en achetai plusieurs choses rares pour en faire des présens. & quand mon équipage fût prêt, je me joignis à une grosse Caravane de Marchands. Je demeurai long-tems en chemin , & je souffris beaucoup , mais je souffrois avec patience en faisant réflexion que je n'avois plus à craindre , ni les Tempêtes , ni les Corsaires , ni les Serpens , ni tous les autres périls que j'avois courus.

Toutes ces fatigues finirent enfin : J'arrivai heureusement à Bagdad. J'allai d'abord me présenter au Calife & lui rendre compte de mon Ambassade. Ce Prince me dit , que la longueur de mon Voyage lui avoit causé de l'inquiétude ; mais qu'il avoit pourtant tou-

jours espéré que Dieu ne m'abandonneroit point. Quand je lui appris l'Avanture des Eléphants, il en parut fort surpris; & il auroit refusé d'y ajouter fois, si ma sincérité ne lui eût pas été connue. Il trouva cette Histoire & les autres que je lui racontai si curieuses, qu'il chargea un de ses Secrétaires de les écrire en caractères d'or, pour être conservées dans son Trésor. Je me retirai très content de l'honneur & des présens qu'il me fit; puis je me donnai tout entier à ma Famille, à mes Parens & à mes Amis.

Ce fut ainsi que Sindbad acheva le recit de son septieme & dernier Voyage; & s'adressant ensuite à Hindbad: Hé bien, mon ami, ajouta-t-il, avez-vous jamais oui dire que quelqu'un ait souffert autant que moi. ou qu'aucun mortel
se

se soit trouvé dans des embarras si pressans? N'est-il pas juste qu'après tant de travaux je jouisse d'une vie agréable & tranquille? Comme il achevoit ces mots, Hindbad s'approcha de lui, & dit en lui baisant la main: Il faut avouer, Seigneur, que vous avez essuyé d'effroyables périls. Mes peines ne sont pas comparables aux vôtres. Si elles m'affligent dans le tems que je les souffre, je m'en console par le petit profit que j'en tire. Vous méritez non seulement une vie tranquille, vous êtes digne encore de tous les biens que vous possédez, puis que vous en faites un bon usage, & que vous êtes si généreux. Continuez donc de vivre dans la joye jusqu'à l'heure de votre mort.

Sindbad lui fit donner encore cent sequins, le reçut au nombre de ses Amis, lui dit

de quitter sa profession de Porteur, & de continuer de venir manger chez lui : qu'il auroit lieu de se souvenir toute sa vie de Sindbad le Marin.

Scheherazade voyant qu'il n'étoit pas encore jour, continua de parler, & commença une autre Histoire.

LES TROIS POMMES.

Sire, dit-elle, j'ai déjà eu l'Honneur d'entretenir votre Majesté d'une sortie que le Calife Haroun Alraschid fit une nuit de son Palais: Il faut que je vous en raconte encore une autre. Un jour ce Prince avertit le grand Visir Gaifar de se trouver au Palais la nuit prochaine. Visir, lui dit-il, je veux faire le tour de la Ville,
lc,

le , & m'informer de ce qu'on y dit , & particulièrement si l'on est content de mes officiers de Justice. S'il y en a dont on ait raison de se plaindre , nous les déposerons pour en mettre d'autres à leurs places , qui s'aquiteront mieux de leur devoir. Si au contraire , il y en a dont on se louë , nous aurons pour eux les égards qu'ils méritent. Le Grand Vifir s'étant rendu au Palais à l'heure marquée , le Calife , lui & Mesrour Chef des Eunuques se déguisèrent pour n'être pas connus , & sortirent tous trois ensemble.

Ils passèrent par plusieurs places & par plusieurs marches ; & en entrant dans une petite rue ; ils virent au clair de la lune un bon homme à barbe blanche qui avoit la taille haute , & qui portoit des filets sur sa tête. Il avoit au bras

un panier plein de feuilles de palmier & un bâton à la main. A voir ce Vieillard, dit le Calife, il n'est pas riche. Abordons-le & lui demandons l'état de sa fortune. Bon homme, lui dit le Visir, qui es-tu ; Seigneurs, lui répondit le Vieillard, je suis Pêcheur, mais le pauvre & le plus misérable de ma profession. Je suis sorti de chez moi tantôt sur le midi pour aller pêcher, & depuis ce tems-là jusqu'à présent je n'ai pas pris le moindre poisson. Cependant j'ai une femme & des petits enfans, & je n'ai pas de quoi les nourrir.

Le Calife touché de compassion dit au Pêcheur: Aurois-tu le courage de retourner sur tes pas, & de jeter tes filets encore une fois seulement ? Nous te donnerons cent sequins de ce que tu amèneras. Le Pêcheur à cette proposition,
ou-

oubliant toute la peine de la journée, prit le Calife au mot & retourna vers le Tigre avec lui, Giafar & Mesrour, en disant en lui-même: Ces Seigneurs paroissent trop honnêtes & trop raisonnables pour ne me pas récompenser de ma peine, & quand ils ne me donneroient que la centième partie de ce qu'ils me promettent, ce seroit encore beaucoup pour moi.

Ils arrivèrent au bord du Tigre; le Pêcheur y jeta ses filets, puis les ayant tirez, il amena un coffre bien fermé & fort pesant qui s'y trouva. Le Calife lui fit compter aussi-tôt cent sequins par le grand Visir, & le renvoya. Mesrour chargea le coffre sur ses épaules par ordre de son Maître, qui dans l'empressement de savoir ce qu'il y avoit dedans, retourna au Palais en diligence. Là le coffre ayant été ou-

vert, on y trouva un grand panier plain de feuilles de Palmier, fermé & cousu par l'ouverture avec un fil de laine rouge. Pour satisfaire l'impatience du Calife, on ne se donna pas la peine de decoudre, on coupa promptement le fil avec un couteau, & l'on tira du panier un paquet enveloppé dans un méchant tapis, & lié avec de la corde. La corde déliée & le paquet défait, on vit avec horreur le corps d'une jeune Dame plus blanc que la neige, & coupé par morceaux.

Scheherazade en cet endroit remarquant qu'il étoit jour, cessa de parler. Le lendemain elle reprit la parole de cette maniere.



XCI. N U I T.

Sire, Votre Majesté s'imaginera mieux elle-même que je ne le puis faire comprendre par mes paroles, quel fut l'étonnement du Calife à cet affreux spectacle. Mais de la surprise il passa en un instant à la colère, & lançant au Visir un regard furieux: Ah malheureux, lui dit-il, est-ce donc ainsi que tu veilles sur les actions de mes Peuples? on commet impunément sous ton ministère des assassinats dans ma Capitale; & l'on jette mes Sujets dans le Tigre, afin qu'ils crient vengeance contre moi au jour du Jugement: Si tu ne vanges promptement le meurtre de cette femme par la mort de son meurtrier, je jure par

182 *Les mille & une Nuit,*

le Saint nom de Dieu, que je te ferai pèndre, toi & quarante de ta Parenté. Commandeur des Croyans, lui dit le Grand visir, je supplie votre Majesté de m'accorder du tems pour faire des perquisitions. Je ne te donne que trois jours pour cela, repartit le Calife. C'est à toi d'y songer,

Le Visir Giasar se retira chez lui dans une grande confusion de sentimens. Hélas, disoit-il, comment dans une Ville aussi vaste & aussi peuplée que Bagdad, pourrai-je déterrer un meurtrier, qui sans doute a commis ce crime sans témoins, & qui est peut-être déjà sorti de cette Ville? un autre que moi tireroit de prison un misérable & le feroit mourir pour contenter le Calife; mais je ne veux pas charger ma conscience de ce forfait, & j'aime mieux mourir
que

que de me sauver à ce prix-là.

Il ordonna aux Officiers de Police & de Justice qui lui obéissoient de faire une exacte recherche du criminel; Ils mirent leurs gens en campagne, & s'y mirent eux-mêmes, ne se croyant guère moiens intéressés que le Visir, en cette affaire. Mais tous leurs soins furent inutiles: quelque diligence qu'ils y apportèrent, ils ne purent découvrir l'auteur de l'assassinat; & le Visir jugea bien que sans un coup de Ciel c'étoit fait de sa vie.

Effectivement, le troisième jour étant venu, un Huissier arriva chez ce malheureux Ministre, & le somma de le suivre. Le Visir obéit, & le Calife lui ayant demandé où étoit le meurtrier: Commandeur des Croyans, lui répondit-il, les larmes aux yeux, je n'ai trouvé personne qui ait pu m'en don-

184 *Les mille & une Nuit*,
donner la moindre nouvelle.
Le Calife lui fit des reproches
remplis d'emportement & de
fureur, commanda qu'on le
pendît devant la porte du Pa-
lais, lui & quarante des Bar-
mecides*.

Pendant que l'on travailloit
à dresser les potences, & qu'on
alla se saisir des quarante Bar-
mecides dans leurs maisons :
Un Crieur public alla par or-
dre du Calife faire ce cri dans
tous les quartiers de la Ville :
*Qui veut avoir la satisfaction de
voir pendre le Grand Visir Giafar
& quarante des Barmecides, ses
Parents, qu'il vienne à la Place
qui est devant le Palais.*

Lors que tout fut prêt, le
Juge criminel & un grand nom-
bre d'Huissiers du Palais, ame-
nèrent

* Les Barmecides étoient d'une famille
sortie de Perse dont étoit le grand Visir
Giafar. Voyez la Bibliothèque Orientale
de M. Herbelot au mot de Barmekian.

nèrent le grand Visir avec les quarante Barmecides, les firent disposer chacun au pied de la potence qui lui étoit destinée, & on leur passa autour du Cou la corde avec laquelle ils devoient être levez en l'air. Le Peuple dont toute la Place étoit rempli ne pût voir ce triste spectacle sans douleur & sans verser des larmes; car le grand Visir Giafar & les Barmecides étoient chéris & honorez pour leur probité, leur libéralité, & leur desintéressement, non seulement à Bagdad, mais même par tout l'Empire du Calife.

Rien n'ampêchoit qu'on n'exécutât l'ordre irrévocable de ce Prince trop severe, & on alloit ôter la vie aux plus honnêtes gens de la Ville; lors qu'un jeune homme très-bien fait & fort proprement vêtu, fendit la presse, pénétra jusqu'au grand Visir, & après lui
avoir

186 *Les mille & une Nuit,*
avoir baisé la main : Souve-
rain Visir, lui dit-il, Chef des
Emirs de cette Cour, Refuge
des pauvres ; vous n'êtes pas
coupable du crime pour lequel
vous êtes ici. Retirez-vous,
& me laissez expier la mort de
la Dame qui a été jettée dans
le Tigre. C'est moi qui suis
son meurtrier, & je mérite
d'en être puni.

Quoi que ce discours causât
beaucoup de joye au Visir, il
ne laissa pas d'avoir pitié du
jeune homme dont la physio-
nomie au lieu de paroître fu-
neste avoit quelque chose d'en-
gageant ; & il alloit lui répon-
dre lors qu'un grand hom-
me d'un âge déjà fort avancé
ayant fendu la presse, arriva
& dit au Visir : Seigneur, ne
croyez rien de ce que vous
dit ce jeune homme ; nul au-
tre que moi n'a tué la Dame
qu'on a trouvé dans le coffre.
C'est

C'est sur moi seul que doit tomber le châtiment. Au nom de Dieu, je vous conjure de ne pas punir l'innocent pour le coupable. Seigneur, reprit le jeune Homme, en s'adressant au Visir, je vous jure que c'est moi qui ai commis cette méchante action, & que personne au monde n'en est complice. Mon fils, interrompit le Vieillard; c'est le desespoir qui vous a conduit ici, & vous voulez prévenir votre destinée, pour moi il y a long tems que je suis au monde. Je dois en être détaché. Laissez-moi donc sacrifier ma vie pour la vôtre Seigneur ajouta-t-il, en s'adressant au grand Visir; Je vous le répète encore, c'est moi qui suis l'assassin: faites-moi mourir & ne différez pas.

La contestation du Vieillard & du jeune Homme obligea le

Vi-

Visir Giafar à les amener tous deux devant le Calife, avec la permission du Lieutenant Criminel, qui se faisoit un plaisir de le favoriser. Lors qu'il fut en présence de ce Prince, il baïsa la terre par sept fois, & parla de cette manière : Commandeur des Croyans, j'amène à Vôtre Majesté ce Vieillard & ce jeune Homme, qui se disent tous deux séparément meurtriers de la Dame. Alors le Calife demanda aux accusez, qui des deux avoit massacré la Dame si cruellemens, & l'avoit jettée dans le Tigre ? Le jeune homme assura que c'etoit lui ; mais le Vieillard de son côté, soutenant le contraire : Allez dit le Calife, au grand Visir, faites-les pendre tous deux. Mais, Sire, dit le Visir, s'il n'y en a qu'un de criminel, il y auroit de l'injustice à faire mourir l'autre.

A ces paroles , le jeune Homme réprit : Je jure par le grand Dieu qui a élevé les Cieux à la hauteur où ils sont , que c'est moi qui ai tué la Dame , qui l'ai coupée par quartiers & jettée dans le Tigre , il y a quatre jours. Je ne veux point avoir de part avec le Justes au jour du Jugement , si ce que je dis n'est pas véritable. Ainsi je suis celui qui doit être puni. Le Calife fut surpris de ce serment ; & y ajouta foi , d'autant plus que le Vieillard n'y repliqua rien. C'est pourquoi se tournant vers le jeune Homme : Malheureux , lui dit-il , pour quel sujet as-tu commis un crime si détestable ? & quelle raison peut-tu avoir d'être venu t'offrir toi-même à la mort ? Commandeur des Croyans , répondit-il , si l'on mettoit par écrit tout ce qui s'est passé entre

tre

190 *Les mille & une Nuit*,
tre cette Dame & moi, ce fe-
roit une Histoire qui pourroit
être tres utile au hommes.
Raconte-nous-la donc, repli-
qua le Calife, je te l'ordonne.
Le jeune Homme obéit &
commença son recit de cette
forte.

Scheherazade vouloit conti-
nuer ; mais elle fut obligée de
remettre cette Histoire à la
nuit suivante.



XCII. NUIT.

SChahriar prévint la Sultane,
& lui demanda ce que le
jeune Homme avoit raconté
au Calife Haroun Alrafchid. Si-
re, répondit Scheherazade, il
prit la parole & parla dans ces
termes.

HISTOIRE

*De la Dame massacrée & du jeune
homme son Mari.*

COMmandeur des Croyans,
Vôtre Majesté saura que
la Dame massacrée étoit ma
femme, fille de ce Vieillard
que vous voyez, qui est mon
Oncle paternel. Elle n'avoit
que douze ans quand il me la
donna en mariage, & il y en a
onze d'écoulez depuis ce tems
la. J'ai eu d'elle trois enfans
males, qui sont vivans, & je
dois lui rendre cette justice,
qu'elle ne m'a jamais donné le
moindre sujet de déplaisir. Elle
étoit sage, de bonnes mœurs, &
mettoit toute son attention à me
plaire. De mon côté, je l'ai-
mois parfaitement, & je préve-
nois tous ses desirs bien loin de
m'y opposer

Il y a environ deux mois qu'elle tomba malade. J'en eus tout le soin imaginable, & je n'épargnai rien pour lui procurer une prompte guérison. Au bout d'un mois elle commença de se mieux porter, & voulut aller au bain. Avant que de sortir du logis elle me dit, mon Cousin, elle m'appelloit ainsi par familiarité, j'ai envie de manger des pommes: vous me feriez un extrême plaisir si vous pouviez m'en trouver: Il y a long-tems que cette envie me tient, & je vous avouë qu'elle s'est augmentée a un point que si elle n'est bien-tôt satisfaite, je crains qu'il ne m'arrive quelque disgrâce. Très volontiers, lui répondis-je, je vais faire tout mon possible pour vous contenter.

J'allai aussi-tôt chercher des pommes dans tous les marchez
&

& dans toutes les boutiques : mais je n'en pûs trouver une quoi que j'offrisse d'en donner un sequin. Je revins au logis fort fâché de la peine que j'avois prise inutilement. Pour ma femme, quand elle fut revenue du bain, & qu'elle ne vit point de pommes, elle en eut un chagrin qui ne lui permit pas de dormir la nuit. Je me levai de grand matin, & allai dans tous les Jardins ; mais je ne réüffis pas mieux que le jour précédent. Je rencontrai seulement un vieux Jardinier qui me dit, que quelque peine que je me donnasse, je n'en trouverois point ailleurs qu'au Jardin de Vôte Majesté à Balsora.

Comme j'aimois passionné-ment ma femme, & que je ne voulois pas avoir à me reprocher d'avoir négligé de la satisfaire, je pris un habit de Voyageur ; & après l'avoir in-

struite de mon dessein, je partis pour Balsora. Je fis une si grande diligence, que je fus de retour au bout de quinze jours. Je rapportai trois pommes qui m'avoient coûté un sequin la pièce. Il n'y en avoit pas davantage dans le jardin, & le Jardinier n'avoit pas voulu me les donner à meilleur marché. En arrivant je les présentai à ma femme; mais il se trouva que l'envie lui en étoit passée. Ainsi elle se contenta de les recevoir; & les posa à côté d'elle. Cependant elle étoit toujours malade, & je ne savois quel remède apporter à son mal.

Peu de jours après mon Voyage, étant assis dans ma boutique au lieu public où l'on vend toutes sortes d'étoffes fines, je vis entrer un grand Esclave Noir de fort méchante mine, qui tenoit à la main une
pom-

pomme que je reconnus pour une de celles que j'avois apportées de Balfora. Je n'en pouvois douter, puis que je savois qu'il n'y en avoit pas une dans Bagdad, ni dans tous les jardins aux environs. J'appellai l'Esclave : Bon Esclave, lui dis-je, aprens-moi, je te prie, où tu as pris cette pomme ? C'est, me répondit-il en souriant, un présent que m'a fait mon Amoureuse. J'ai été la voir aujourd'hui, & je l'ai trouvée un peu malade. J'ai vû trois pommes auprès d'elle, & je lui ai demandé d'où elle les avoit eues : Elle m'a répondu que son bon homme de mari avoit fait un Voyage de quinze jours exprès pour les lui aller chercher, & qu'il les lui avoit apportées. Nous avons fait collation ensemble, & en la quittant j'en ai pris & emporté une que voici.

Ce discours me mit hors de moi même. Je me levai de ma place ; & après avoir fermé ma boutique je courus chez moi avec empressement & montai à la chambre de ma femme. Je regardai d'abord où étoient les pommes , & n'en voyant que deux , je demandai où étoit la troisième. Alors ma femme ayant tourné la tête du côté des pommes , & n'en ayant aperçu que deux , me répondit froidement : Mon Cousin , je ne sai ce qu'elle est devenuë. A cette réponse , je ne fis pas difficulté de croire que ce que m'avoit dit l'Esclave ne fût véritable. En même tems je me laissai emporter à une fureur jalouse , & tirant un couteau qui étoit attaché à ma ceinture , je le plongai dans la gorge de cette miserable. Ensuite je lui coupai la tête & mis son corps par quartiers ; j'en fis un paquet

quet que je cachai dans un panier pliant ; & après avoir cousu l'ouverture du panier avec un fil de laine rouge , je l'enfermai dans un coffre que je chargeai sur mes épaules dès qu'il fut nuit , & que j'allai jeter dans le Tigre.

Les deux petits de mes enfans étoient déjà couchés & endormis , & le troisième étoit hors de la maison : je le trouvai à mon retour assis près de la porte & pleurent à chaudes larmes. Je lui demandai le sujet de ses pleurs. Mon Père , me dit-il , j'ai pris ce matin à ma Mère , sans qu'elle en ait rien vû , une des trois pommes que vous lui avez apportées. Je l'ai gardée long-tems ; mais comme je jouois tantôt dans la rue avec mes petits frères , un grand Esclave qui passoit me l'a arrachée de la main , & l'a emportée ; j'ai couru après lui

en la lui redemandant ; mais j'ai eu beau lui dire qu'elle appartenoit à ma Mère qui étoit malade : que vous aviez fait un Voyage de quinze jours pour l'aller chercher ; tout cela à été inutile. Il n'a pas voulu me la rendre ; & comme je le suivois en criant après lui ; il s'est retourné, m'a battu, & puis s'est mis à courir de toute sa force par plusieurs rues détournées, de manière que je l'ai perdu de vûë. Depuis ce tems là j'ai été me promener hors de la Ville en attendant que vous revinssiez ; & je vous attendois, mon Père, pour vous prier de n'en rien dire à ma Mère, de peur que cela ne la rende plus mal. En achevant ces mots, il redoubla ses larmes.

Le discours de mon fils me jetta dans une affliction inconcevable. Je reconnus alors l'énormité de mon crime & je
me

me repentis, mais trop tard, d'avoir ajouté foi aux impostures du malheureux Esclave, qui, sur ce qu'il avoit appris de mon fils, avoit composé la funeste fable que j'avois prise pour une vérité. Mon Oncle qui est ici présent, arriva sur ces entrefaites ; il venoit pour voir sa fille ; mais au lieu de la trouver vivante, il aprit par moi-même qu'elle n'étoit plus, car je ne lui déguisai rien, & sans attendre qu'il me condamnât, je me déclarai moi-même le plus criminel de tous les hommes. Néanmoins, au lieu de m'accabler de justes reproches, il joignit ses pleurs aux miens, & nous pleurâmes ensemble trois jours sans relâche ; lui, de la perte d'une fille qu'il avoit toujours tendrement aimée, & moi celle d'une femme qui m'étoit chère & dont je m'étois privé d'une manière si

200 *Les mille & une Nuit*,
cruelle, & pour avoir trop lé-
gèrement crû le rapport d'un
Esclave menteur.

Voilà, Commandeur des
Croyans, l'aveu sincère que
Vôtre Majesté a exigé de moi.
Vous savez à présent toutes les
circonstances de mon crime, &
je vous supplie très humblement
d'en ordonner la punition; quel-
que rigoureuse qu'elle puisse é-
tre, je n'en murmurai point, &
je la trouverai trop légère. Le
Calife fut dans un grand étonne-
ment.

Scheherazade en prononçant
ces derniers mots, s'aperçut
qu'il étoit jour, elle cessa de
parler. Mais la nuit suivante,
elle reprit ainsi son discours.





XCIII. NUIT.

Sire; dit-elle, le Calife fut extrêmement étonné de ce que le jeune homme venoit de raconter. Mais ce Prince équitable trouvant qu'il étoit plus à plaindre qu'il n'étoit criminel, entra dans ses intérêts: L'action de ce jeune homme, dit-il, est pardonnable devant Dieu, & excusable auprès des hommes. Le méchant Esclave est la cause unique de ce meurtre. C'est lui seul qu'il faut punir. C'est pourquoi, continua-t-il, en s'adressant au grand Visir, je te donne trois jours pour le trouver. Si tu ne me l'amène dans ce terme, je te ferai mourir à sa place.

Le malheureux Giafar qui s'étoit crû hors de danger, fut

accablé de ce nouvel ordre du Calife ; mais comme il n'osoit rien repliquer à ce Prince dont il connoissoit l'humeur, il s'éloigna de sa présence, & se retira chez lui les larmes aux yeux, persuadé qu'il n'avoit plus que trois jours à vivre. Il étoit tellement convaincu qu'il ne trouveroit point l'Esclave, qu'il n'en fit pas la moindre recherche ; Il n'est pas possible disoit-il, que dans une Ville telle que Bagdad, où il y a une infinité d'Esclaves Noirs, je démêle celui dont il s'agit. A moins que Dieu ne me le fasse connoître, comme il m'a déjà fait découvrir l'assassin, rien ne peut me sauver.

Il passa les deux premiers jours à s'affliger avec sa famille qui gémissoit au-tour de lui en se plaignant de la rigueur du Calife. Le troisième étant venu,

venu, il se disposa à mourir avec fermeté; comme un Ministre intègre, & qui n'avoit rien à se reprocher. Il fit venir des Cadis & des témoins qui signèrent le Testament qu'il fit en leur présence. Après cela il embrassa sa femme & ses enfans & leur dit le dernier adieu. Toute sa famille fondeoit en larmes, jamais spectacle ne fut plus touchant. Enfin un Huissier du Palais arriva qui lui dit que le Calife s'impatientoit de n'avoir ni de ses nouvelles, ni de celles de l'Esclave noir qu'il lui avoit commandé de chercher. J'ai ordre, ajouta-t-il, de vous mener devant son Trône. L'affligé Visir se mit en état de suivre l'Huissier. Mais comme il alloit sortir, on lui amena la plus petite de ses filles qui pouvoit avoir cinq ou six ans. Les femmes qui avoient soin d'elle la venoient présen-

ter à son Père, afin qu'il la vit pour la dernière fois.

Comme il avoit pour elle une tendresse particulière, il pria l'Huissier de lui permettre de s'arrêter un moment. Alors il s'aprocha de sa fille, la prit entre ses bras, & la baïsa plusieurs fois. En la baïfant, il s'apperçût qu'elle avoit dans le sein quelque chose de gros & qui avois de l'odeur. Ma chère petite, lui dit il, qu'avez-vous dans le sein? Mon cher Père, lui, répondit-elle, c'est une pomme sur laquelle est écrit le nom du Calife notre Seigneur & Maître. Rihan * notre Esclave me l'a venduë deux sequins.

Aux mots de pomme & d'Esclave, le grand Visir Giar
far

* Ce mot signifie en Arabe du Basilic, plante odoriférante, & les Arabes donnent ce nom à les Esclaves, comme on donne en France celui de Jasmin à un Laquais.

far fit un cri de surprise mêlée de joye, & mettant auffi-tôt la main dans le sein de fa fille, il en tira la pomme. Il fit appeller l'Esclave qui n'étoit pas loin, & lors qu'il fût devant lui : Maud, lui dit-il, où as tu pris cette pomme ? Seigneur, répondit l'Esclave, je vous jure que je ne l'ai dérobé ni chez vous ni dans le Jardin du Commandeur des Croyans. L'autre jour comme je passois dans une rue auprès de trois ou quatre petits enfans qui jouoient, & dont l'un la tenoit à la main, je la lui arrachai & l'emportai. L'enfant courut après moi en me disant : que la pomme n'étoit pas à lui, mais à sa Mère qui étoit malade : que son Père, pour contenter l'envie qu'elle en avoit, avoit fait un long Voyage d'où il en avoit apporté trois : que celle-là en étoit une qu'il avoit prise sans

que la Mère en fut rien. Il eut beau me prier de la lui rendre, je n'en voulus rien faire; je l'apportai au logis & la vendis deux sequins à la petite Dame votre fille. Voilà tout ce que j'ai à vous dire,

Giafar ne pût assez admirer comment la friponnerie d'un Esclave avoit été cause de la mort d'une femme innocente & presque de la sienne. Il mena l'Esclave avec lui; & quand il fut devant le Calife, il fit à ce Prince un détail exact de tout ce que lui avoit dit l'Esclave, & du hazard par lequel il avoit découvert son crime.

Jamais surprise n'égala celle du Calife. Il ne pût se contenir ni s'empêcher de faire de grands éclat de rire. A la fin il reprit un air sérieux, & dit au Visir, que puis que son Esclave

clave avoit causé un si étrange desordre, il méritoit une punition exemplaire. Je ne puis en disconvenir, Sire, répondit le Visir; mais son crime n'est pas irrémissible. Je sai une Histoire surprenante d'un Visir du Caire nommé Nouredin * Ali, & de Bedreddin † Hassan de Balsoar. Comme Vôte Majesté prend plaisir à en entendre de semblables, je suis prêt à vous la raconter, à condition que si vous la trouvez plus étonnante que celle que me donne occasion de vous la dire; vous ferez grace à mon Esclave: Je le veux bien, repartit le Calife; mais vous vous engagez dans une grande entreprise, je ne crois pas que vous puissiez sauver vôte Esclave; car l'Histoire des pom-

* Nouredin signifie en Arabe la Lumière de la Religion, & † Bedreddin la pleine Sune de la Religion.

208 *Les mille & une Nuit,*
pommes est fort fingulière.
Giatar prenant alors la parole,
commença son recit dans
ces termes.

HISTOIRE

*De Noureddin Ali, & de
Bedreddin Hassan.*

COMmandeur des Croyans,
il y avoit autrefois en E-
gypte un Sultan, grand obser-
vateur de la Justice, bien-fai-
fant, miséricordieux ; libéral,
& sa valeur le rendoit redou-
table à ses voisins. Il aimoit
les Pauvres & protégeoit les
Savans qu'il élevoit aux pré-
mières Charges. Le Visir de ce
Sultan étoit un homme prudent,
sage, pénétrant & consommé
dans les belles Lettres & dans
toutes les Sciences. Ce Ministre
avoit deux fils très bien faits,
& qui marchaient l'un & l'au-
tre

tre sur ses traces : L'aîné se nommoit Schemseddin * Mohammed, & le cadet Nouredin Ali. Ce dernier principalement avoit tout le mérite qu'on peut avoir. Le Vifir leur Père étant mort, le Sultan les envoya querir, & les ayant fait revêtir tous deux d'une Robe de Vifir ordinaire : J'ai bien du regret, leur dit-il, de la perte que vous venez de faire. Je n'en suis pas moins touché que vous-mêmes. Je veux vous le témoigner, & comme je sai que vous demeurerez ensemble & que vous êtes parfaitement unis, je vous gratifie l'un & l'autre de la même Dignité. Allez & imitez votre Pere.

Les deux nouveaux Vifirs remercièrent le Sultan de sa bonté, & se retirent chez eux, où ils prirent soin des
fu-

* C'est à dire le Soleil de la Religion.

funérailles de leur Père. Au bout d'un mois ils firent leur première sorti, ils allèrent pour la première fois au Conseil du Sultan; & depuis ils continuèrent d'y assister régulièrement, les jours qu'il s'assembloit. Toutes les fois que le Sultan alloit à la chasse, un des deux Frères l'accompagnoit, & ils avoient alternativement cet honneur. Un jour qu'ils s'entretenoient après le souper de choses indifférentes, c'étoit la veille d'une chasse où l'ainé devoit suivre le Sultan, ce jeune homme dit à son cadet: Mon Frère, puis que nous ne sommes point encore mariez, ni vous, ni moi, & que nous vivons dans une si bonne union, il me vient une pensée Epousons tous deux en un même jour deux Sœurs que nous choisirons dans quelque famille

mille qui nous conviendra.
Que dites-vous de cette idée ?
Je dis, mon Frère, répondit
Noureddin Ali, qu'elle est
bien digne de l'amitié qui nous
unit. On ne peut pas mieux
penser, & pour moi, je suis
prêt à faire tout ce qu'il vous
plaira. Oh, ce n'est pas tout
encore, reprit Schemseddin
Mohammed ; mon imagina-
tion va plus loin : supposé que
nos femmes conçoivent la pre-
mière nuit de nos nœces, &
qu'ensuite elles accouchent en
un même jour, la vôtre d'un
fils & la mienne d'une fille,
nous les marierons ensemble
quand ils seront en âge. Ah
pour cela, s'écria Nourred-
din Ali, il faut avouer que
ce projet est admirable ! ce
mariage couronnera notre u-
nion, & j'y donne volontiers
mon consentement. Mais, mon
Frère, ajouta-t-il, s'il arrivoit
que

212 *Les mille & une Nuit,*

que nous fissions ce Mariage. prétendriez-vous que mon fils donnât une dot à votre fille ? Cela ne souffre pas de difficulté, repartit l'aîné, & je suis persuadé qu'outre les conventions ordinaires du Contract de mariage, vous ne manqueriez pas d'accorder en son nom, du moins trois mille Sequins, trois bonnes Terres & trois Esclaves. C'est de quoi je ne demeure pas d'accord, dit le cadet. Ne sommes-nous pas Frère & collègues, revêtus tous deux du même titre d'honneur ? D'ailleurs, ne savons-nous pas bien vous & moi ce qui est juste ? Le mâle étant plus noble que la femelle, ne seroit-ce pas à vous à donner une grosse dot à votre fille ? A ce que je vois vous êtes homme à faire vos affaires aux dépens d'autrui.

Quoi que Nourreddin Ali dît ces paroles en riant, son Frère
qui

qui n'avoit pas l'esprit bien fait en fut offensé: Malheur à votre fils, dit-il avec emportement, puis que vous l'osez préférer à ma fille. Je m'étonne que vous ayez été assez hardi pour le croire seulement digne d'elle. Il faut que vous ayez perdu le jugement pour vouloir aller du pair avec moi, en disant que nous sommes Collègues: Apprenez, téméraire, qu'après votre impudence, je ne voudrois pas marier ma fille avec votre fils, quand vous lui donneriez plus de richesses que vous n'en avez. Cette plaisante querelle de deux Frères sur le mariage de leurs enfans qui n'étoient pas encore nés, ne laissa pas d'aller fort loin. Schemseddin Mohammed s'emporta jusqu'aux menaces: Si je ne devois pas, dit-il, accompagner demain le Sultan, je vous traiterois comme vous le méritez; & à mon retour, je

214 *Les mille & une Nuit,*

je vous ferai connoître s'il appartient a un cadet de parler à son aîné aussi insolemment que vous venez de faire. A ces mots il se retira dans son appartement, & son frère alla se coucher dans le sien.

Schemseddin Mohammed se leva le lendemain de grand matin, & se rendit au Palais, d'où il sortit avec le Sultan, qui prit son chemin au dessus du Caire du côté des Pyramides. Pour Noureddin Ali, il avoit passé la nuit dans de grandes inquiétudes, & après avoir bien considéré qu'il n'étoit pas possible qu'il demeurât plus long tems avec un frere qui le traitoit avec tant de hauteur, il forma une résolution. Il fit préparer une bonne Mule, se munit d'Argent, de Pierreries, & de quelques vivres; & ayant dit à ses gens qu'il alloit faire un Voyage de deux ou trois jours,

jours , & qu'il vouloit être seul , il partit.

Quand il fut hors du Caire , il marcha par le Desert vers l'Arabie. Mais sa Mule venant à succomber sur la route , il fut obligé de continuer son chemin à pied. Par bonheur un Courrier qui alloit à Balsora l'ayant rencontré , le prit en croupe derrière lui. Lors que le Courier fut arrivé à Balsora , Noureddin Ali mit pied à terre , & le remercia du plaisir qu'il lui avoit fait. Comme il alloit par les rues cherchant où il pourroit se loger , il vit venir un Seigneur accompagné d'une nombreuse suite , & à qui tous les Habitans faisoient de grands honneurs en s'arrêtant par respect jusqu'à ce qu'il fut passé. Noureddin Ali s'arrêta comme les autres. C'étoit le Grand Visir du Sultan de Balsora qui se montroit dans
la

la Ville pour y maintenir par sa présence le bon Ordre & la Paix.

Ce Ministre ayant jetté les yeux par hazard sur le jeune homme, lui trouva la Physionomie engageante : il le regardoit avec complaisance, & comme il passoit près de lui, & qu'il le voyoit en habit de Voyageur, il s'arrêta pour lui demander qui il étoit & d'où il venoit. Seigneur, lui répondit Noureddin Ali, je suis d'Egypte, né du Caire; & j'ai quité ma Patrie par un si juste dépit contre un de mes Parens, que j'ai résolu de voyager par tout le Monde & de mourir plutôt que d'y retourner. Le Grand Visir qui étoit un vénérable Vieillard, ayant entendu ces paroles lui dit : Mon Fils, gardez vous bien d'exécuter votre dessein. Il n'y a dans le monde que de la misère,
&

& vous ignorez les peines qu'il vous faudra souffrir. Venez, suivez-moi plutôt je vous ferai peut-être oublier le sujet qui vous a contraint d'abandonner votre País.

Noureddin Ali suivit le Grand Vifir de Balsora, qui ayant bientôt connu ses belles qualitez, le prit en affection de manière, qu'un jour l'entretenant en particulier, il lui dit: Mon Fils, je suis, comme vous voyez dans un âge si avancé, qu'il n'y a pas d'apparence que je vive encore long tems. Le Ciel m'a donné une Fille unique qui n'est pas moins belle que vous êtes bien fait, & qui est présentement en âge d'être marié. Plusieurs des plus puissans Seigneurs de cette Cour me l'ont déjà demandée pour leurs Fils; mais je n'ai pû me résoudre à la leur accorder. Pour vous, je vous aime, &

218 *Les mille & une Nuit,*
vous trouve si digne de mon
Alliances, que vous préférant à
tous ceux qui l'ont recherchée,
je suis prêt à vous accepter
pour Gendre. Si vous recevez
avec plaisir l'offre que je vous
fais, je déclarerai au Sultan
mon Maître que je vous aurai
adopté par ce Mariage, & je le
supplierai de m'accorder la sur-
vivance de ma Dignité de Grand
Visir dans les Royaume de Bal-
sora; en même tems, comme
je n'ai plus besoin que de re-
pos dans l'extrême vieillesse où
je suis, je ne vous abandonne-
rai pas seulement la disposition
de tous mes biens; mais même
l'administration des affaires
de l'Etat,

Le Grand Visir de Balsora
n'eut pas achevé ce discours
rempli de bonté & de généro-
sité, que Noureddin Ali se jet-
ta à ses pieds, & dans des ter-
mes qui marquoient la joye &
la

la reconnoissance dont son cœur étoit pénétré, il lui témoigna qu'il étoit disposé à faire tout ce qu'il lui plairoit. Alors le Grand Visir appella les principaux Officiers de sa Maison, leur ordonna de faire orner la grande Salle de son Hôtel, & préparer un grand repas. Ensuite il envoya prier tous les Seigneurs de la Cour & de la Ville de vouloir bien prendre la peine de se rendre chez lui. Lors qu'ils y furent tous assemblez, comme Noureddin Ali l'avoit informé de sa qualité, il dit à ces Seigneurs, car il jugea à propos de parler ainsi pour satisfaire ceux dont il avoit refusé l'Alliance : Je suis bien aise, Seigneurs, de vous apprendre une chose que j'ai tenu secrète jusqu'a ce jour. J'ai un Frère qui est Grand Visir du Sultan d'Egypte, comme j'ai l'honneur de l'être du Sultan de ce

Royaume. Ce Frère n'a qu'un Fils qu'il n'a pas voulu marier à la Cour d'Egypte; & il me l'a envoyé pour épouser ma Fille, afin de réunir par là nos deux branches. Ce Fils que j'ai reconnu pour mon Neveu à son arrivée, & que je fais mon Gendre, est ce jeune Seigneur que vous voyez ici & que je vous présente. Je me flatte que vous voudrez bien lui faire l'honneur d'assister à ses Nôces que j'ai résolu de célébrer aujourd'hui. Nul de ces Seigneurs ne pouvant trouver mauvais qu'il eût préféré son Neveu à tous les grands Partis qui lui avoient été proposés, répondirent tous, qu'il avoit raison de faire ce Mariage: qu'ils seroient volontiers témoins de la Cérémonie, & qu'ils souhaitoient que Dieu lui donnât encore de longues années pour voir les fruits de cette heureuse union.

En

En cet endroit Schéherazade voyant paroître le jour, interrompit sa narration, qu'elle reprit ainsi la nuit suivante.

* * * * *

XCIV. NUIT.

Sire, dit-elle, le Grand Vifir Giafar continuant l'Histoire qu'il racontoit au Calife: Les Seigneurs, poursuivit-il, qui s'étoient assemblez chez le grand Vifir de Balsora, n'eurent pas plutôt témoigné à ce Ministre la joye qu'ils avoient du Mariage de la Fille avec Noureddin Ali, qu'on se mit à table; on y demeura très long tems. Sur la fin du repas on servit les Confitures, dont chacun, selon la coutume, ayant pris ce qu'il pût emporter, le Cadis entrèrent avec le Contract de Mariage à

là main. Les principaux Seigneurs le signèrent, après quoi toute la Compagnie se retira.

Lors qu'il n'y eut plus personne que les gens de la maison, le Grand Visir chargea ceux qui avoient soin du bain qu'il avoit commandé de tenir prêt, d'y conduire Noureddin Ali, qui y trouva du linge qui n'avoit point encore servi, d'une finesse & d'une propreté qui faisoit plaisir à voir, aussi-bien que toutes les autres choses nécessaires. Quand l'on eut décrassé, lavé & froté l'Epoux, il voulut reprendre l'habit qu'il venoit de quitter; mais on lui en présenta un autre de la dernière magnificence. Dans cet état, & parfumé d'odeur les plus exquises; il alla retrouver le Grand Visir son Beau-père, qui fut charmé de sa bonne mine; & qui l'ayant fait as-

soir

seoir auprès de lui : Mon Fils, lui dit-il, vous m'avez déclaré qui vous êtes & le rang que vous teniez à la Cour d'Égypte : vous m'avez dit même que vous avez eu un démêlé avec votre Frère, & que c'est pour cela que vous vous êtes éloigné de votre Pais; je vous prie de me faire la confiance entière & de m'apprendre le sujet de votre querelle. Vous devez présentement avoir une parfaite confiance en moi, & ne me rien cacher.

Noureddin Ali lui raconta toutes les circonstances de son différent avec son Frère. Le Grand Vifir ne pût entendre ce récit sans en éclater de rire : Voilà, dit-il, la chose du monde la plus singulière ! est-il possible, mon Fils, que votre querelle soit allée jusqu'au point que vous dites pour un Mariage imaginaire ? Je suis

fâché que vous vous soyez brouillé pour une bagatelle avec votre Frère aîné; je vois pourtant que c'est lui qui a eu tort de s'offenser de ce que vous ne lui avez dit que par plaisanterie, & je dois rendre graces au Ciel d'un différent qui me procure un Gendre tel que vous. Mais ajouta le Vieillard, la nuit est déjà avancée, & il est tems de vous retirer. Allez, ma Fille votre Epouse, vous attend. Demain je vous présenterai au Sultan, j'espère qu'il vous recevra d'une manière dont nous aurons lieu d'être tous deux satisfaits.

Noureddin Ali quita son Beau-Père, pour se rendre à l'apartement de sa Femme. Ce qu'il y a de remarquable, continua le Grand Visir Giafar, c'est que le même jour que ces Noces se faisoient à Bassora, Schemseddin Mohammed se

marioit aussi au Caire, & voici le détail de son Mariage.

Après que Noureddin Ali se fut éloigné du Caire dans l'intention de n'y plus retourner, Schemfeddin Mohammed son aîné qui étoit allé à la chasse avec le Sultan d'Egypte, étant de retour au bout d'un mois, car le Sultan s'étoit laissé emporter à l'ardeur de la Chasse, & avoit été absent durant tout ce tems-là, il courut à l'appartement de Noureddin Ali; mais il fut fort étonné d'apprendre, que sous prétexte d'aller faire un Voyage de deux ou trois journées, il étoit parti sur une Mule le même jour de la Chasse du Sultan, & que depuis ce tems-là il n'avoit point paru. Il en fut d'autant plus fâché, qu'il ne douta pas que les duretez qu'il lui avoit dites ne fussent la cause de son éloignement. Il

dépêcha un Courrier qui passa par Damas, & alla jusqu'à Alep; mais Noureddin étoit alors à Balfora. Quand le Courrier eut rapporté à son retour qu'il n'en avoit appris aucune nouvelle, Schemseddin Mohammed se proposa de l'envoyer chercher ailleurs, & en attendant il prit la résolution de se marier. Il épousa la Fille d'un des premiers & des plus puissans Seigneurs du Caire, le même jour que son Frère se maria avec la Fille du Grand Visir de Balfora.

Ce n'est pas tout, poursuivit Giafar, Commandeur des Croyans, voici ce qui arriva encore: Au bout de neuf mois, la Femme de schemseddin Mohammed accoucha d'une Fille au Caire, & le même jour celle de Noureddin mit au monde à Balfora un garçon qui fut nommé Bedreddin Haffan.

228 *Les mille & une Nuit,*

lui avec tout l'agrement qu'on pouvoit souhaiter. Il se fit revêtir en sa présence de la Robe de grand Visir.

La joye du Beau-Père fut comblée le lendemain, lors qu'il vit son Gendre présider au Conseil en sa place, & faire toutes les fonctions de Grand Visir. Noureddin Ali s'en acquita si-bien, qu'il sembloit avoir toute sa vie exercé cette Charge. Il continua dans la suite d'assister au Conseil toutes les fois que les infirmités de la vieillesse ne permirent pas à son Beau-Père de s'y trouver. Ce bon Vieillard mourut quatre ans après ce Mariage avec la satisfaction de voir un rejetton de sa Famille qui promettoit de la soutenir long tems avec éclat.

Noureddin Ali lui rendit les derniers devoirs avec toute l'amitié & la reconnoissance possibles ;

bles ; & si tôt que Bedreddin Hassan son Fils eut atteint l'âge de sept ans , il le mit entre les mains d'un excellent Maître qui commença de l'élever d'une manière digne de sa naissance. Il est vrai qu'il trouva dans cet Enfant un esprit vif , pénétrant & capable de profiter de tous les bons enseignemens qu'il lui donnoit.

Schéhérazade alloit continuer , mais s'apercevant qu'il étoit jour , elle mit fin à son discours. Elle le reprit la nuit suivante , & dit au Sultan des Indes.



XCV. NUIT.

Sire , le Grand Visir Giafar poursuivant l'Histoire qu'il racontoit au Calife : Deux ans après , dit-il , que Bedreddin

Hassan eut été mis entre les mains de ce Maître, qui lui enseigna parfaitement bien à lire, il aprit l'Alcoran par cœur : Noureddin Ali son Père, lui donna ensuite d'autres Maîtres qui cultivèrent son esprit de telle sorte, qu'à l'âge de douze ans il n'avoit plus besoin de leurs secours. Alors comme tous les traits de son visage étoient formez, il faisoit l'admiration de tous ceux qui le regardoient.

Jusques-là, Noureddin Ali n'avoit songé qu'à le faire étudier, & ne l'avoit point encore montré dans le Monde. Il le mena au Palais pour lui procurer l'honneur de faire la révérence au Sultan, qui le reçut très favorablement. Les premiers qui le virent dans les rues furent si charmez de sa beauté qu'ils en firent des exclamations de surprise, & qu'ils lui don-

donnèrent mille bénédictions.

Comme son Père se propo-
soit de le rendre capable de
remplir un jour sa Place, il
n'épargna rien pour cela, & il
le fit entrer dans les affaires
les plus difficiles, afin de l'y
accoutumer de bonne heure.
Enfin, il ne négligeoit aucune
chose pour l'avancement d'un
Fils qui lui étoit si cher, & il
commençoit à jouir déjà du fruit
de ses peines, lors qu'il fut atta-
qué tout à coup d'une maladie
dont la violence fut telle, qu'il
sentît fort bien qu'il n'étoit pas
éloigné du dernier de ses jours.
Aussi ne se flatta-t-il pas; & il
se disposa d'abord à mourir en
vrai Musulman. Dans ce mo-
ment précieux, il n'oublia pas
son cher Fils Bedreddin: il le
fit appeler, & lui dit: Mon
Fils, vous voyez que ce mon-
de est périssable; il n'y a que
celui où je vais bien-tôt passer
qui

qui soit véritablement durable. Il faut que vous commenciez dès à présent à vous mettre dans les mêmes dispositions que moi; préparez-vous à faire ce passage sans regret, & sans que votre conscience puisse rien vous reprocher sur les devoirs d'un Musulman, ni sur ceux d'un parfaitement honnête homme. Pour votre Religion, vous en êtes suffisamment instruit, & par ce que vous en ont appris vos Maîtres, & par vos lectures. A l'égard de l'honnête homme, je vais vous donner quelques instructions que vous tâcherez de mettre à profit. Comme il est nécessaire de se connoître soi-même, & que vous ne pouvez bien avoir cette connoissance que vous ne sachiez qui je suis, je vais vous l'apprendre.

J'ai pris naissance en Egypte, poursuivit-il; mon Père, votre
tre

tre Ayeul, étoit premier Ministre du Sultan du Royame. J'ai moi - même eu l'honneur d'être un des Vifirs de ce même Sultan avec mon Frère votre Oncle, qui, je croi, vît encore, & qui se nomme Schemfeddin Mohammed. Je fus obligé de me séparer de lui; & je vins en ce País où je suis parvenu au rang, que j'ai tenu jusqu'à présent. Mais vous aprendrez toutes ces choses plus amplement dans un Cahier que j'ai à vous donner.

En même tems Noureddin Ali tira ce Cahier qu'il avoit écrit de sa propre main, & qu'il portoit toujourns sur soi: & le donna à Bedreddin Hassan: Prenez, lui dit-il, vous le lirez à votre loisir: vous y trouverez entr'autres choses le jour de mon Mariage & celui de votre naissance. Ce sont des circonstances dont vous aurez peut être besoin dans
la

234 *Les mille & une Nuits,*
la suite, & qui doivent vous
obliger à le garder avec soin.
Bedreddin Hassan sensiblement
affligé de voir son Père dans
l'état où il étoit, & touché
de ses discours, reçut le cahier
les larmes aux yeux, en lui pro-
mettant de ne s'en dessaisir ja-
mais.

En ce moment il prit à Nou-
reddin Ali un foiblesse qui fit
croire qu'il alloit expirer. Mais
il revint à lui, & reprenant la
parole: Mon Fils, dit-il, la
première maxime que j'ai à
vous enseigner; C'est, de ne
vous pas abandonner au commerce
de toutes sortes de personnes. Le
moyen de vivre en sûreté, c'est de
se donner entièrement à soi même,
& de ne se pas communiquer faci-
lement.

La seconde; de ne faire vio-
lence à qui que ce soit: car en ce
cas, tout le monde se révolteroit
contre vous, & vous devez regarder

der le monde comme un créancier à qui vous devez de la modération, de la compassion & de la tolérance.

La troisième ; de ne dire mot quand on vous charbera d'injures. On est hors de danger, dit le Proverbe, lors que l'on garde le silence. C'est particulièrement en cet occasion que vous devez le pratiquer. Vous savez aussi à ce sujet qu'un de nos Poètes dit, que le silence est l'ornement & la sauvegarde de la vie : qu'il ne faut pas en parlant ressembler la pluie d'orage qui gâte tout. On ne s'est jamais repenti de s'être tû ; au lieu que l'on a souvent été fâché d'avoir parlé.

La quatrième ; de ne pas boire de Vin, car c'est la source de tout les vices.

La cinquième ; de bien ménager vos biens : Si vous ne les dissipez pas, ils vous serviront à vous préserver de la nécessité : il ne faut pas pourtant en avoir trop, ni être
ava-

avare; pour peu que vous en ayez, & que vous le dépensiez à propos, vous aurez beaucoup d'Amis; mais si au contraire vous avez de grandes richesses & que vous en fassiez un mauvais usage, tout le monde s'éloignera de vous & vous abandonnera.

Enfin, Noureddin Ali continua jusqu'au dernier moment de sa vie à donner de bons conseils à son Fils: & quand il fut mort, on lui fit des obsèques magnifiques.....

Scheherazade à ces paroles apercevant le jour cessa de parler & remit au lendemain la suite de cette Histoire.





XCIV. NUIT.

LA Sultane des Indes ayant été réveillée par sa Sœur Dinarzade à l'heure ordinaire, elle prit la parole, & l'adressant à Schariar : Sire, dit-elle le Calife ne s'ennuyoit pas d'écouter le Grand Visir Giafar qui poursuivit ainsi son Histoire : On enterra donc, dit-il, Noureddin Ali avec tous les honneurs dûs à sa Dignité. Bedreddin Hassan de Balsora, c'est ainsi qu'on le surnomma à cause qu'il étoit né dans cette Ville, eut une douleur inconcevable de la mort de son Père. Au lieu de passer un mois, selon la coutume, il en passa deux dans des pleurs & dans la retraite, sans voir personne, & sans sortir même pour rendre

238 *Les mille Et une Nuit,*
dre ses devoirs au Sultan de
Balsora, lequel irrité de cette
négligence, & la regardant
comme une marque de mépris
pour sa Cour & pour sa Per-
sonne, se laissa transporter de
colère. Dans sa fureur, il fit
apeller le nouveau Grand Vi-
fir; car il en avoit fait un dès
qu'il avoit appris la mort de Nou-
reddin Ali; il lui ordonna de
se transporter à la maison du
désunt, & de la confisquer a-
vec toutes ses autres maisons;
terres & effets, sans rien laisser
à Bedreddin Hassan, dont il
commanda même qu'on se fai-
fit.

Le nouveau Grand Vifir ac-
compagné d'un grand nombre
d'Huissiers du Palais, des Gens
de Justice & d'autres Officiers,
ne différa pas de se mettre en
chemin pour aller exécuter sa
Commission. Un des Esclaves de
Bedreddin Hassan qui étoit par
ha-

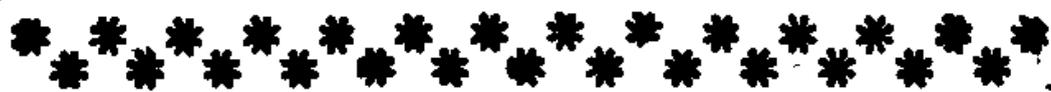
hazard parmi la foule, n'eut pas plutôt appris le dessein du Visir, qu'il prit les devans & courut en avertir son Maître. Il le trouva assis sous le vestibule de sa maison, aussi affligé que si son Père n'eût fait que de mourir: il se jeta a ses pieds tout hors d'haleine, & après lui avoir baisé le bas de sa robe: Sauvez-vous, Seigneur, lui dit-il, sauvez-vous promptement. Qui a-t-il, lui demanda Bedreddin en levant la tête? Quelle nouvelle m'apportes-tu? Seigneur, répondit-il, il n'y a pas de tems à perdre. Le Sultan est dans une horrible colère contre vous, & on vient de sa part confisquer tout ce que vous avez, & même se saisir de votre Personne.

Le discours de cet Esclave fidèle & affectionné mit l'esprit de Bedreddin Hassan dans une grande perplexité. Mais ne
puis-

240 *Les mille & une Nuit,*
puis-je, dit-il, avoir le tems
de rentrer & de prendre au
moins quelqu'Argent & des
Pierreries ? Non, Seigneur,
repliqua l'Esclave ? le Grand
Visir sera dans un moment ici.
Partez tout à l'heure, sauvez-
vous. Bedreddin Hassan se
leva vite du Sofa où il étoit,
mit les pieds dans ses pabou-
ches, & après s'être couvert
la tête d'un bout de sa robe
pour se cacher le visage, s'en-
fuit sans savoir de quel côté il
devoit tourner ses pas pour s'é-
chapper du danger qui le me-
naçoit. La première pensée
qui lui vint, fut de gagner en di-
ligence la plus prochaine porte
de la Ville. Il courut sans arrê-
ter jusqu'au Cimitière public,
& comme la nuit s'aprochoit,
il résolut de l'aller passer au
tombeau de son Père. C'étoit
un édifice d'assez grande ap-
parence en forme de Dome que
Nou-

Noureddin Ali avoit fait bâtir de son vivant; mais il rencontra en chemin un Juif fort riche qui étoit banquier & Marchand de profession. Il revenoit d'un lieu où quelque affaire l'avoit appelé, & il s'en retournoit dans la Ville.

Ce Juif ayant reconnu Bedreddin, s'arrêta & le salua fort respectueusement. En cet endroit le jour venant à paroître imposa silence à Scheherazade qui reprit son discours la nuit suivante.



XCVII. N U I T.

Sire, dit-elle, le Calife écou-
toit avec beaucoup d'atten-
tion le grand Visir Giafar. qui
continua de cette manière: Le
Juif, poursuivit-il, qui se nom-
moit Isaac, après avoir salué

242 *Les mille et une Nuits*,
Bedreddin Hassan, & lui avoir
baisé la main, lui dit: Seigneur,
oserois-je prendre la liberté de
vous demander où vous allez à
l'heure qu'il est, seul & en apa-
rence un peu agité? Y a-t-il
quelque chose qui vous fasse de
la peine? Oui, répondit Be-
dreddin; je me suis endormi
tantôt, & dans mon sommeil
mon père s'est aparu à moi. Il
avoit le regard terrible comme
s'il eût été dans une grande co-
lère contre moi. Je me suis
réveillé en sursaut & plein d'ef-
froi, & je suis parti aussi-tôt
pour venir faire mes prières sur
son tombeau. Seigneur, reprit
le Juif, qui ne pouvoit pas savoir
pourquoi Bedreddin Hassan é-
toit sorti de la Ville, comme le
feu Grand Vifir votre Père &
mon Seigneur, d'heureuse mé-
moire, avoit chargé en mar-
chandises plusieurs Vaisseaux
qui sont encore en mer & qui
vous

vous appartient, je vous supplie de m'accorder la préférence sur tout autre Marchand. Je suis en état d'acheter argent comptant la charge de tous vos Vaisseaux, & pour commencer; si vous voulez bien m'abandonner celle du premier qui arrivera à bon port; je vais vous compter mille sequins. Je les ai ici dans une bourse, & je suis prêt à vous les livrer d'avance. En disant cela il tira une grande bourse qu'il avoit sous son bras par dessous sa robe, & la lui montra cachotée de son cachet.

Bedreddin Hassan dans l'état où il étoit chassé de chez lui, & dépouillé de tout ce qu'il avoit au monde, regarda la proposition du Juif, comme une faveur du Ciel. Il ne manqua pas de l'accepter avec beaucoup de joye. Seigneur, lui dit alors le Juif, vous me

244 *Les mille Et une Nuit*,
donnez dons pour mille fe-
quins le chargement du pré-
mier de vos Vaisseaux qui ar-
rivera dans ce Port ? Oui, je
vous le vends mille sequins,
répondit Bedreddin Hassan,
& c'est une chose faite. Le
Juif aussi-tôt lui mit entre les
mains la bourse de mille se-
quins, en s'offrant de les comp-
ter. Mais Bedreddin lui en é-
pargna la peine, en lui disant
qu'il s'en fioit bien à lui. Puis
que cela est ainsi, reprit le
Juif, ayez la bonté Seigneur,
de me donner un mot d'écrit
du marché que nous venons de
faire. En disant cela, il tira
son écritoire qu'il avoit à sa
ceinture, & après en avoir pris
une petite canne bien taillée
pour écrire, il la lui présenta
avec un morceau de papier
qu'il trouva dans son Porte-
lettre, & pendant qu'il tenoit
le

le cornet , Bedreddin Hassan écrivit ces mots.

Cet écrit est pour rendre témoignage que Bedreddin Hassan de Balsora a vendu au Juif Isaac, pour la somme de mille sequins qu'il a reçus, le chargement du premier de ses Navires qui abordera dans ce port.

Bedreddin Hassan de Balsora.

Après avoir fait cet écrit, il le donna au Juif qui le mit dans son Porte-lettre, & qui prit ensuite congé de lui. Pendant qu'Isaac poursuivoit son chemin vers la Ville, Bedreddin Hassan continua le sien vers le tombeau de son Père Noureddin Ali, en y arrivant, il se prosterna la face contre terre; & les yeux baignez de larmes, il se mit a déplorer sa misère: Hélas, disoit-il, infortuné Bedreddin que vas-tu de-

venir? où iras-tu chercher un azile contre l'injuste Prince qui te persécute? N'étoit-ce pas assez d'être affligé de la mort d'un Père si chéri? Falloit-il que la fortune ajoutât un nouveau malheur à mes justes regrets? Il demeura long tems dans cet état; mais enfin il se releva, & ayant apuyé sa tête sur le sepulchre de son Père, ses douleurs se renouvelèrent avec plus de violence qu'auparavant, & il ne cessa de soupirer & de se plaindre jusqu'à ce que succombant au sommeil, il leva la tête de dessus le sepulchre, & s'étendit tout de son long sur le pavé où il s'endormit.

Il goutoit à peine la douceur du repos, lors qu'un Génie qui avoit établi sa retraite dans ce Cimetière pendant le jour, se disposant à courir le monde cette nuit selon la coutume, aper-

aperçût ce jeune homme dans le tombeau de Noureddin Ali. Il y entra, & comme Bedreddin étoit couché sur le dos, il fut frappé, & ébloui de l'éclat de sa beauté..... Le jour qui paroissoit ne permit pas à Scheherazade de poursuivre cette Histoire cette nuit; mais le lendemain à l'heure ordinaire elle la continua de cette sorte.



XCVIII. NUIT.

QUand le Genie reprit le grand Visir Giafar, eut attentivement considéré Bedreddin Hassan, il dit en lui-même: à juger de cette Créature par sa bonne mine, ce ne peut être qu'un Ange du Paradis terrestre, que Dieu envoie pour mettre le monde en combustion par sa beauté. Enfin,

L. 4 après

248 *Les mille & une Nuit*,
après l'avoir bien regardé, il
s'éleva fort haut dans l'air, où
il rencontra par hasard une
Fée. Ils se saluèrent l'un l'au-
tre; ensuite il lui dit : Je vous
prie de descendre avec moi
jusqu'au Cimetière où je de-
meure, & je vous ferai voir
un prodige de beauté, qui
n'est pas moins digne de votre
admiration que de la mienne.
La Fée y consentit; ils des-
cendirent tous deux en un ins-
tant, & lors qu'ils furent
dans le tombeau : Hé bien,
dit le Génie à la Fée, en lui
montrant Bedreddin Hassan,
avez - vous jamais vû un jeune
homme mieux fait & plus beau
que celui - ci?

La Fée examina Bedreddin
avec attention, puis se tour-
nant vers le Génie; Je vous
avouë, lui répondit-elle, qu'il
est très bien fait; mais je viens
de voir au Caire tout à l'heu-
re

te un objet encore plus merveilleux dont je vais vous entretenir si vous voulez m'écouter. Vous me ferez un très grand plaisir, repliqua le Génie; il faut donc que vous sachiez, reprit la Fée, car je vais prendre la chose de loin, que le Sultan d'Égypte a un Visir qui se nomme Schemfeddin Mohammed, & qui a une Fille âgée d'environ vingt ans. C'est la plus belle & la plus parfaite personne dont on ait jamais ouï parler. Le Sultan, informé par la voix publique de la beauté de cette jeune Demoiselle, fit appeler le Visir son Père, un de ces derniers jours, & lui dit: J'ai appris que vous avez une Fille à marier; j'ai envie de l'épouser; ne voulez-vous pas bien me l'accorder? Le Visir qui ne s'attendoit pas à cette proposition en fut un peu troublé; mais il n'en fut pas ébloui,

bloui; & au lieu de l'accepter avec joye, ce que d'autres à sa place n'auroient pas manqué de faire; il répondit au Sultan: Sire, je ne suis pas digne de l'honneur que Votre Majesté me veut faire, & je la supplie très humblement de ne pas trouver mauvais que je m'opose à son dessein. Vous savez que j'avois un Frère nommé Noureddin Ali, qui avoit comme moi l'honneur d'être un de vos Vifirs. Nous eûmes ensemble une querelle qui fut cause qu'il disparut tout à coup; & je n'ai point eu de ses nouvelles depuis ce temps la, si ce n'est que j'appris, il y a quatre, jours qu'il est mort à Balsora dans la Dignité de Grand Vifir du Sultan de ce Royaume. Il a laissé un fils, & comme nous nous engageâmes autrefois tous deux à marier nos enfans ensemble, supposé que nous en eussions, je suis persuadé qu'il est mort dans
l'in-

l'intention de faire ce Mariage. C'est pourquoi de mon côté, je voudrois accomplir ma promesse, & je conjure votre Majesté de me le permettre. Il y a dans cette Cour beaucoup d'autres Seigneurs qui ont des Filles comme moi, & que vous pouvez honorer de votre Alliance.

Le Sultan d'Egypte fut irrité au dernier point contre Schemseddin Mohammed... Scheherazade se tût en cet endroit, parce qu'elle vit paroître le jour. La nuit suivante, elle reprit le fil de sa narration, & dit au Sultan des Indes, en faisant toujours parler le Visir Giafar au Calife Haroun Alraschid.





XCIX. N U I T.

LE Sultan d'Egypte choqué du refus & de la hardiesse de Schemfeddin Mohammed, lui dit avec un transport de colère qu'il ne pût retenir: Est-ce donc ainsi que vous répondez à la bonté que j'ai de vouloir bien m'abaisser, jusqu'à faire Alliance avec vous? Je saurai me vanger de la préférence que vous osez donner sur moi à un autre & je jure que votre fille n'aura pas d'autre mari que le plus vil & le plus mal fait de tous mes Esclaves. En achevant ces mots, il renvoya brusquement le Vifir, qui se retira chez lui plein de confusion & cruellement mortifié.

Aujourd'hui le Sultan a fait
venir

venir un de ses Palefreniers qui est bossu par devant & par derrière, & laide à faire peur; & après avoir ordonné à Schemfeddin Mohammed de consentir au Mariage de sa Fille avec cet affreux Esclave, il a fait dresser & signer le Contract par des Témoins en sa présence : Les préparatifs de ces bizarres Nôces sont achevez; & à l'heure que je vous parle tous les Esclaves des Seigneurs de la Cour d'Egypte sont à la porte d'un bain, chacun avec un flambeau à la main. Ils attendent que le Palefrenier bossu qui y est & qui s'y lave, en sorte, pour le mener chez son Epouse, qui de son côté est déjà coëffée & habillée. Dans le moment que je suis partie du Caire, les Dames assemblées se dispoient à la conduire avec tous ses Ornaments nuptiaux dans la Salle où elle doit recevoir le Bossu,

254 *Les mille & une Nuits,*
& où elle l'attend presentement.
Je l'ai vûë, & je vous assure
qu'on ne peut la regarder sans
admiration.

Quand la Fée eut cessé de
parler, le Génie lui dit: Quoi
que vous puissiez dire, je ne
puis me persuader que la beau-
té de cette fille surpasse celle
de ce jeune homme. Je ne
veux pas disputer contre vous,
repliqua la Fée; je confesse
qu'il mériteroit d'épouser la
charmante Personne qu'on des-
tine au Bossu, & il me semble
que nous ferions une action
digne de nous, si nous oppo-
sant à l'injustice du Sultan d'E-
gypte, nous pouvions substi-
tuer ce jeune homme à la place
de l'Esclave. Vous avez raison,
repartit le Génie, vous ne sau-
riez croire combien je vous fai-
bon gré de la pensée qui vous
est venue: trompons, j'y con-
sens, la vengeance du Sultan
d'Égypte.

d'Egypte ; consolons un Père affligé, & rendons la Fille aussi heureuse qu'elle se croit misérable: je n'oublierai rien pour faire réussir ce Projet, & je suis persuadé que vous ne vous y épargnerez pas; je me charge de le porter au Caire, sans qu'il se réveille, & je vous laisse le soin de le porter ailleurs quand nous aurons exécuté notre entreprise.

Après que la Fée & le Génie eurent concerté ensemble tout ce qu'ils vouloient faire, le Génie enleva doucement Bedreddin, & le transportant par l'air d'une vitesse inconcevable, il alla le poser à la porte d'un logement public & voisin du bain d'ou le Bossu étoit prêt de sortir avec la suite des Esclaves qui l'attendoient.

Bedreddin Haffan s'étant réveillé en ce moment, fut fort surpris de se voir au milieu d'une

ne

256 *Lesmille & une Nuit*,
ne Ville qui lui étoit inconnuë. Il voulut crier pour demander où il étoit ; mais le Génie lui donna un petit coup sur l'épaule, & l'avertit de ne dire mot. Ensuite lui mettant un flambeau à la main ; Allez, lui dit-il, mêlez-vous parmi ces gens que vous voyez à la porte de ce bain, & marchez avec eux jusqu'à ce que vous entriez dans une Salle où l'on va célébrer des Nôces. Le nouveau Marié est un Bossu que vous connoîtrez aisément. Mettez-vous à sa droite en entrant, & dès à présent ouvrez la bourse de sequins que vous avez dans votre sein, pour les distribuer aux Joueurs d'instrumens, aux Danscurs & aux Danseuses dans la marche. Lors que vous serez dans la Salle, ne manquez pas d'en donner aussi aux Femmes esclaves que vous verrez autour de
de

dé la Mariée, quand elles s'approcheront de vous. Mais toutes les fois que vous mettrez la main dans la bourse, retirez-la pleine de sequins, & gardez-vous de les épargner. Faites exactement tout ce que je vous dis avec une grande présence d'esprit ; ne vous étonnez de rien, ne craignez personne ; & vous reposez du reste sur une puissance supérieure qui en disposera à son gré.

Le jeune Bedreddin, bien instruit de tout ce qu'il avoit à faire s'avança vers la porte du bain ; la première chose qu'il fit, fut d'allumer son flambeau à celui d'un Esclave ; puis se mêlant parmi les autres, comme s'il eût appartenu à quelque Seigneur du Caire, il se mit en marche avec eux, & accompagna le Bossu qui sortit du bain, & monta
sur

258. *Les mille Et une Nuit,*
sur un cheval de l'écurie du Sultan.

Le jour qui parut imposa silence à Schehetazade qui remit la suite de cette Histoire au lendemain.

C. N U I T.

Sire, dit-elle, le Visir Giafar continuant de parler au Calife : Bedreddin Hassan, poursuivit-il, se trouvant près des Joueurs d'instrumens, des Danseurs & des Danseuses, qui marchaient immédiatement devant le Bossu, tiroit de tems en tems de sa bourse des poignées de sequins qu'il leur distribuait. Comme il faisait ces largesses avec une grace sans pareille & un air très obligeant, tous ceux qui les recevoient jettoient les yeux sur lui, & dès

dès qu'ils l'avoient envisagé, ils le trouvoient si bien fait & si beau qu'ils ne pouvoient plus en détourner leurs regards.

On arriva enfin à la porte du Visir Schemseddin Moham-med, Oncle de Bedreddin Hassan: qui étoit bien éloigné de s'imaginer que son Neveu fût si près de lui. Des Huissiers, pour empêcher la confusion, arrêtèrent tous les Esclaves qui portoient des flambeaux, & ne voulurent pas les laisser entrer. Ils repoussèrent même Bedreddin Hassan, mais les Joueurs d'instrumens, pour qui la porte étoit ouverte, s'arrêtèrent en protestant qu'ils n'entroient pas si on ne le laissoit entrer avec eux. Il n'est pas du nombre des Esclaves, disoient-ils; il n'y a qu'à le regarder pour en être persuadé. C'est sans doute un jeune Etranger qui veut voir par curiosité les céré-

266 *Les mille & une Nuit,*
cérémonies que l'on observe aux
Nôces en cette Ville. En di-
fant cela, ils le Mirent au mi-
lieu d'eux, & le firent entrer
malgré les Huissiers. Ils lui
ôtèrent son flambeau qu'ils
donnèrent au premier qui se
présenta; & après l'avoir in-
troduit dans la Salle, ils le
placèrent à la droite du Bossu,
qui s'assit sur un Trône magni-
fiquement ornée près de la Fille
du Visir.

. On la voyoit parée de tous
ses atours; mais il paroïsoit
sur son visage une langueur,
ou plutôt une tristesse mortelle
dont il n'étoit pas difficile de
deviner la cause, en voyant à
côté d'elle un Mari si diffor-
me & si peu digne de son A-
mour. Le Trône de ces Epoux-
si mal assortis étoit au milieu
d'un Sopha. Les Femmes des
Emits, des Visirs, des Offi-
ciers de la Chambre du Sultan,
&

& plusieurs autres Dames de la Cour & de la Ville, étoient assises de chaque côté un peu plus bas, chacune selon son rang, & toutes habillées d'une manière si avantageuse & si riche, que c'étoit un spectacle très agréable à voir. Elle tenoient de grandes bougies allumées.

Lors qu'elles virent entrer Bedreddin Hassan, elles jettèrent les yeux sur lui, & admirèrent sa taille, son air, & la beauté de son visage, elles ne pouvoient se lasser de le regarder. Quand il fut assis, il n'y en eut pas une qui ne quitât sa place pour s'approcher de lui & le considérer de plus près; & il n'y en eut guères qui en se retirant pour aller reprendre leur places, ne se sentissent agitées d'un tendre mouvement.

La différence qu'il y avoit entre Bedreddin Hassan & le Palefrenier bossu dont la figure

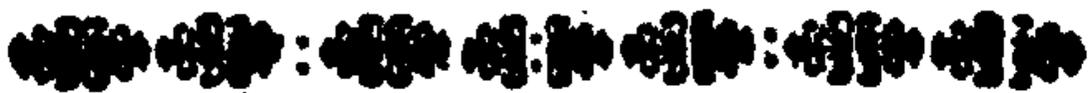
202 *Les mille & une Nuit,*
re faisoit horreur, excita des murmures dans l'Assemblée. C'est à ce beau jeune Homme, s'écrièrent les Dames, qu'il faut donner notre Epousée; & non pas à ce vilain Bossu. Elles n'en demeurèrent pas là; elles osèrent faire des imprécations contre le Sultan, qui abusant de son pouvoir absolu, unissoit la laideur avec la beauté. Elles chargerent aussi d'injures le Bossu, lui firent perdre contenance, au grand plaisir des Spectateurs, dont les huées interrompirent pour quelque temps la Symphonie qui se faisoit entendre dans la Salle. A la fin, les Joueurs d'instrumens recommencèrent leurs Concerts, & les Femmes qui avoient habillé la Mariée s'approchèrent d'elle.

En prononçant ces dernières paroles, Scheherazade remarqua qu'il étoit jour. Elle garda aussi-tôt le silence, & la
nuit

nuit suivante, elle reprit ainsi-
son discours.

La cent & unième & la cent
deuxième Nuit sont employées dans
l'Original à la descriptions de sept
Robes & de sept Parures diffé-
rentes, dont la Fille de Vifir
Sebomfaddin Mohammed changea
au son des Instrumens. Comme
cette description ne m'a point pa-
ru agréable, & que d'ailleurs el-
le est accompagné de Vers, qui
ont à la vérité leur beauté en
Arabe, mais que les François ne
pourroient goûter, je n'ai pas ju-
gé à propos de traduire ces deux
Nuits.





CIII. N U I T.

Sire, dit Schéhérazade, au Sultan des Indes, Votre Majesté n'a pas oublié, que c'est le Grand Visir Giafar qui parle au Calife Haroun Alraschid. A chaque fois, poursuivit-il, que la nouvelle Mariée changeoit d'habit, elle se levoit de sa place, & suivie de ses Femmes, passoit devant le Bossu sans daigner le regarder, & alloit se présenter devant Bedreddin Hassan pour se montrer à lui dans ses nouveaux atours. Alors Bedreddin Hassan suivant l'instruction qu'il avoit reçüe du Génie, ne manquoit pas de meetre la main dans sa bourse, & d'en tirer des poignées de sequins qu'il distribuoit aux Femmes qui accompagnoient la

Ma-

Mariée. Il n'oublioit pas les Joueurs & les Danseurs, il leur en jettoit aussi. C'étoit un plaisir de voir comme il se pouffoient les uns les autres pour en amasser; ils lui en témoignèrent de la reconnoissance, & lui marquoient par signes qu'ils vouloient que la jeune Epouse fût pour lui & non pas pour le Bossu. Les Femmes qui étoient autour d'elle lui disoient la même chose; & ne se soucioient guères d'être en tenduës du Bossu, à qui elles faisoient mille niches; ce qui divertissoit fort tous les spectateurs.

Lors que la cérémonie de changer d'habit tant de fois fut achevée, les Joueurs d'instrumens cessèrent de jouer, & se retirèrent en faisant signe à Bedreddin Hassan de demeurer. Les Dames firent la même

266 *Les mille & une Nuit,*
me chose en se retirant après
eux avec tous ceux qui n'é-
toient pas de la maison. La
Mariée entra dans un Cabinet
où ses Femmes la suivirent pour
la des habiller, & il ne resta
plus dans la Salle que le Palefre-
nier bossu, Bedreddin Hassan &
quelques Domestiques. Le Bos-
su qui en vouloit furieusement à
Bedreddin qui lui faisoit ombra-
ge, le regarda de travers, & lui
dit : & toi, qu'attens-tu ; pour-
quoi ne te retires-tu pas comme
les autres ? marché. Comme
Bedreddin n'avoit aucun prétex-
te pour demeurer là, il sortit as-
sez embarrassé de sa personne ;
mais ils n'étoit pas hors du vesti-
bule, que le Génie & la Fée
se présentèrent à lui, & l'ar-
rêterent. Où allez-vous, lui
dit le Génie ? demeurez : le
Bossu n'est plus dans la Salle,
il en est sorti pour quelque
be-

besoin, Vous n'avez qu'à y rentrer & vous introduire dans la chambre de la Mariée. Lors que vous serez seul avec elle, dites - lui hardiment que vous êtes son Mari: que l'intention du Sultan a été de se divertir du Bossu: & que pour apaiser ce Mari prétendu, vous lui avez fait aprêter un bon plat de crème dans son écurie: Dites lui là dessus tout ce qui vous viendra dans l'esprit pour la persuader. Etant fait comme vous êtes cela ne sera pas difficile; & elle sera ravie d'avoir été trompée si agréablement: cependant nous allons donner ordre que le Bossu ne rentre, & ne vous empêche de passer la nuit avec votre Epouse; car c'est la votre & non pas la sienne.

Pendant que le Génie encourageoit ainsi Bedreddin, & l'instruisoit de ce qu'il devoit

268 *Les mille & une Nuit,*
faire, le Bossu étoit véritablement fortie de la Salle. Le Génie s'introduisit où il étoit, prit la figure d'un gros Chat noir, & se mit à miauler d'une manière épouvantable. Le Bossu cria après le Chat & frappa des mains pour le faire fuir; mais le Chat au lieu de se retirer, se roidit sur ses pattes, fit briller des yeux enflammez, & regarda fièrement le Bossu en miaulant plus fort qu'auparavant, & en grandissant de manière qu'il parut bien-tôt gros comme un Asnon. Le Bossu à cet objet voulut crier au secours; mais la frayeur l'avoit tellement saisi qu'il demeura la bouche ouverte sans pouvoir proférer une parole. Pour ne lui pas donner de relâche, le Génie se changea à l'instant en un puissant Buffle; & sous cette forme, lui cria
d'une

d'une vois qui redoubla sa peur : Vilain Boffu. A ces mots l'effrayé Palefrenier se laiffa tomber fur le pavé & fe couvrant la tête de fa robe pour ne pas voir cette bête effroyable, lui répondit en tremblant, Prince Souverain des Buffles, que demendez-vous de moi ? Malheur à toi, lui repartit le Génie ; tu as la témérité d'ofer te marier avec ma Maîtrefse ! Eh, Seigneur, dit le Boffu, je vous fuplie de me pardonner : fi je fuis criminel ce n'eft que par ignorance ; je ne favois pas que cette Dame eut un Buffle pour Amant : Commandez-moi ce qu'il vous plaira, je vous jure que je fuis prêt a vous obéir. Par la mort, repliqua le Génie ; fi tu fors d'ici, ou que tu ne gardes pas le f Silence jufqu'à ce que le Soleil fe lève : tu dis le moins

dre mot, je t'écraserai la tête. Alors je te permets de sortir de cette maison, mais je t'ordonne de te retirer bien vite sans regarder derrière toi; & si tu as l'audace d'y revenir, il t'en coûtera la vie. En achevant ces paroles, le Génie se transforma en homme, prit le Bossu par les pieds; & après l'avoir levé la tête en bas contre le mur, si tu branles, ajouta-t-il, avant que le Soleil soit levé. comme je te l'ai déjà dit, je te reprendrai par les pieds & te casserai la tête en mille pièces contre cette muraille.

Pour revenir à Bedreddin Hassan, encouragé par le Génie, & par la présence de la Fée, il étoit rentré dans la Salle & s'étoit coulé dans la Chambre nuptiale, où il s'assit en attendant le succès de son Avanture: Au bout de quelque
tems

tems la Mariée arriva, conduite par une bonne Vieille, qui s'arrêta à la porte, exhortant le Mari à bien faire son devoir sans regarder si c'étoit le Bossu ou un autre; après quoi elle la ferma & se retira.

La jeune Epouse fut extrêmement surprise de voir au lieu du Bossu, Bedreddin Haffan qui se présenta à elle de la meilleure grace du monde. Hé quoi, mon cher Ami, lui dit elle, vous êtes ici à l'heure qu'il est? il faut donc que vous soyez Camarade de mon Mari. Non, Madame, répondit Bedreddin, je suis d'une autre condition que ce vilain Bossu. Mais, reprit-elle, vous ne prenez pas garde que vous parlez mal de mon Epoux. Lui votre Epoux, Madame, répartit-il! Pouvez-vous conserver si long tems cette pensée? sortez de votre erreur; tant de

272 *Les mille Et une Nuit,*

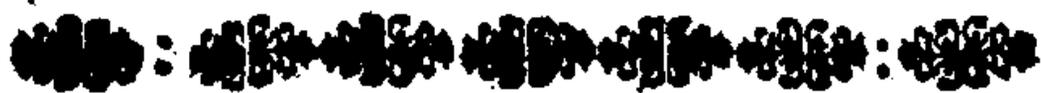
beautez ne seront pas sacrifiées au plus méprisable de tous les hommes. C'est moi, Madame, qui suis l'heureux mortel à qui elles sont réservées. Le Sultan a voulu se divertir, en faisant cette supercherie au Vifir votre Père, & il m'a choisi pour votre véritable Epoux. Vous avez pû remarquer combien les Dames, les Joueurs d'instrumens, les Danseurs, vos Femmes & tous les Gens de votre Maison se sont réjouis de cette Comédie! Nous avons renvoyé le malheureux Bossu, qui mange à l'heure qu'il est un plat de crème dans son écurie: & vous pouvez compter que jamais il ne paroitra devant vos beaux yeux.

A ce discours la Fille du Vifir, qui étoit entrée plus morte que vive dans la Chambre nuptiale, changea de visage, prit
un

un air guai, qui la rendit si belle que Bedreddin en fut charmé. Je ne m'attendois pas, lui dit-elle, à une surprise si agréable, & je m'étois déjà condamnée à être malheureuse tout le reste de ma vie. Mais mon bonheur est d'autant plus grand que je vais posséder en vous un Homme digne de ma tendresse. En disant cela, elle acheva de se des habiller, & se mit au lit. De son côté, Bedreddin Hassan ravi de se voir possesseur de tant de charmes, se deshabilla promptement. Il mit son habit sur un siège & sur la bourse que le Juif lui avoit donnée, laquelle étoit encore pleine, malgré tout ce qu'il en avoit tiré. Il ôta aussi son Turban, pour en prendre un de nuit qu'on avoit préparé pour le Bossu, & il alla se coucher en chemise & en cale-

çon. * Le caleçon étoit de satin bleu & attaché avec un cordon tissu d'or.

L'Aurore qui se faisoit voir obligea Schéhérazade à s'arrêter. La nuit suivante ayant été réveillée à l'heure ordinaire, elle reprit le fil de cette Histoire, & la continua dans ces termes.



CIV. N U I T.

Lors que les deux Amans se furent endormis, poursuivit le grand Vifir Giafar, le Génie, qui avoit rejoint la Fée, lui dit qu'il étoit tems d'achever ce qu'il avoit si bien commencé & conduit jusqu'à lors. Ne nous laissons pas surprendre,

* Tous les Orientaux couchent en caleçon, & cette circonstance est nécessaire pour la suite.

prendre, ajouta t-il, par le jour qui paroîtra bientôt; allez & enlevez le jeune Homme sans l'éveiller.

La Fée se rendit dans la Chambre des Amans qui dorment profondement, enleva Bedreddin Hassan dans l'état où il étoit, c'est à dire en chemise & en caleçon; & volant avec le Génie d'une vitesse merveilleuse jusqu'à la porte de Damas en Syrie, ils y arrivèrent précisément dans le tems que les Ministres des Mosquées préposés pour cette fonction, appelloient le Peuple à haute voix à la Prière de la pointe du jour. La Fée posa doucement à terre Bedreddin, & le laissant près de la porte s'éloigna avec le Génie.

On ouvrit la porte de la Ville, & les gens qui s'étoient déjà assemblez en grand nombre pour sortir, furent extrême-

mement surpris de voir Bedred-
din Hassan étendu par terre, an-
chemise & en caleçon. L'un
disoit: il a tellement été pressé
de sortir de chez sa Maîtresse,
qu'il n'a pas eu le tems de s'ha-
biller. Voyez un peu, disoit
l'autre, à quels accidens on est
exposé: il aura passé une bonne
partie de la nuit à boire avec ses
Amis; il se sera enyvré, sera for-
ti ensuite pour quelque nécessité
& au lieu de rentrer, il sera ve-
nu jusqu'ici sans savoir ce qu'il
faisoit & le sommeil l'y aura sur-
pris. D'autres en parloient au-
trement, & personne ne pouvoit
deviner par quelle Avanture il se
trouvoit-là. Un petit vent qui
commençoit alors à souffler, le-
va sa chemise & laissa voir sa poi-
trine qui étoit plus blanche que
la neige, Il furent tous tel-
lemment étonnez de cette blan-
cheur qu'ils firent un cri d'ad-
miration qui réveilla le jeune
Hom-

Homme. Sa surprise ne fut pas moins grande que la leur de se voir à la porte d'une Ville où il n'étoit jamais venu, & environné d'une foule de gens qui le considéroient avec attention. Messieurs, leur dit-il, aprenez-moi de grace où je suis, & ce que vous souhaitez de moi. L'un d'entr'eux prit la parole & lui répondit : Jeune Homme, on vient d'ouvrir la porte de cette Ville, & en sortant nous vous avons trouvé couché ici dans l'état où vous voila. Nous nous sommes arrêtez à vous regarder : Est-ce que vous avez passé ici la nuit ? & savez-vous bien que vous êtes à une des portes de Damas ? A une des portes de Damas, repliqua Bedredin ! Vous vous moquez de moi : en me couchant cette nuit j'étois au Caire. A ces mots, quelques-uns touchés de compassion, dirent que c'étoit dom

mage qu'un jeune homme si bien fait eut perdu l'esprit, & ils passerent leur chemin.

Mon Fils, lui dit un bon Vieillard, vous n'y pensez pas puis que vous étiez ce matin à Damas, comment pouviez-vous être hier au soir au Caire? cela ne peut pas être. Cela est pourtant très vrai, repartit Bedred-din; & je vous jure même que je passai toute la journée d'hier à Balfora. A peine eut-il achevé ces paroles que tout le monde fit un grand éclat de rire, & se mit à crier: C'est un fou, c'est un fou. Quelques-uns néanmoins le plaignoient à cause de sa jeunesse, & un homme de la compagnie lui dit: Mon fils, il faut que vous ayez perdu la raison; vous ne songez pas à ce que vous dites. Est-il possible qu'un homme soit le jour à Balfora, la nuit au Caire, & le matin à Damas? Vous n'êtes pas sans doute bien

bien éveille: rapellez vos esprits. Ce que je dis, reprit Bedreddin Hassan, est si véritable, qu'hier au soir j'ai été marié dans la Ville du Caire. Tous ceux qui avoient ri auparavant redoublèrent leurs ris à ce discours. Prenez-y bien garde, lui dit la même personne qui venoit de lui parler, il faut que vous ayez rêvé tous cela, & que cette illusion vous soit resté dans l'esprit. Je fais bien ce que je dis, répondit le jeune homme: dites-moi vous-même, comment il est possible que je sois allé en songe au Caire, où je suis persuadé que j'ai été effectivement: où l'on a par sept fois amené devant moi mon Epouse parée d'un nouvel habillement chaque fois: & où enfin j'ai vû un affreux Bossu qu'on prétendoit lui donner. Apprenez moi encore ce que sont devenus ma Robe, mon Turban, & la Bourse de sequins que j'avois au Caire?

Quoi

Quoi qu'il assurât que toutes ces choses étoient réelles, les personnes qui l'écoutoient n'en firent que rire; Ce qui le troubla de forte qu'il ne savoit plus lui-même ce qu'il devoit penser de tout ce qui lui étoit arrivée.

Le jour qui commençoit à éclairer l'appartement de Schahriar, imposa silence à Scheherazade, qui continua ainsi son récit le lendemain.





C V. N U I T.

Sire, dit-elle, après que Bedreddin Hassan se fut opiniâtré a soutenir que tout ce qu'il avoit dit étoit véritable, il se leva pour entrer dans la Ville, & tout le monde le suivit en criant : C'est un fou, c'est un fou. A ces cris, les uns mirent la tête aux fenêtres, les autres se présentèrent à leurs portes, & d'autres se joignant à ceux qui environnoient Bedreddin, crioient comme eux : c'est un fou, sans favoir de quoi il s'agissoit. Dans l'embarras où étoit ce jeune Homme, il arriva devant la maison d'un Patissier qui ouvroit sa boutique, & il entra dedans pour se dérober aux huées du Peuple qui le suivoit.

Ce Patissier avoit été autrefois Chef d'une Troupe d'Arabes vagabons qui détroussent les Caravanes, & quoi qu'il fût venu s'établir à Damas, où il ne donnoit aucun sujet de plainte contre lui, il ne laissoit pas d'être craint de tous ceux qui le connoissoient. C'est pourquoi dès le premier regard qu'il jeta sur la populace qui suivoit Bedreddin, il la dissipa. Le Patissier voyant qu'il n'y avoit plus personne, fit plusieurs questions au jeune homme ; il lui demanda qui il étoit & ce qui l'avoit amené à Damas. Bedreddin Hassan ne lui cacha ni sa naissance ni la mort du Grand Visir son Père : Il lui conta ensuite de quelle manière il étoit sorti de Balsora, & comment après s'être endormi la nuit précédente sur

le

le tombeau de son Père, il s'étoit trouvé à son reveil au Caire, où il avoit épousé une Dame. Enfin, il lui marqua la surprise où il étoit de se voir à Damas sans pouvoir comprendre toutes ces merveilles.

Votre Histoire est des plus surprenantes, lui dit le Patif-
fier; mais si vous voulez suivre mon conseil, vous ne ferez confiance à personne de toutes les choses que vous venez de me dire, & vous attendrez patiemment que le Ciel daigne finir les disgraces dont il premer que vous foyez affligé. Vous n'avez qu'à demeurer avec moi jusqu'à ce tems là, & comme je n'ai pas d'enfans, je suis prêt à vous reconnoître pour mon fils, si vous y consentez. Après que je vous aurai adopté, vous irez librement par la Ville, & vous ne serez plus exposé aux insultes de la Populace.

Quoi

Quoi que cette adoption ne fit pas honneur au Fils d'un grand Visir, Bedreddin ne laissa pas d'accepter la proposition du Patissier, jugeant bien que c'étoit le meilleur parti qu'il devoit prendre dans la situation ou étoit sa fortune. Le Patissier le fit habiller, prit des témoins, & alla déclarer devant un Cadis qu'il le reconnoissoit pour son Fils; Après quoi Bedreddin demeura chez lui sous le simple nom de Hassan, & apprit la Pâtisserie.

Pendant que cela se passoit à Damas, la Fille de Schemseddin Mohammed se réveilla, & ne trouvant pas Bedreddin auprès d'elle, crut qu'il s'étoit levé sans vouloir interrompre son repos, & qu'il reviendroit bien-tôt. Elle attendoit son retour, lors que le Visir Schemseddin Mohammed son Père, vivement touché de l'affront qu'il croyoit avoir reçu du Sultan d'Egypte, vint
frap-

Frapper à la porte de son appartement, résolu de pleurer avec elle sa triste destinée, Il l'appella par son nom, & elle n'eut pas plutôt entendu sa voix qu'elle se leva pour lui aller ouvrir la porte. Elle lui bailla la main, & le reçût d'un air si satisfait, que le Visir qui s'attendoit à la trouver baignée de pleurs & aussi affligée que lui, en fut extrêmement surpris. Malheureuse, lui dit-il en colère, est-ce ainsi que tu parois devant moi? Après l'affreux sacrifice que tu viens de consommer, peux-tu m'offrir un visage si content.

Schéhérazade cessa de parler en cet endroit, parce que le jour parut. La nuit suivante, elle reprit son discours, & dit au Sultan des Indes.



C V I . N U I T .

Sire, le Grand Visir Giafar continuant de raconter l'Histoire de Bedreddin Hassan : Quand la nouvelle Mariée, poursuivit - il', vit que son Père lui reprochoit la joye qu'elle faisoit paroître, elle lui dit : Seigneur, ne me faites point, de grace, un reproche si injuste ; ce n'est pas le Bossu, que je déteste plus que la mort, ce n'est pas ce monstre que j'ai épousé : tout le monde lui a fait tant de confusion qu'il a été contraint de s'aller cacher & de faire place à un jeune Homme charmant, qui est mon véritable Mari. Quelle fable me contez - vous, interrompit brusquement Schemseddin Mohammed ? Quoi, le Bossu n'a pas

pas couché cette nuit avec vous ? Non, Seigneur, répondit-elle, je n'ai point couché avec d'autre personne qu'avec le jeune Homme dont je vous parle qui a de gros yeux, & de grands sourcils noirs. A ces paroles le Visir perdit patience & se mit dans une furieuse colère contre la Fille. Ah, méchante, lui dit-il, voulez vous me faire perdre l'esprit par le discours que vous me tenez. C'est vous, mon Père, repartit-elle, qui me faits perdre l'esprit à moi-même par votre incrédulité. Il n'est donc pas vrai, repliqua le Visir, que le Bossu... Hé laissons-la le Bossu, interrompit-elle avec précipitation, m'audit soit le Bossu ! entendrai-je toujours parler du Bossu ? Je vous le répète encore, mon Père, ajouta-t-elle, je n'ai point passé la nuit avec lui, mais avec le cher Epoux que je vous
dis

288 *Les mille & une Nuit*,
dis, & qui ne doit pas être loin
d'ici.

Schemseddin Mohammed sortit pour l'aller chercher : mais au lieu de le trouver, il fut dans une surprise extrême de rencontrer le Bossu qui avoit la tête en bas, les pieds en haut, dans la même situation où l'avoit mis le Génie. Que veut dira cela, lui dit-il ? Qui vous a mis en cet état ? Le Bossu reconnoissant le Visir, lui répondit : Ah, ah ! c'est donc vous qui vouliez me donner en Mariage la Maîtresse d'un Buffle, l'Amoureuse d'un vilain Génie ? Je ne serai pas votre duppe, & vous ne m'y attrapperez pas.

Scheherazade en étoit-là, lors qu'elle apperçût la première lumière du jour ; quoi qu'il n'y eût pas long tems qu'elle parlât, elle n'en dit pas davantage cette nuit. Le lendemain, elle reprit ainsi la
sui-

suite de sa narration, & dit au Sultan des Indes.

C V I I . N U I T .

Sire, le Grand Visir Giafar pour suivant son histoire: Schemseddin Mohammed, continua-t-il, crut que le Bossu extravaguoit quand il l'entendit parler de cette sorte; & il lui dit: ôtez-vous delà; mettez-vous sur vos pieds. Je m'en garderai bien, repartit le Bossu, à moins que le Soleil ne soit levé. Sachez qu'étant venu ici hier au soir, il parut tout à coup devant moi un chat noir, qui devint insensiblement gros comme un Buffle; je n'ai pas oublié ce qu'il me dit: c'est pourquoy allez à vos affaires & me laissez ici. Le Visir, au lieu de se retirer, prit le Bossu par les pieds, & l'obligea de se relever. Cela étant fait, le Bossu sortit en courant de toute sa force sans regarder derrière lui: il se rendit au Palais, se fit présenter au Sultan d'Egypte, & le divertit fort en lui racontant le traitement que lui avoit fait le Génie.

Schemseddin Mohammed retourna dans la chambre de sa fille, plus étonné, & plus incertain qu'auparavant de

296 *Les mille & une Nuits,*
ce qu'il vouloit savoir. Hé bien Fille
abusée, lui dit il, ne pouvez-vous m'é-
claircir davantage sur une Avanture
qui me rend interdit & confus. Sei-
gneur lui répondit-elle, je ne puis vous
apprendre autre chose que ce que j'ai
déjà eu l'honneur vous dire. Mais
voici, ajouta-t-elle, l'habillement de
mon Epoux qu'il a laissé sur cette
chaise, il vous donnera peut-être l'é-
claircissement que vous cherchez. En
disant ces paroles, elle présenta le
Turban de Bedreddin au Visir, qui le
prit, & qui après l'avoir bien examiné
de tous côtez : Je le prendrois, dit-il,
pour un Turban de Visir, s'il n'étoit à
la mode de Moussoul * ; mais s'aper-
cevant qu'il y avoit quelque chose de
cousu entre l'étoffe & la doublure, il
demanda des ciseaux, & ayant décou-
su, il trouva un papier plié. C'étoit le
cahier que Noureddin Ali avoit don-
né en mourant à Bedreddin son fils
qui l'avoit caché en cet endroit pour
le mieux conserver. Schemseddin
Mohammed ayant ouvert le Cahier,
reconnut le caractère de son Frère
Noureddin Ali, & lut ce titre : *Pour
mon Fils Bedreddin Hassan.* Avant
qu'il

* La Ville de Moussoul est dans la Mésopo-
tanie, bâtie vis à vis de l'ancienne Ninive.

qu'il pût faire les réflexions, sa fille lui mit entre les mains la bourse qu'elle avoit trouvée sous l'habit. Il l'ouvrit aussi, & elle étoit remplie de sequins, comme je l'ai déjà dit; car malgré les largesses que Bedreddin Hassan avoit faites, elle étoit toujours demeurée pleine par les soins du Génie & de la Fée. Il lut ces mots sur l'étiquette de la bourse: *Mille sequins appartenans au Juif Isaac, & ceux-ci au dessous, que le Juif avoit écrits avant que de se séparer de Bedreddin Hassan: Livrez à Bedreddin Hassan pour le chargement qu'il m'a vendu du premier des Vaisseaux qui ont ci-devant appartenu à Noureddin Ali son père d'heureuse mémoire, lors qu'il aura abordé en ce Port.* Il n'eût pas achevé cette lecture qu'il fit un grand cri, & s'évanouit.

Scheherazade voulut continuer, mais le jour parut; & le Sultan des Indes se leva, résolu d'entendre la suite de cette Histoire.

CVIII. NUIT.

LE lendemain Scheherazade ayant repris la parole dit à Schahriar: *Sire, le Visir Schemseddin Mohammed étant revenu de son évanouissement*

par le secours de sa fille & des femmes qu'elle avoit appellées : Ma fille, dit-il, ne vous étonnez pas de l'accident qui vient de m'arriver. La cause en est telle, qu'à peine y pourrez-vous ajoûter foi. C'est Époux qui a passé la nuit avec vous est votre cousin, le fils de Noureddin Ali. Les mille sequins qui sont dans cette bourse me font souvenir de la querelle que j'eus avec ce cher frère c'est sans doute le présent de nées qu'il vous fait. Dieu soit loué de toutes choses & particulièrement de cette Avanture merveilleuse qui montre si bien sa puissance. Il regarda ensuite l'écriture de son frère, & la baisa plusieurs fois en versant une grande abondance de larmes. Que ne puis-je, disoit-il, aussi bien que je vois ces traits qui me causent tant de joyé, voir ici Nouredin lui même & me réconcilier avec lui.

Il lut le cahier d'un bout à l'autre : Il y trouva les dattes de l'arrivée de son frère à Balsora, de son mariage, de la naissance de Bedreddin Hassan ; & lors qu'après avoir confronté à ces dattes celles de son mariage & de la naissance de sa fille au Caire, il eût admiré le rapport qu'il y avoit entr'elles,

& fait enfin réflexion que son neveu étoit son gendre ; il se livra tout entier à la joye. Il prit le cahier & l'étiquette de la bourse : Il les alla montrer au Sultan, qui lui pardonna le passé, & qui fut tellement charmé du recit de cette histoire qu'il la fit mettre par écrit avec toutes ses circonstances pour la faire passer à la postérité.

Cependant, le Visir Schemseddin Mohammed ne pouvoit comprendre pourquoi son neveu avoit disparu ; il espéroit néanmoins le voir arriver à tous momens, & il l'attendoit avec la dernière impatience pour l'embrasser. Après l'avoir inutilement attendu pendant sept jours, il le fit chercher par tout le Caire, mais il n'en aprit aucune nouvelle quelques perquisitions qu'il en pût faire. Cela lui causa beaucoup d'inquiétude. Voila, disoit-il, une Avanture fort singulière : jamais personne n'en a éprouvé une pareille.

Dans l'incertitude de ce qui pouvoit arriver dans la suite, il crut devoir mettre lui-même par écrit l'état où étoit alors sa maison : de quelle manière les nœces s'étoient passées : Comment la salle & la chambre de sa fille étoient meublées. Il fit aussi un paquet

du turban, de la bourse, & du reste de l'habillement de Isedreddin, & l'enferma sous la clef... La Sultane Scheherazade fut obligée d'en demeurer-là, parce qu'elle vit que le jour paroissoit. Sur la fin de la nuit suivante elle poursuivit cette Histoire dans ces termes.

CIX. N U I T.

Sire, le Grand Visir Gisfar continuant de parler au Calife: Au bout de quelques jours dit-il, la fille du Visir Schemseddin Mohammed s'aperçût qu'elle étoit grosse; & en effet, elle accoucha d'un fils dans le terme de neufmois. On donna une nourrice à l'enfant, avec d'autres femmes & des Esclaves pour le servir, & son Ayeul le nomma Agib*.

Lors que ce jeune Agib eut atteint l'âge de sept ans; le Visir Schemseddin Mohammed, au lieu de lui faire apprendre à lire au logis, l'envoya à l'école chez un Maître qui avoit une grande réputation, & deux Esclaves avoient soin de le conduire & de le ramener tous les jours. Agib jouoit avec ses camarades: comme ils étoient tous d'une

CON-

* *Cemot* signifie en Arabe, Merveilleux.

condition au dessous de la sienne, ils avoient beaucoup de déférence pour lui : & en cela ils se régloient sur le Maître d'école qui lui passoit bien des choses qu'il ne leur pardonnoit pas à eux. La complaisance aveugle qu'on avoit pour Agib le perdit; il devint fier, insolent, il vouloit que ses compagnons souffrissent tout de lui, sans vouloir rien souffrir d'eux. Il dominoit par tout, & si quelqu'un avoit la hardiesse de s'oposer à ses volontez, il lui disoit mille injures, & alloit souvent jusqu'aux coups. Enfin il se rendit insupportable à tous les Ecoliers qui se plainirent de lui au Maître d'école. Il les exhorta d'abord à prendre patience mais quand il vit qu'ils ne faisoient qu'irriter par là l'insolence d'Agib, & fatigué lui-même des peines qu'il lui faisoit; Mes enfans, dit il à ses Ecoliers, je vois bien qu'Agib est un petit insolent: je veux vous enseigner un moyen de le mortifier de manière qu'il ne vous tourmentera plus; je crois même qu'il ne reviendra plus à l'école. Demain, lors qu'il sera venu & que vous voudrez jouer ensemble, rangez vous tous autour de lui, & que quelqu'un dise tout haut: Nous vou-

lons jouer ; mais c'est à condition que ceux qui joueront diront leur nom, celui de leur mère & de leur père. Nous regarderons comme des bâtards ceux qui refuseront de le faire, & nous ne souffrirons pas qu'ils jouent avec nous. Le Maître d'école leur fit comprendre l'embarras où ils jetteroient Agib par ce moyen, & ils se retirèrent chez eux avec bien de la joye.

Le lendemain, dès qu'ils furent tous assemblez, ils ne manquèrent pas de faire ce que leur Maître leur avoit enseigné. Ils environnèrent Agib, & l'un d'entr'eux prenant la parole : Jouons, dit-il, à un jeu ; mais à condition que celui qui ne pourra pas dire son nom, le nom de sa mère & de son père, n'y jouira pas. Ils répondirent tous, & Agib lui-même, qu'ils y consentoient. Alors celui qui avoit parlé les interrogea l'un après l'autre, & ils satis firent tous à la condition, excepté Agib qui répondit : Je me nomme Agib, ma mère s'appelle Dame de Beauté, & mon père, Schemseddin Mohammed, Visir du Sultan.

A ces mots, tous les enfans s'écrièrent : Agib, que dites-vous ? ce n'est point là le nom de votre père : C'est celui de votre Grandpère. Que Dieu
vous

vous confonde, repliqua-t-il en colère; quoi vous osez dire que le Visir Schemseddin Mohammed n'est pas mon père? Les Ecoliers lui repartirent avec de grand éclats de rire: Non, non, il n'est que votre ayeul, & vous ne jouerez pas avec nous; nous nous garderons bien même de nous aprocher de vous. En disant cela ils s'éloignèrent de lui en le raillant, & ils continuèrent de rire entr'eux. Agib fut fort mortifié de leurs railleries & se mit à pleurer.

Le Maître d'école qui étoit aux écoutes, & qui avoit tout entendu, entra sur ces entrefaites & s'adressant à Agib: Agib, lui dit-il, ne savez-vous pas encore que le Visir Schemseddin Mohammed n'est pas votre pere; Il est votre ayeul, père de votre mère Dame de Beauté. Nous ignorons comme vous le nom de votre père. Nous savons seulement que le Sultan avoit voulu marier votre mère avec un de ses Palefreniers qui étoit Bossu; mais qu'un Génie coucha avec elle. Cela est facheux pour vous, & doit vous apprendre à traiter vos camerades avec moins de fierté que vous n'avez fait jusqu'à présent.

Scheherazade en cet endroit remarquant

298 *Les mille & une Nuit,*
quant qu'il étoit jour, mit fin à son
discours. Elle en reprit le fil la nuit
suivante & dit au Sultan de Indes.

C X. N U I T.

Sire, le petit Agib piqué des plaisanteries de ses compagnons, sortit brusquement de l'école & retourna au logis en pleurant. Il alla d'abord à l'appartement de sa mère Dame de Beauté, laquelle allarmée de le voir si affligé, lui en demanda le sujet avec empressement. Il ne pût répondre que par des paroles entrecoupées de sanglots, tant il étoit pressé de sa douleur, & ce ne fut qu'à plusieurs reprises qu'il pût raconter la chose mortifiante de son affliction. Quand il eût achevé: Au nom de Dieu, ma mère, ajouta-t-il, dit-moi, s'il vous plaît qui est mon père? Mon fils, répondit-elle, votre père est le Visir Schemseddin Mohammed qui vous embrasse tous les jours. Vous ne me dites pas la vérité, reprit-il, ce n'est pas mon père, c'est le votre. Mais moi, de quel père suis-je fils? A cette demande Dame de Beauté rapellant dans sa mémoire la nuit de ses nocces suivie d'un si long
veu-

vage, commença de répandre de larmes, en regrettant amèrement la perte d'un Epoux aussi aimable que Bedreddin.

Dans le tems que Dame de Beauté pleuroit d'un côté, & Agib de l'autre, le Visir Schemseddin Mohammed entra, & voulut savoir la cause de leur affliction. Dame de Beauté lui aprit, & lui raconta la mortification qu'Agib avoit reçüe à l'école. Ce recit toucha vivement le Visir qui joignit ses pleurs à leurs larmes, & qui jugeant par là que tout le monde tenoit des discours contre l'honneur de sa fille, en fut au desespoir. Frappé de cette cruelle pensée, il alla au Palais du Sultan; & après s'être prosterné à ses pieds, il le supplia très humblement de lui accorder la permission de faire un voyage dans les Provinces de Levant, & particulièrement à Balsora, pour aller chercher son neveu Bedreddin Hassan; disant qu'il ne pouvoit souffrir qu'on pensât dans la Ville qu'un Génie eût couché avec sa fille Dame de Beauté. Le Sultan entra dans les peines du Visir, approuva sa résolution, & lui permit de l'exécuter. Il lui fit même expédier une Patente par laquelle il prioit

oit dans les termes les plus obligés, les Princes & les Seigneurs des lieux où pourroit être Bedreddin, de consentir que le Visir l'aménât avec lui.

Schemseddin-Mohammed ne trouva pas de paroles assez fortes pour remercier dignement le Sultan de la bonté qu'il avoit pour lui. Il se contenta de se prosterner devant ce Prince une seconde fois; mais les larmes qui couloient de ses yeux marquèrent assez sa reconnoissance: enfin il prit congé du Sultan, après lui avoir souhaité toute sorte de prospérité. Lors qu'il fut de retour au logis, il ne songea qu'à disposer toutes choses pour son départ. Les préparatifs en furent faits avec tant de diligence qu'au bout de quatre jours, il partit accompagné de sa fille Dame de Beauté, & d'Agib son petitfils.

Scheherazade s'apercevant que le jour commençoit à paroître, cessa de parler en cet endroit. Le Sultan des Indes se leva fort satisfait du recit de la Sultane, & resolut d'entendre la suite de cette histoire. Scheherazade contenta sa curiosité la nuit suivante, & reprit la parole dans ces termes.